BIBL. NAZ
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
A.
1149.
NAPOLI

Digitized by Google

Rec. Genuine A 11.19

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. BOULANGER.

TOME TROISIEME.

L'ANTIQUITÉ DEVOILÉE PAR SES USAGES

OU

EXAMEN CRITIQUE DES PRINCIPALES OPINIONS, CÉRÉMONIES ET INSTITUTIONS RELIGIEUSES ET POLITIQUES DES DIFFÉRENS PEUPLES DE LA TERRE.

PAR FEU M. BOULANGER.

Homo, quod rationis est particeps, consequentiam cernit causas rerum videt, earumque progressus & quasi antecessiones non ignorat, similitudines comparat, rebus præsentibus adjungit atque annectit futuras.

CICERO *De Offic. Lib. I.* C. 4.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
CHEZ MARC-MICHEL REY.

MDCCLXXV.

L'ANTIQUITÉ
DÉVOILÉE
PAR SES USAGES.

CHAPITRE IV.

Des uſages des Anciens fondés ſur leurs idées Cycliques, Aſtrologiques & Apocalyptïques.

I. J'AI cru devoir faire ici un chapitre particulier pour montrer le caractere le plus univerſel de preſque tous les uſages des anciens. Preſque toutes leurs fêtes & leurs ſolemnités étoient cycliques. Je me garderai bien de paſſer tous ces uſages en revue, la carriere ſeroit trop longue; je me contenterai de choiſir les plus remarquables par leur généralité & leur célébrité : il en eſt beaucoup dont nous avons eu déja occaſion de parler, je les rappellerai en deux mots lorſqu'il ſera néceſſaire; à l'égard

des autres, nous les laiſſerons à l'examen de ceux qui voudront nous ſuivre dans la même carriere; montrons leur le chemin, ils le parcoureront en entier s'ils le jugent à propos, & s'ils trouvent le ton de la vérité dans ce que nous dirons.

Nous ne nous ſervirons point ici ni des Egyptiens, ni des Grecs, ni des Romains pour éclaircir les uſages des nations; ce ſont les Mexicains que nous allons d'abord conſidérer : ils vont nous donner l'explication d'une multitude d'uſages dont les peuples anciens ignoroient le principe. Les Mexicains avoient, comme les anciens Perſans & les Egyptiens, une année de 365 jours, donc cinq étoient Epagomenes, ou ſurnuméraires : ils diviſoient l'année en 18 mois de 20 jours chacun, méthode qui leur étoit particuliere; ils avoient auſſi imaginé une intercalation très-exacte, quoiqu'elle ne reſſemblât à aucune de celles que nous connoiſſons; ils diſtribuoient leur année en cycles de treize jours, ils multiplioient ce cycle par 1460, ce qui donnoit 52 années de 365 jours; & comme la cinquante-deuxieme année finiſſoit treize jours plutôt que l'année ſolaire, ils y ajoutoient ces treize jours, c'eſt-à-dire un nouveau cycle; & ces 1461 cycles de treize jours formoient chez eux leur grand cycle, ou, comme ils l'appelloient, leur *nouveau ſoleil.* Ce grand cycle reſſemble par la figure numérique à la grande année Egyptienne formée de 1461 années; & comme il eſt égal à 52 ans; quelques-uns ont cru y voir auſſi le

grand jubilé des Hébreux qui étoient de 49 ou de 50 années (1). M. Freret remarque que ce cycle Mexicain fait reconnoître chez ces peuples, réputés barbares, des obſervations & des vues qui avoient échappé à des nations plus policées à d'autres égards, comme les Grecs & les Romains. (2) L'Auteur de la conquête du Mexique parle avec éloge du ſoin & de l'adreſſe que les Mexicains avoient de fixer par le moyen de ce grand & de ce petit cycle les événemens mémorables de leur hiſtoire; mais il releve auſſi la ſuperſtition qui les portoit à tenir un compte exact des années de ce cycle de 52 ans, ou de 1461 cycles de 13 jours. Les Mexicains ainſi que les Péruviens croyoient que le monde finiroit un jour, ſans ſçavoir de quelle maniere; au Pérou l'on en fixoit le terme, mais au Mexique la religion enſeignoit que le monde couroit riſque de finir toutes les fois que le ſoleil arrivoit au terme de 52 ans: ainſi quand le dernier jour des cinquante-deux années arrivoit, tout le monde étoit dans le deuil & dans l'affliction; on ſe préparoit à cette affreuſe diſgrace par la pénitence, on s'humilioit devant les Dieux, enfin on ſe diſpoſoit à la mort; on caſſoit, comme on l'a dit ailleurs, la vaiſſelle & les autres uſtenciles, comme des choſes devenues inutiles

(1) Mémoires de l'Acad. des Inſcript. Tom. XVI. p. 239.
(2) Conquête du Mexique Liv. III. Chap. 17. Hiſt. Génér. des Voyages Tom. XII. p. 529.

déſormais, & comme ſi le monde eût dû rentrer réellement dans le chaos ou le néant; on éteignoit le feu ſacré des Temples & les feux domeſtiques; on veilloit toute la nuit, on couroit comme des gens qui ont perdu l'eſprit; la terreur augmentoit avec l'obſcurité: on montoit ſur les toits; & l'on ne commençoit à reſpirer que lorſque le crépuſcule ſe montroit; alors on regardoit attentivement l'Orient; on étudioit les progrès les plus imperceptibles de l'aurore; à peine avoit-on apperçu le ſoleil lui-même qu'un cri univerſel rappelloit l'allégreſſe & la joye; on le ſaluoit alors par mille acclamations, par des hymnes & des cantiques; les Mexicains ſe félicitoient réciproquement de ce que la durée du monde étoit encore aſſurée pour un cycle, & ils alloient en foule aux temples en rendre graces aux Dieux. Ils recevoient de la main des prêtres du feu nouveau qu'on rallumoit ſur les autels avec deux morceaux de bois ſec frottés l'un contre l'autre. Alors chacun faiſoit de nouvelles proviſions, on faiſoit des ſacrifices, des réjouiſſances & des danſes; en un mot, dit notre auteur, on en uſoit de la même maniere qu'à Rome dans la célébration des jeux ſéculaires.

Je ne m'arrêterai point ici à faire remarquer que cette fête cyclique & apocalyptique commençoit par la triſteſſe & finiſſoit par la joye, de même que les plus grandes ſolemnités du paganiſme; ni que l'Orient étoit ce jour-là le côté du ſalut & de l'eſpérance; on doit con-

noître actuellement les raiſons de ces uſages & en retrouver ici les preuves, mais trois uſages particuliers ſe décelent ici ſous un eſprit apocalyptique ; c'eſt ce feu ſacré éteint & rallumé ; c'eſt ce détachement anticipé des choſes de la terre, exprimé par les uſtenciles briſés ; enfin c'eſt la veillée funebre que les Mexicains pratiquoient à la fin de leur période qu'il nous importe d'examiner. Conſidérons ces trois objets chez tous les peuples qui les ont eu, pour connoître l'eſprit qui a donné naiſſance à ces pratiques, & voyons ſi à l'exemple des Mexicains, c'étoit chez eux une conſéquence du dogme de la fin du monde.

II. Preſque tous les peuples du monde ont eu un *feu ſacré* ; on le retrouve chez eux dans l'antiquité la plus reculée. Les Indiens, les Perſes, les Egyptiens, les Juifs, les Grecs & les Romains, les peuples du Nord & de l'Amérique ont eu ce culte, ſur lequel on a fait juſqu'à préſent tant de recherches & de raiſonnemens inutiles. Pour ſçavoir à préſent quel étoit l'objet de ce culte univerſel chez les anciens, il ne faut que conſidérer les allarmes où ils étoient lorſque par quelque accident ou par quelque négligence le feu ſacré venoit à s'éteindre. Les auteurs anciens ne nous montrent que des craintes vagues & indéterminées de toutes ſortes de malheurs. Rome ſe croyoit alors menacée d'une ruine totale, c'étoit le préſage le plus affreux pour la république & pour l'empire ; toutes les affaires publiques & particulieres ceſſoient dès-lors ; on recouroit

aux expiations, on conſultoit les ſybilles ſur le danger de l'Etat; on puniſſoit de la mort la plus cruelle les gardiennes de ce feu ſacré, on les enterroit toutes vives; & après avoir cherché à appaiſer les Dieux, on allumoit un nouveau feu tiré des cailloux par le frottement, ou du ſoleil par le moyen de certains vaſes d'airain qui avoient la même forme & la même propriété que nos miroirs ardens (3).

Il en étoit de même en Grece lorſque le feu perpétuel d'Apollon à Delphes, ou lorſque la lampe de Minerve Poliade à Athenes venoient à s'éteindre. Cet événement étoit regardé comme un préſage de calamités & de guerre (4). On ne voit point dans la bible que les Juifs à qui la loi recommande ſi expreſſément l'entretien du feu perpétuel, ayent eu les mêmes terreurs lorſqu'il venoit à s'éteindre; mais leurs traditions ne mettent pas moins au nombre des ſignes qui les menaçoient après la mort de Simon le juſte, 291 ans avant Jéſus-Chriſt, qu'une lampe du chandelier d'or s'éteignit à pluſieurs repriſes & que le feu ſacré fut extrêmement foible. Ils ont même un jeûne le 18 d'*Ab* pour la lampe du chandelier d'or éteinte ſous Achaz : ce chandelier avoit ſept branches, ce qui doit encore être remarqué. Maïmonide dit qu'on puniſſoit celui qui laiſſoit

(3) *Dionyſ. Halicarn. Lib. II. Cap.* 17. *Plutarch. in Numa & in Sylla.* & Mém. de l'Acad. des Inſcript. Tom. IV. p. 172.

(4) *Strabo Lib. IX. Pauſanias in Atticis.*

éteindre le feu ſacré, mais qu'on ne faiſoit rien à celui qui laiſſoit éteindre les lampes du chandelier (5).

On n'a vu dans ces terreurs des anciens qu'une ſuperſtition aveugle, ſans principe & ſans cauſe, parce qu'ils n'ont pu eux-mêmes nous en rendre raiſon : mais ſi nous amenons les uſages des Mexicains au ſecours des antiquités Grecques & Romaines, ces Américains nous montreront que le motif des terreurs lors de l'extinction du feu ſacré, étoit l'idée que l'on étoit à la fin du monde. En effet rien n'eſt plus vraiſemblable que ce motif, puiſque les Mexicains n'éteignoient volontairement ce feu qu'à la fin de leur cycle de 52 ans, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils s'imaginoient que le monde alloit rentrer dans le néant & qu'ils ne reverroient plus le ſoleil ; & ils ne le rallumoient avec de grandes réjouiſſances que lorſque la durée de l'univers leur ſembloit prorogée. Chez les Péruviens le feu ſacré étoit gardé par des Veſtales qui toutes étoient des princeſſes du ſang royal ; dès qu'elles péchoient contre la chaſteté elles étoient enterrées vives comme à Rome, & le galant avec toute ſa famille étoit exterminé. L'extinction du feu ſacré étoit auſſi regardé comme d'un funeſte préſage. Chez les Natchez, peuple ſauvage de la Louiſiane, on croyoit que l'extinction du feu ſacré annon-

(5) *Prideaux Lib. IX. p. 270. Hyde de religione Perſarum Cap. I. p. 19.*

çoit la deſtruction de toute la nation. Ce feu étoit, comme à Rome, conſervé dans un temple de forme ronde, & tourné du côté de l'Orient; chez les Natchez il eſt gardé par des hommes. A la mort du chef de ces ſauvages, que l'on appelle le *grand ſoleil*, on éteint tous les feux domeſtiques (6).

Nous ne devons donc plus nous étonner des fauſſes terreurs des anciens; elles avoient été, comme celles des Mexicains, apocalyptiques dans leur principe; & ſi ces terreurs n'etoient plus motivées, c'étoit encore une ſuite du ſecret des légiſlations primitives, qui en laiſſant, comme on a vu, ſubſiſter les uſages en avoient ſupprimé & caché les motifs pour le bien de la ſociété.

Le feu ſacré chez tous les anciens ainſi que chez les Mexicains, n'a pu être autre choſe que le ſymbole de la vie de la nature : voilà pourquoi l'on deſiroit qu'il fût perpétuel, & l'on trembloit lorſqu'il venoit à s'éteindre. „ Le feu, dit Varron, eſt l'ame du monde, „ & lorſque cette ame ſe diſſipe par les ton„ nerres le monde périt „ (7). Ainſi le feu

(6) Hiſt. Génér. par l'Abbé Lambert. Tom, XIII. Hiſt. de la Louiſiane par le Sr. le Page du Pratz Tom. II. Chap. 24. Tom. III. Chap. 3.

(7) *Varro apud Iſidor. Lib.* III. On connoît ces vers d'un poète moderne.

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem;
Cuncta fovet, renovat, dividit, unit, alit.

étoit l'emblème de la vie : pluſieurs auteurs anciens l'ont dit, & nos modernes ont mieux aimé ne voir en eux que des adorateurs groſſiers de cet élément que de les en croire ſur leur parole. „ Le feu, dit Plutarque dans la „ vie de Camille, eſt la plus vive image de la „ puiſſance immortelle qui arrange & conſer- „ ve l'univers ; c'eſt dans le feu qu'eſt le prin- „ cipe & le commencement de toutes choſes ; „ le temple de Veſta, où on le conſerve, eſt „ rond, parce qu'il eſt pour repréſenter l'uni- „ vers : le feu eſt l'ame du monde ". Il n'y a rien de trop ſubtil dans ce langage, c'eſt une vérité phyſique très-ſenſible qui eſt la ſource de ce raiſonnement, & il ne peut être vicieux que lorſque les langages phyſique & Théologique ſe confondent, ce qui a pu arriver quelquefois chez les anciens, ſans que cela arrivât toujours.

D'ailleurs le feu étoit tellement le ſymbole de la vie que tous les monumens funebres nous préſentent des flambeaux éteints. „ Mon fils „ eſt mort, dit une femme dans Eſdras, & „ nous avons éteint les lumieres ". Au contraire des flambeaux allumés ſont des ſignes que l'on mettoit dans les mains de l'amour & de l'hymen, parce qu'ils ſont les ſources de la vie. Au Japon, les nouveaux époux ont chacun un flambeau qu'ils allument en même temps à une lampe du temple. Nous allumons des cierges auprès des morts, mais c'eſt toujours dans le même eſprit, nous voulons exprimer par-là qu'ils ſont paſſés à une nouvelle

vie (8). Les juifs avoient le feu ſacré comme toutes les autres nations, ils n'étoient point idolâtres pour cela ; on peut dire la même choſe des Perſes anciens & des Guebres ou Parſis modernes.

L'Inſtitution du feu ſacré chez tous les peuples de la terre n'ayant point d'autre motif que de repréſenter le mouvement perpétuel de la nature, les Mexicains ont dû l'éteindre toutes les fois qu'ils croyoient que ce mouvement alloit finir, c'étoit agir conſéquemment à leur principe. On a dû s'épouvanter ailleurs lorſque ce feu s'éteignoit par accident ; & puiſque nous avons vu précédemment par les uſages & les opinions des anciens peuples qu'on s'étoit autrefois attendu à la fin du monde à l'expiation de tous les périodes ; on a dû auſſi bien ſouvent éteindre volontairement ce feu ſacré, pour ſe préparer, ainſi que les Mexicains à l'extinction de la nature, & pour s'y ſoumettre avec une réſignation religieuſe. Or cet uſage ſe trouve chez les anciens, ſans qu'ils nous en aient tranſmis aucune raiſon. L'année civile des Romains finiſſoit en février tout ce mois, comme nous le dirons, étoit un temps de pénitence & d'expiations ; mais au premier de mars qui commençoit leur année, on rallumoit le feu ſacré, on renouvelloit les lauriers des Flamines, l'on ſe livroit

(8) Eſdras. Lib. IV. Chap. 10. vs. 12. Voyages de la Comp. des Indes Tom. VII. p. 79.

à la joie. C'eſt auſſi dans ce mois que l'on faiſoit des ſacrifices à *Anna-Perenna*, & les femmes célébroient des ſaturnales où elles ſervoient leurs eſclaves (9). Il faut donc qu'il y ait eu un temps où les Romains ou bien leurs ancêtres s'attendoient à la fin du monde au bout de chaque année, de même que les Mexicains s'y attendoient à la fin de chaque cycle de 52 ans.

Tous les ans au Pérou à la grande fête du ſoleil, les Yncas renouvelloient eux-mêmes le feu ſacré; les trois jours qui précédoient ſe paſſoient en jeûnes & en auſtérités, mais le jour de la fête l'Ynca ſortoit avant l'aurore, attendoit pieds nuds le lever du ſoleil, le ſaluoit dès qu'il paroiſſoit, & le reſte du jour étoit conſacré à la joie (10). Dans tout l'empire du Monomotapa on éteint tous les ans les feux des maiſons; l'empereur les rallume enſuite, & envoye par ſes officiers du feu nouveau dans les provinces; on le reçoit avec reſpect, le refuſer ſeroit un crime de Lèze-Majeſté que la mort ſeule peut expier (11).

On ne voit point que les Juifs aient éteint volontairement le feu ſacré, au contraire il leur étoit ordonné de l'entretenir très-exactement; mais il leur étoit enjoint d'éteindre

(9) *Macrob. Saturnal. Lib. I. Cap.* 12.
(10) Hiſt. Gener. des Voyages Tom. XIII. p. 569.
(11) Voyages de la Comp. des Indes Tom. III. p. 594.

les feux domeſtiques à l'approche du ſabbat & de n'en point faire ce jour-là. C'eſt un commandement que les Samaritains obſervoient avec bien plus d'exactitude que les Juifs auxquels ils reprochent même la lampe que ceux-ci nomment *ſabbatique* (12). Cette lampe ſelon les rabbins, doit brûler pendant la nuit du ſabbat & doit être allumée par les femmes; en mémoire de ce que le ſoleil cacha ſa lumiere lors du péché d'Eve; c'eſt pour cela qu'elles ſont obligées de rallumer le flambeau que l'une d'elles avoit éteint. Si les Samaritains en n'allumant point de feu ont eu quelques vues apocalyptiques, l'uſage des juifs, quoïque contraire n'en a pas moins le même eſprit; car ſi l'extinction du feu pendant le jour eſt funebre, les feux allumés la nuit ne le ſont pas moins, & ils décelent ici le même motif que la veillée de la fin des périodes; auſſi voit-on que les Juifs qui n'ont que des fables à donner pour expliquer leurs uſages, expliquent celui-ci comme étant une commémoration du ſoleil éteint autrefois, tandis que d'autres nations auroient pu l'expliquer par l'attente où elles pourroient être que le ſoleil s'éteindroit à la fin de la ſemaine. De ce nombre auroient pu être les Manichéens qui attendoient la fin du monde tous les dimanches, & les mahométans qui l'attendent tous les vendredis.

(12) Levit. VI. vs. 12. Exod. XXXV. vs. 3. Baſn. Liv. VI. Chap. 9. & 12. Liv. VI. Chap. 14. §. 8.

Ces uſages ſortis de la plus ſombre antiquité ſont auſſi parvenus juſqu'à nous : nous avons encore le feu nouveau dans nos égliſes au renouvellement de l'année paſchale ; cet uſage parmi nous n'eſt plus apocalyptique, il a un ſens ſpirituel ; auſſi eſt-il ſans abus. Pour en trouver l'origine il faut aller chez les chrétiens orientaux & voir la cérémonie de la deſcente du feu du ciel au ſamedi-ſaint, dans le chevalier d'Arvieux qui en a été témoin. Rien de plus tumultueux que cette cérémonie ; dès le matin du ſamedi toutes les lampes des égliſes ſont éteintes ; depuis ce moment juſqu'à trois heures du ſoir, l'égliſe n'eſt remplie que des gens qui hurlent & qui crient comme des inſenſés ; des bacchantes & des déſeſpérés ; ils ſe battent les uns contre les autres, & ce déſordre dure juſqu'à ce que le patriarche paroiſſe avec le feu que l'on prétend être deſcendu du ciel ; alors un nouveau tumulte ſuccede au premier par l'empreſſement & la furie avec leſquels chacun s'efforce d'allumer ſa bougie, & par la joie diſſolue qui convertit alors l'égliſe en un cabaret, où l'on mange, où l'on couche, & où l'on commet des indécences peu différentes de celles des fêtes les plus diſſolues du paganiſme (13).

Il étoit autrefois d'uſage dans nos égliſes de mettre ſur le cierge paſchal une tablette

(13) Mémoires du Chevalier d'Arvieux Tom. II. Chap. 13.

ſur laquelle on écrivoit les ères, les époques des rois, des princes, , des evêques ; le lieu & le jour de la lune & d'autres inſtructions cycliques & aſtronomiques propres à l'année paſchale où l'on entroit (14).

Quoique le feu éteint & renouvellé ſoit un uſage cyclique uniquement employé à la fin & au renouvellement des périodes, il s'eſt auſſi pratiqué extraordinairement, de même que chez les Romains on enfonçoit le clou ſacré ſans avoir égard au période. Lorſque les Grecs eurent repouſſé l'invaſion des Perſes, l'oracle de Delphes ordonna qu'avant de remercier Jupiter Sauveur, on éteignît tous les feux de la Grece & que l'on en vînt prendre un nouveau ſur l'autel ; on allégua pour raiſon que le feu ancien avoit été ſouillé par les barbares ; c'eſt plutôt parce qu'ayant échappé à une ruine totale on ſe regarda comme des régénérés & comme des hommes qui entroient dans un nouveau période (15). Il en eſt de cette cérémonie après le ſalut de la Grece comme de ces cierges que le peuple allume & met auprès des images des Saints ; c'eſt pour obtenir par leur interceſſion une nouvelle vie, ſoit du corps, ſoit de l'ame.

En Perſe, où le feu ſacré étoit un objet ſi important dans le culte public, on l'étei-

(14) du Cange Gloſſaire au mot *Cereus Paſchalis.*
(15) *Plutarch. in vita Ariſtidis.*

gnoit à la mort des rois, & on le rallumoit pour leurs ſucceſſeurs; c'eſt que le regne d'un monarque eſt regardé comme un période, & l'étiquette de la cour des rois de Perſe étoit ſortie de la religion. Le feu ſacré des Perſes fut éteint pour la mort d'Epheſtion, ce qui fut regardé comme d'un mauvais préſage pour Alexandre, vu qu'on ne l'éteignoit que pour la mort des rois (16). Selon la loi de Zoroaſtre les Perſes doivent conſerver le feu ſacré du ciel allumé par ce prophète, juſqu'à ce que le feu vienne détruire le monde; cependant Hyde dit que l'extinction de ce feu n'étoit point regardée comme un préſage funebre chez les Perſes, parce qu'ils avoient un grand nombre de Pyrées, tandis que les Grecs & les Romains n'en avoient qu'un ſeul. Les Parſis ou Guebres deſcendans des anciens Perſes ont une fête annuelle dans laquelle ils éteignent tous les feux de leurs maiſons, après quoi ils vont en chercher de nouveaux dans leurs temples, ce qui fait une partie du revenu de leurs Prêtres (17).

III. Le ſecond uſage que nous avons remarqué dans la fête ſéculaire ou cyclique des Mexicains, c'eſt ce détachement anticipé des choſes de ce monde exprimé par les uſtenſiles briſés. Nous avons remarqué en parlant des

(16) *Diodor. Lib. XVII. Cap. 73.*
(17) *Hyde de religione Pærſarum. Cap. I.* VII. VIII. & XXVIII. & Henri Lord Chap. 7.

éclipſes que les allarmes où étoient les anciens à la vue de ces phénomenes venoient de l'attente de la fin du monde & du danger où ils ſe croyoient alors ; nous avons vu qu'entre autres uſages qu'on pratiquoit alors chez les peuples de l'Indoſtan, on avoit celui de briſer la vaiſſelle de terre (18), & qu'après les éclipſes on quittoit ſes anciens habits pour en prendre de nouveaux. Il y avoit en Amérique une fête annuelle des ſonges ; elle reſſembloit aux bacchanales, & ceux qui la célébroient briſoient tout ce qu'ils rencontroient (19). Des uſages auſſi coûteux & auſſi deſtructeurs dont on a dû bientôt reconnoître l'inutilité, n'ont pu être bien généreux, ou, s'ils l'ont été, ils ont du s'éteindre de bonne heure dans la plus grande partie du monde ; auſſi ne les ai-je retrouvés nulle part que ſous une forme beaucoup plus œconomique. C'eſt un uſage conſtant chez les juifs deux jours avant le retour de leur année paſchale, de purifier & de nettoyer tous leurs uſtenſiles, & même de les renouveller ; cet uſage eſt paſſé en partie chez les peuples de toute l'Europe où il ſe pratique dans le même temps. La ſemaine qui précede la fête de pâques eſt généralement deſtinée par les gens du monde à nettoyer les meubles & les maiſons : dès que la fête eſt arrivée le peuple quitte ſes vieux

(18) Voyages de Tavernier Tom. IV. Liv. 3. Chap. 14.
(19) Cérém. Religieuſ. Tom. VII.

vieux habits & en prend volontiers de nouveaux ſuivant ſes facultés ; la religion elle-même demande que chaque chrétien devienne un homme nouveau. Chez les juifs on ſe préparoit encore à ce renouvellement en nettoyant même les chemins & en arrachant les mauvaiſes herbes dans les champs (20). Chez les autres peuples du monde qui n'ont point de pâques ni d'année paſchale, c'eſt au renouvellement de l'année civile que l'on change d'habillemens. On ne peut, il eſt vrai, regarder tous ces uſages comme apocalyptiques, cependant il eſt bon d'en connoître la première origine. S'il y a des uſages bons & naturels dans leur principe, qui par la ſuite ſont devenus dangereux, il y en a eu d'autres qui étant mauvais originairement ſont enſuite devenus bons & utiles : telle eſt cette eſpece de purification annuelle des uſtenſiles, des maiſons, des chemins & des habits.

Outre cet uſage annuel les juifs en pratiquoient d'autres en d'autres temps, qu'on peut auſſi rapprocher de celui où étoient les Mexicains de ſe détacher des choſes de la terre à la fin de leur ſiecle ; & de ſe comporter comme des gens qui ne comptoient plus ſur la durée du monde ; ces uſages des juifs ſont ceux de leur jubilé. On a déja été fort porté à regarder la fête ſéculaire des Mexicains comme un

(20) Cérém. Relig. Tom. I. Léon de Modene. Part. III. Chap. 3. §. 4. *Maïmond. in Kilaïm Cap. II. ſub fin.*

grand jubilé Hébraïque, parce que leurs deux périodes étoient à-peu-près égaux. Mais ce n'eſt point en cela qu'ils peuvent ſe reſſembler, puiſque les élémens du calcul du cycle de 49 ou de 50, & de celui de 52 ans ſont totalement différens; l'un eſt aſtronomique & l'autre ne l'eſt point. La reſſemblance s'il y en a, n'eſt pas même dans les uſages, mais dans l'eſprit des uſages; les juifs ne briſoient point leurs uſtenſiles aux jubilés comme les Mexicains, & ceux-ci ne ceſſoient point, ſuivant les apparences, la culture de la terre à la fin de leurs ſiecles, comme faiſoient les juifs aux années jubilaires. C'eſt cependant entre ces deux uſages que l'on peut ſoupçonner quelques reſſemblances d'opinions & d'idées; pour nous en inſtruire, examinons les différens uſages des juifs aux années Sabbatiques.

Le nom de *Jubilé* ſe donnoit chez les juifs à toutes les ſeptiemes années, & ſurtout la 49e. ou 50e. Ce nom ſignifioit dans leur langue *corne de belier* ou *trompette*, parce que pour l'annoncer au peuple ſept prêtres ſonnoient la trompette le dix du mois de *Thiſri*, c'eſt-à-dire le jour même des expiations où tout Iſrael étoit obligé d'affliger ſon ame & de faire des ſacrifices. C'étoit ce même jour que Dieu ſembloit deſcendre particuliérement dans ſon ſanctuaire; le grand prêtre y entroit avec tremblement & après y avoir adoré promptement il en ſortoit au plus vîte, dans la crainte d'en mourir. La veille de ce jour redoutable

tous les juifs ſe réconcilioient & ſe pardonnoient mutuellement, ils prenoient des habits mortuaires & paſſoient la nuit dans le temple; le lendemain, c'eſt-à-dire le jour des expiations, on aboliſſoit les vœux, les ſermens & les réſolutions téméraires de la derniere année. Ainſi, comme on voit, les jubilés commençoient chez les juifs au jour le plus funebre qu'ils euſſent dans leur religion. Cette fête ſe célébroit annüellement au retour de l'année civile, par où commençoit auſſi le jubilé de tous les ſept ans. Le jubilé ſe nommoit encore le *Sabbat de la terre*, c'eſt-à-dire ſa ceſſation & ſon repos, parce qu'il falloit laiſſer la terre ſans culture, ne point ſemer les champs, ne point tailler la vigne ni les plans d'Oliviers, ne recueillir ni moiſſon ni vendange, & vivre uniquement de ce que les champs pouvoient produire d'eux-mêmes, c'eſt-à-dire des premieres choſes que l'on rencontroit ou que les bêtes ſauvages auroient épargné (21).

Le Jubilé ſe nommoit encore *Semitah Adonaï*, la remiſe ou la délivrance d'Adonis, c'eſt-à-dire du ſeigneur, parce qu'il falloit alors congédier tous les eſclaves, les remettre en liberté ſans rançon; toute famille. & tout particulier rentroit dans ſes anciennes poſſeſſions, les contrats d'acquiſition & de vente étoient annullés auſſi bien que les dettes & les créan-

(21) Lévitique XVI. vs. 2. XXIII. vs. 10, 11, 27. XXV. vs. 4.

ces (22). Aucun interprête n'a pu juſqu'à préſent nous rendre raiſon de ces différens uſages dont la plûpart ſemblent oppoſés au bien-être de la ſociété. M. Prideaux avoue que les jubilés des Hébreux n'éclairciſſent aucun paſſage de l'Ecriture ; & tous les commentateurs s'accordent avec lui à regarder ces uſages comme un joug que Dieu trouva bon d'impoſer à une nation ſi ſouvent indocile ; il devint pour les Iſraélites le ſujet de punitions ſéveres, parce qu'ils négligerent preſque toujours de s'y ſoumettre (23). En effet ce peuple ne ſe fia jamais ſur cet article aux promeſſes de ſon Dieu qui lui avoit dit : „ ne crains point de mourir de „ faim cette ſeptieme année, car je répandrai „ une bénédiction ſur la ſixieme pour qu'elle „ te produiſe autant de fruit que trois autres." La crainte de la famine l'emporta ſur ces promeſſes & ſur ces menaces ; Iſraël laboura ſes champs, tailla ſa vigne & fit ſes récoltes ; cependant par la ſuite les grandes calamités dont il ſe vit frapper lui rappellerent cette inſigne déſobéiſſance & la méfiance de ſes peres ; il attribua tous ſes malheurs au défaut de la célébration des jubilés, de même que les Romains attribuoient les deſaſtres de leur république au défaut de la célébration des jeux ſéculaires ; & il y a lieu de croire qu'après leur captivité

(22) Deuteronom. Chap. XV. vs. 2. Exode XXI. vs. 2. Lévitique XXV. vs. 10.

(23) M. Prideaux dans ſa préface p. 57, 58 & 253.

ils y furent beaucoup plus exacts, puiſqu'on les voit demander à Alexandre & à Céſar l'exemption des impôts pour la ſeptieme année pendant laquelle ils ne cultivoient point la terre (24).

IV. Ce qui a empêché de pénétrer juſqu'à préſent dans le principe de ces uſages, c'eſt qu'on n'a voulu remonter qu'à Moyſe, qu'on regarde après Dieu comme l'ordonnateur des fêtes & des cérémonies des juifs. On n'a pas fait attention que Moyſe lui-même nous découvre que les uſages jubilaires étoient plus anciens que lui. Jacob qui vivoit plus de 260 ans avant la loi des Hébreux, ſe louoit chez Laban de ſept ans en ſept ans. Voilà donc un uſage jubilaire établi dans la Chaldée avant qu'il y eût des Hébreux en corps de nation ſur la terre ; il ne faut donc point regarder le jubilé comme un uſage propre aux Iſraëlites, il eſt plus ancien qu'eux, il n'étoit pour eux qu'un joug d'obéiſſance, mais dans ſon origine & chez d'autres nations il pouvoit avoir eu d'autres principes, peut-être plus dangereux que l'uſage même, & que Moyſe a jugé convenable de ſupprimer & de taire. Ce n'eſt donc point aux Hébreux mais aux Chaldéens à qui il faut demander compte des uſages des jubilés des Juifs. Au défaut des Chaldéens il faudra s'adreſſer aux Mexicains, puiſqu'on eſt ſi porté à reconnoître chez eux

(24) Baſnage Hiſt. des Juifs Tom. I. p. 125, Tom. II. p. 91. *Oth. Lexicon. p.* 339.

le jubilé des Hébreux. Nous avons conſidéré l'uſage où étoient les Mexicains de briſer leurs uſtenſiles à la fin du ſiecle comme l'abus outré d'une inſtitution qui dans ſon origine avoit eu pour objet de faire un ſacrifice à Dieu de toutes ſes propriétés, de lui faire un aveu de la réſignation & de la ſoumiſſion avec leſquelles on étoit prêt de ſouſcrire à ce qu'il ordonneroit ſur le deſtin de l'univers; c'eſt donc avec ces mêmes principes qu'il faut expliquer les jubilés des nations primitives; en y adaptant cet eſprit apocalyptique qui ſe montre dans toute leur conduite, & que l'on doit ſur-tout reconnoître dans les cérémonies de l'expiation durant laquelle on publioit le jubilé chez les Hébreux.

Lors donc que les anciennes inſtitutions faites en mémoire du paſſé & pour figurer l'avenir diſoient aux hommes : *Vous briſerez vos meubles à la fin des périodes, vous ne cultiverez plus la terre; la ſeptieme année, vous ne vivrez plus que de ce que le hazard vous offrira*; elles vouloient les avertir que le période de la durée du monde étoit prêt à finir, & qu'il falloit bientôt y renoncer tout-à-fait; *comme c'eſt le temps où l'être ſuprême viendra juger l'univers, vous exercerez cette derniere année des œuvres de miſéricorde; vous remettrez les dettes de vos freres pour que le juge ſouverain vous remette les vôtres; vous vous détacherez de tous les biens d'ici-bas, vous abandonnerez vos commodités, vous renoncerez même à vos poſſeſſions; vous rendrez la liberté à vos eſclaves; tous les*

marchés & contrats, & toutes les acquiſitions que vous aurez faites juſqu'à ce jour ſeront nulles, parce que c'eſt l'année de la diſſolution & du renouvellement de toutes choſes. S'il plait cependant au Seigneur de nous accorder un autre ſiecle ou un autre période, tout ce qui aura été dans celui qui expire ſera cenſé oublié, l'eſclave redeviendra libre, le bien acquis retournera à ſes premiers maîtres, &c. comme ſi nous revenions au commencement du monde, à une nouvelle création, à une nouvelle légiſlation; & vous ne pourrez enfin jamais vendre la terre à perpétuité, parce que la terre eſt à Dieu, que vous n'y êtes que des étrangers, & que le tout-puiſſant peut la détruire ainſi qu'il a fait autrefois.

Telle eſt la ſimplicité avec laquelle les Mexicains expliqueroient aux Hébreux des uſages qu'ils ne devoient pratiquer que par obéiſſance & ſans connoiſſance des raiſons que leur légiſlateur crut devoir ſupprimer en conſervant les uſages; au moins une partie de ces uſages pouvoit être utile & eſtimable, telle que la liberté des eſclaves & l'égalité des patrimoines; quoique la loi de Moyſe n'ait fait connoître aux Iſraëlites aucuns de ces motifs, il ſemble cependant que quelques Hébreux les ont entrevus en faiſant l'application des uſages du jubilé aux temps de la fin du monde. On en voit un exemple dans le livre apocryphe qui a paſſé autrefois pour le IV d'Eſdras (25). Ce prophète eſt ſuppoſé

(25) Eſdras Liv. IV. Chap. XVI. vs. 42.

y annoncer que la fin du monde étoit prochaine; il s'écrie en conſéquence : „ que „ celui qui vend faſſe comme celui qui fuit; „ celui qui acquiert, comme celui qui perd; „ celui qui gagne au trafic, comme s'il étoit „ ſans profit; celui qui ſe bâtit une maiſon, „ comme s'il n'y devoit point habiter; celui „ qui ſeme, comme s'il ne devoit point „ recueillir; celui qui façonne ſa vigne, comme s'il ne devoit point la vendanger; & „ celui qui ſe marie, comme s'il ne devoit „ point avoir d'enfant. Le tout, dit cet enthouſiaſte, parce que ceux qui travailleront, „ travailleront en vain. " Ce langage tiré des uſages du jubilé & appliqué aux approches de la fin du monde, dénote, ſans doute que les Hébreux n'ont point totalement méconnu l'origine de ces uſages & les motifs primitifs qui y avoient donné lieu. „ La fin „ vient, dit auſſi Ezéchiel, elle vient ſur les „ quatre coins du monde; c'eſt le jour du „ carnage des hommes; & non de la gloire „ des montagnes. Celui qui vend ne rentrera „ point dans la poſſeſſion de ce qu'il vend „ & pourquoi ? c'eſt que ce ſera le dernier de tous les périodes, ainſi que le reſte du chapitre le fait voir. Il eſt étonnant qu'avec de tels paſſages & d'autres, on n'ait jamais pu pénétrer dans l'eſprit primitif de l'inſtitution des jubilés; c'eſt qu'on a fermé les yeux ſur l'eſprit apocalyptique de ſa haute antiquité qui ſe décele chez les Hébreux comme chez les autres peuples; c'eſt qu'on a regardé cette

doctrine ancienne comme une production nouvelle & inconnue des anciens ; c'eſt qu'on ne la ſoupçonnoit point d'être entrée dans leurs ſyſtèmes religieux, tandis que cette doctrine en étoit l'unique principe & eſt l'unique moyen d'expliquer leurs uſages.

V. S'il fut un temps, comme on ne peut actuellement en douter, où les années par ſept étoient regardées comme apocalyptiques ou comme préſageant quelque changement dans l'univers, il ne faut point s'étonner ſi les ſiecles & les milliers de ſiecles ſepténaires ont été regardés du même œil. Ces grands périodes n'ont été enviſagés de cette maniere, que parce que les petits l'avoient été avant eux. Ce qu'on a vu arriver dans nos temps modernes n'étoit qu'une branche d'un tronc qui avoit ſa racine dans le berceau des premieres ſociétés qui repeuplerent le monde après ſa deſtruction & qui répandirent ces uſages par toute la terre ; en effet quoique les Juifs ſoient les ſeuls qui ayent obſervé les jubilés ſepténaires, on en retrouve des traces chez une infinité de peuples. Nous avons vu qu'au Japon les cérémonies funebres des anniverſaires ſe renouvelloient tous les ſept ans. Nous avons vu pareillement que l'oracle de Memnon en Egypte n'annonçoit la préſence de Dieu que tous les ſept ans. Pauſanias nous parle d'une fête de Béotie en l'honneur de Jupiter & de Junon, qui ſe célébroit tous les ſept ans. Minos en Crete exigeoit le tribut de ſept garçons & de ſept

jeunes filles d'Athenes tous les ſept ans, parce qu'il les immoloit, ſans doute, dans quelque fête réglée par ce période. Les habitans de l'Iſle de Téra dans l'Archipel ne pleuroient point les enfans qui mouroient avant ſept ans, ni les hommes qui mouroient après cinquante; les uns parce qu'ils n'avoient pas été au nombre des hommes, & les autres parce qu'ils avoient aſſez vécu. Un tel uſage ne pouvoit être fondé que ſur la connoiſſance du période jubilaire. Ces mêmes peuples ayant reçu d'un oracle l'ordre de bâtir une ville en Lybie, attendirent ſept ans pour l'accomplir (26).

On peut mettre encore au nombre des ſolemnités jubilaires quelques-unes des plus célebres fêtes des Grecs & des Romains, qui ſe célébrant tous les cinq ans, ou plutôt après quatre années révolues, doivent être regardées comme des jubilés lunaires de ſept fois ſept ou de 49 mois; tels étoient les jeux olympiques en Grece, les jeux capitolins à Rome & pluſieurs autres. Le calcul de ces périodes ne peut guere avoir d'autres élémens; d'ailleurs ces jeux étoient religieux dans leur principe & deſtinés à rappeller le ſouvenir de la guerre des dieux; ils pouvoient encore être deſtinés à repréſenter l'avenir; enfin ils faiſoient ceſſer chez tous les peuples qui les célébroient en commun les hoſtilités, & ſembloient

(26) *Pauſanias Lib. XI. Cap.* 2. Mémoire de l'Acad. des Inſc. Tom. III. *p.* 407. *Herodot. Lib. IV.*

ramener la paix de l'âge d'or (27). Tous ces reſtes d'uſages doivent faire ſoupçonner que les jubilés chaldéens avoient été preſqu'univerſellement obſervés.

On trouve chez les Grecs une fable qui ſemble faite pour les repréſenter ſous une allégorie ; c'eſt celle des 50 filles de Danaus qui épouſerent & tuerent les 50 fils d'Egyptus, à l'exception de Lyncée qui fut ſauvé par ſa femme Hypermneſtre. Une telle alliance entre deux familles ſi égales & ſi nombreuſes, ne peut appartenir à l'hiſtoire, mais à la fable ou du moins à l'allégorie ; auſſi quelques auteurs ont-ils dit que les Danaïdes qui tuerent leurs maris repréſentoient des années qui conſommoient les fruits de la terre (28). Si cette explication eſt juſte, elle ne peut avoir de rapport qu'au grand Jubilé de 50 ans ; & la cinquantieme année qui ne touchoit point aux fruits de la terre ſera peut-être Hypermneſtre qui ſauve Lyncée ſon mari. Il faudroit ajouter à cela ce que ſignifient ces noms divers ; faut-il les interpréter par les langues Orientales, alors le nom de *Danaïdes* ſignifiera jugement ; & le rôle qu'on leur fait faire aux enfers ſemble confirmer cette ſignification ; *Hypermneſtre* pourroit ſignifier *expiation ſalutaire*

(27) Mémoires de l'Acad. des Inſc. Tom. XV. p. 49. Tom. XVIII. p. 145. *Thucydid. Lib. V.* §. 16 *& Lib. VII.* §. 4. *Pauſanias Lib. V. Cap.* 20.

[28] *Natalis Comes Lib.* IX.

& *conſervatrice* (29), & *Lyncée* déſignera le renouvellement du période. Mais c'eſt trop hazarder, quoiqu'on voye en cela quelques lueurs de rapport avec les objets de l'allégorie, ſi cette fable en eſt une. On faiſoit tous les ans à Argos la commémoration de Lincée échappé aux embûches deDanaus, & cette fete s'appelloit la *fete des flambeaux*; tout ce qu'on peut dire de cette fête dont on ſçait peu de choſe, c'eſt que les flambeaux annoncent quelque choſe de cyclique (30).

VI. J'appelle la nuit que les Mexicains paſſoient dans l'inquiétude & les allarmes une veillée funebre; il eſt aiſé d'en ſentir la raiſon; mais toutes les veillées que nous allons voir ne le ſeront plus pour la plûpart; conſacrées au contraire depuis longtemps à la joie, & même à la diſſolution, nous ne reconnoîtrons qu'elles ont été funebres originairement que parce que la plûpart ſont jointes à des fêtes cycliques & périodiques, & par quelques reſtes de traditions épars chez différentes nations, mais qni étant réunis développent l'eſprit originaire de toutes les ſolemnités nocturnes. On ne regarde communément les fêtes du paganiſme que comme des fêtes de débauche; on s'eſt imaginé que les payens n'avoient choiſi la nuit pour cé-

[29] Hypermneſtre pourroit venir de *Chupher*, expiation, & de *Menaſſer* ce qui conſerve. Lyncée pourroit encore dériver de *Ihanucha* ad *dedicationem*, ad *renovationem*.

(30) *Pauſanias Lib.* II. *Cap.* 25.

lébrer leurs myſteres que pour voiler la licence de leur culte; mais nous avons reconnu que ce qui étoit débauche & indécence étoit l'abus de différens principes graves, ſérieux & funebres, que ſelon l'uſage on repréſentoit par des ſymboles & des allégories; tous ces ſymboles tels que l'œuf, le ſerpent, le cercle, le phallus, &c n'étoient comme on a vu, que des emblèmes de la ſucceſſion des êtres & de leur renouvellement par la génération. Le lierre, le laurier & d'autres plantes employées dans les fêtes n'étoient que des images d'une durée ou d'une puiſſance qui ne finit point; les rameaux & les branches d'arbres dont on ornoit quelquefois les maiſons étoient les images des périodes qui ſe renouvellent, & qui ne finiſſent leur révolution que pour en recommencer une autre. Tous ces objets étoient autant de caracteres dont le langage & l'écriture primitifs ſe ſervoient dans la ſcience de l'univers; ſcience qui dans ces temps-là étoit beaucoup plus morale que phyſique, & qui loin d'être licentieuſe étoit infiniment triſte & lugubre; en effet la ſcience de l'univers ſe reduiſit à connoître ſon deſtin futur, & à en inſtruire perpétuellement les hommes, juſqu'au temps où quelques légiſlateurs les ont privés de cette connoiſſance, parce qu'ils la jugerent nuiſibles à leur état préſent.

Bacchus entre autres épithetes étoit ſurnommé *Nuctelios* (31) le dieu nocturne, parce

(31) Mythologie de Bannier Liv. I. Chap. 16.

que la plûpart de ſes fêtes ne ſe célébroient que la nuit; c'étoit pendant la nuit que les bacchantes faiſies d'enthouſiaſme couroient toutes échévelées & faiſoient leurs contorſions; elles appelloient Bacchus par mille cris barbares qui n'étoient originairement que des cris d'allarmes & de terreurs. Qu'il ſe ſoit commis des déſordres & des abominations dans ces fêtes, cela n'eſt point de notre ſujet; mais Bacchus étoit un dieu que la religion attendoit, que le peuple cherchoit ſans le connoître & ſans ſçavoir pourquoi; mais cette veillée, ce trouble, cette terreur joints à cet eſprit d'attente, aux ſymboles cycliques qu'on portoit, aux périodes qui déterminoient la fête; tout cela n'auroit point été un myſtere pour les Mexicains; ils euſſent avoué de bonne foi que toutes ces cérémonies avoient rapport aux dogmes de la fin du monde, que chaque fin de périodes faiſoient croire inſtante & prochaine.

Ils euſſent dit la même choſe des *Sabaſies* qui conſacrées à ce dieu, l'étoient encore à Jupiter & à Mithras : on y voyoit de même une nuit turbulente; les mêmes ſymboles leur auroient fait avouer que les ſabaſies étoient des fêtes apocalyptiques, & leur nom dont nous avons déja parlé doit nous convaincre que c'étoit la fin du dieu des temps, du maître de la durée du monde.

Les Mexicains nous feroient le même aveu à l'occaſion des veillées qui accompagnoient les fêtes de Cérès, d'Oſiris, d'Adonis dont

nous avons développé le caractere; ils nous diroient que les flambeaux de ces ſolemnités nocturnes ne repréſentoient que la lumiere funebre qui devoit éclairer la nuit ou le chaos de la nature. La fête appellée *Lamptérie* dédiée à Bacchus, amuſoit les yeux du peuple par de grandes illuminations. Les *Lampadophories* qui ſe célébroient trois fois l'an à Athenes en l'honneur de Minerve, de Vulcain & de Prométhée, & dans leſquelles on changeoit la nuit en un beau jour, n'étoient pas pour cela dans leurs principes des fêtes de réjouiſſance : on y couroit les rues un flambeau à la main ſans en ſçavoir le motif; celui qui arrivoit le premier à un but marqué ſans éteindre ſa torche demeuroit le vainqueur. Mais tous ces jeux du peuple étoient les ſuites de ſon ignorance; ſi on ne lui eût point caché le vrai motif de cette fête nocturne, il ſe fût affligé peut-être autant que les Mexicains, & il n'eût point changé des flambeaux funebres en des flambeaux de réjouiſſance (32).

(33) Les *Paganalia* de l'Italie avoient la même ſource que les Lampadophories d'Athenes, ſans être conſacrées cependant aux mêmes divinités. Trois fois l'an chaque bourg allumoit un feu de paille & l'on ſautoit trois fois par deſſus : c'étoit une cérémonie ex-

(32) *Pauſanias in Achaïcis.*

[33] *Dionyſ. Halicarnaſſ. Lib.* IX. *Ovid. faſt. Lib. I &* IV.

piatoire qui prouve que la fête étoit funebre & occaſionnée par le déclin ou le retour des différentes ſaiſons. Aux *Volcanalia* à Rome le peuple jettoit des animaux dans le feu pour ſe racheter ; c'étoit donc une fête de fin de période (34).

On expliquoit l'uſage des torches qu'on tenoit à la main en courant la nuit aux fêtes périodiques de Cérès, en diſant que c'étoit en mémoire de ce que cette déeſſe avoit allumé ſes torches aux flammes du mont Etna pour chercher Proſerpine ; on feignoit dans ces fêtes de la chercher auſſi ; mais cette ancienne allégorie faite pour rappeller la mémoire des anciennes révolutions de la terre, n'étoit-elle point auſſi faite pour figurer l'avenir ? Nous avons vu que toutes les fêtes avoient ce double caractere.

Les veillées conſacrées aux ſaiſons ſe retrouvent en Amérique & ailleurs. Les Apalachites allument aux quatre ſaiſons des feux nocturnes ſur les montagnes (35). Cette fête eſt précédée de pélerinages ſur le mont Olaymi. A l'heure de midi on donne la liberté à ſix oiſeaux, & prenant des branchages à la main on va en proceſſion au temple qui n'eſt qu'une caverne, mais il n'y a que les prêtres qui puiſſent en approcher. Ce cérémonial indique un renouvellement.

Les

[34] *Varo de lingua Latina. Lib. V.*
[35] Cérém. relig. Tom. VII.

Les feux funebres des anciens aux faiſons ſe ſont tranſmis juſqu'à nous. Les Perſes allumoient des feux en divers temps de l'année, & ſurtout à l'occaſion du ſolſtice d'hiver. En quelques provinces d'Angleterre on allume des feux ſur les collines la nuit de l'Epiphanie qui précede une fête de manifeſtation. Ce qu'on appelle en France *les chandelles des rois* paroît être un reſte d'une ancienne veillée funebre, car autrefois on jeûnoit la veille de l'Epiphanie (36). Les feux funebres du ſolſtice d'été ſe trouvent placés pour nous à la nuit de la fête de S. Jean. Il fut un temps ou les meres peu chrétiennes foiſoient paſſer leurs enfans ſur ces feux à l'exemple des Cananéens & des premiers Romains, ou même comme les juifs faiſoient quelquefois en l'honneur de Moloch qui n'eſt que Saturne ou le Dieu des périodes. Aux anciennes fêtes de ce Dieu on allumoit, ſuivant Macrobe, des flambeaux ſymboles du paſſage à une meilleure vie, c'eſt-à-dire à un autre période (37).

Le concours des fetes de St. Jean avec les ſolſtices ſemble renfermer quelque choſe de myſtérieux. Eſt-ce par ce que Jéſus-Chriſt a dit de S. Jean qu'il reſteroit ſur la terre juſqu'à ce qu'il revint, & parce qu'il y a eu des gens qui, comme les Grecs, ſuppoſoient que cet

(36) Gloſſaire de Du Cange *Jejunia*, *Epiphania*, Curioſités de Gafarel p. 23.

(37) *Macrob. Saturnal. Lib. I. Cap. 7. & 8.*

apôtre avoit été enlevé de même que le patriarche Enoch, que le prophète Elie, ou que l'Aly des Perſans dont on attend le retour? Seroit-ce par la conformité de ce nom avec celui de *Janus* qui chez les Romains préſidoit au temps? dont les Saliens prononçoient le nom *Janes*, les Grecs *Joannes*, les Hébreux *Jokhanan*, d'autres ou dit *Johnan*, d'où eſt venu *Jean*. C'eſt ſans doute quelque mauvaiſe combinaiſon de ces deux idées qui a fait naître ces opinions. Les Grecs qui commencent leur année au premier de ſeptembre, célebrent une fête de S. Jean le 2 de ce mois, ce qui n'empêche point qu'ils n'en célebrent encore deux autres aux jours cycliques de l'équinoxe d'automne, c'eſt-à-dire le 23 ou le 26 de ſeptembre où l'on fête ſon aſſomption (38).

VII. Les Romains veilloient après les Saturnales à la fin de décembre : c'étoit chez eux une veillée cyclique ; ils n'en ſavoient pas plus le motif que de celle qui précédoit les jeux ſéculaires, pendant laquelle Rome étoit remplie d'illuminations. Nous veillons auſſi vers le même tems, mais nous connoiſſons mieux nos motifs, ils ne ſont plus ni payens, ni apocalyptiques : cependant il eſt bon d'examiner les uſages, parce qu'en général ils n'appartiennent preſque jamais aux légiſlations nouvelles. Nous veillons la nuit de Noël, on y dit trois meſſes, & le ſurlendemain on célebre la fête

(38) Cérémonies Religieuſes. Tom. III.

de la S. Jean d'hiver : mais à la S. Jean d'été on veille encore à S. Maur près de Paris, & dans cette vigile ou veillée on disoit autrefois trois messes. Nous venons aussi de voir que les feux que l'on allume en Angleterre, & qui devoient être placés à la S. Jean d'hiver, puisqu'on en allume ailleurs à la S. Jean d'été, se font la veille de l'Epiphanie ; mais c'est la nuit de l'Epiphanie que les Cophtes célebrent la messe de minuit que nous plaçons à Noël. On peut donc demander à laquelle de ces trois fêtes d'Epiphanie, de Noël ou de S. Jean appartiennent réellement des usages que ces fêtes semblent se disputer les unes aux autres. A les considérer séparément, chacune a des droits pour les revendiquer. Noël est dans la religion chrétienne une fête de naissance & de renouvellement ; le temps qui la précede annonce une arrivée dont le motif historique a rapport à cette fête : ainsi ce seroit à Noël où l'on veille déjà & où l'on fait un triple sacrifice, que l'on devroit allumer les feux funebres que l'on allume ailleurs à la S. Jean & ailleurs à l'Epiphanie.

A considérer la fête de S. Jean d'hiver d'après les motifs mythologiques & cycliques que le peuple lui donne en été, ce seroit aussi à cette fête d'hiver que suivant cette même tradition populaire, suivie par le peuple sans le sçavoir, l'on devroit faire des feux comme on en fait à la S. Jean d'été, & que, comme à S. Maur, on devroit célébrer les vigiles & les trois sacrifices.

Si l'on conſidere la fête de l'Epiphanie dont le nom ſignifie *manifeſtation*, & à laquelle, comme on a vu ci-devant, le peuple a joint auſſi une partie des ſaturnales romaines, cette fête ſemble en droit d'exiger qu'on célebre pour elle la même veillée que les Cophtes, & que l'on allume ces mêmes feux que quelques provinces d'Angleterre font en ſon honneur.

Voilà donc trois fêtes qui ont des cérémonies propres aux renouvellemens, & qui ſemblent avoir des raiſons pour ſe diſputer leurs uſages A ne conſidérer que les motifs religieux du chriſtianiſme, ce n'eſt qu'à la fête de Noël qu'on devroit accorder le droit de préférence pour ces uſages; en effet à n'en juger que par les cérémonies, les autres fêtes n'en ſont que des répétitions; mais à conſidérer la choſe civilement, Noël n'y a pas plus de droit que les autres; car tous ces uſages étant cycliques & n'ayant eu rapport dans leur principe qu'à la fin d'un période aſtronomique, ce doit être à ce qu'on appelle *premier jour de l'an* que ces uſages devroient appartenir: mais ce premier jour de l'année n'eſt parmi nous qu'une des moindres ſolemnités; c'eſt par-tout le jour le plus célebre, & cependant ce n'eſt pour les chrétiens qu'une fête obſcure; la raiſon en eſt que toutes les fêtes qui le précedent & le ſuivent lui ont ôté l'étiquette ou le cérémonial qui lui étoit propre; mais d'où vient cette uſurpation? C'eſt que chez nous le premier jour de l'an civil n'eſt point réellement un jour cyclique & n'eſt point réellement

le premier jour de l'année ſolaire.

On ſuppoſe le ſolſtice arrivé la nuit du 20 au 21 décembre, c'eſt au 21 de ce mois que commence la véritable année aſtronomique, & l'ordre civil ainſi que l'ordre religieux n'en devroient point avoir d'autre; c'eſt à ce jour qu'on devroit faire remonter le premier de janvier; le nom de ce mois (*Januarius*) ſignifie *celui qui ouvre la porte*; ainſi c'eſt lui qui devroit ouvrir non une fauſſe année, mais une année véritable. Nous avons un jeûne que l'on appelle *Quatre-temps* le 20 de décembre, qui eſt le 365e jour de l'année ſolaire & le dernier jour de l'automne : ce jeûne ſelon l'ordre cyclique eſt aſtronomique; il a rapport à la partie funebre qui précede la fête d'un période nouveau; mais chez nous il n'y a plus de fête le lendemain, & cependant c'eſt-là où l'étiquette de toutes les fêtes qui ſuivent devroient être placée; Noël qui en a pris une partie eſt le 5e jour de l'année ſolaire, & cette fête eſt précédée d'un jeûne qui tombe au 4e jour de cette nouvelle année, & qui devroit être placé au 365e jour de l'année ſolaire précédente, & qui devroit ainſi ſe confondre avec celui des quatre-temps dont il n'eſt qu'un double emploi. La fête de la S. Jean qui a auſſi un caractere cyclique, eſt le 7e jour de l'année ſolaire; notre jour de l'an n'eſt que le 12e & l'Epiphanie eſt le 17e.

Ainſi à ne conſidérer dans ces fêtes que l'eſprit primitif des uſages qui y ont été adoptés, il ſemble que nous ayons 5 jours de l'an à

ſolemniſer au lieu d'un ſeul. Je pourrois même dire plus de cinq, car le jeûne de Noël, la fête des innocens, qui autrefois étoit ſi payenne, la fête de S^e Genevieve & le jour qu'on appelle des *Noces* ſont autant de ſolemnités cycliques, comme je pourrois le démontrer facilement, tant par l'étiquette que par l'eſprit des légendes populaires. Voilà donc au moins neuf fêtes qui devroient ſe confondre en une, & qui depuis le 20 décembre juſqu'au 7 de janvier interrompent l'ordre public ſans aucune regle & ſans aucun motif raiſonnable. Mon ſentiment n'eſt pas de ſupprimer ces fêtes ni les motifs religieux que le chriſtianiſme leur donne; mais il faudroit ramener les uſages cycliques au ſeul jour à qui ils conviennent & placer les fêtes au 7e jour conſacré preſqu'univerſellement aux exercices de la religion. Le gouvernement qui a ſenti l'inconvénient de la multitude des fêtes qui rempliſſent nos calendriers, a déja cherché à y porter remede, on en a ſupprimé pluſieurs; mais comme on n'a encore aucune idée de l'eſprit qui a originairement préſidé à l'inſtitution des fêtes, on n'a point toujours fait ces ſuppreſſions à propos, & on les fera toujours mal tant qu'on ne connoîtra point le véritable eſprit de ces uſages.

VIII. Dans la partie de cet ouvrage où nous avons parlé des anciennes fêtes des eaux ou des *Hydrophories*, nous avons fait les mêmes obſervations à l'égard des mêmes fêtes, auſſi toutes ces remarques correſpondantes ſur différens uſages, ſe ſervent de preuves récipro-

ques, & doivent donner du poids à la méthode que nous ſuivons. C'eſt pourtant aux Mexicains que nous devons ces remarques; ils veilloient dans les allarmes à la fin du période de leur ſiecle, & nous veillons à la fin du période de notre année: il eſt vrai que ce n'eſt plus par un motif auſſi extravagant que le leur, la religion n'entretient plus les peuples dans des terreurs inutiles & dangereuſes; mais le peuple eſt poſſeſſeur, ſans le ſçavoir, d'une eſpece de tradition qui ſurvit aux nouvelles inſtructions. On croyoit autrefois que la vigile de Noël avoit été inſtituée par S. Teleſphore; on a depuis reconnu la fauſſeté de cette origine, & nous la confirmerons par le nom même de ce perſonnage (τελισφορος) qui dans la langue Grecque ſignifie *celui qui apporte la fin*, ce qui n'eſt autre choſe que le motif perſonnifié de la fête ou de l'uſage, motif qui n'a certainement point été méconnu de ceux qui ont inventé cette fable (39).

Puiſque nous parlons ici de la fête de Noël il eſt bon de faire attention à quelques autres uſages qui n'appartiennent point à cette fête, & qui cependant s'y ſont joints par une tradition muette dont on chercheroit vainement le canal. C'eſt à la nuit de Noël que le pape bénit une épée & un chapeau pour les envoyer à quelque prince de l'Europe que ſon choix veut diſtinguer: cet uſage ne ſemble-t-il pas

(39) Cérém. relig. Tom. II.

ſuppoſer l'attente de quelque perſonnage ſemblable au muhadi des Perſans : quelqu'éloignée que paroiſſe cette analogie, il ſemble que Noel préſente une idée d'attente ; en effet dans quelques pays on amuſe les enfans la nuit de Noël par des préſens qu'on leur dit venus de l'enfant Jeſus, & on leur perſuade qu'ils doivent faire des proviſions pour l'âne & le bœuf qui accompagnent la crèche du ſauveur.

C'eſt encore la veille de Noël que le pape ouvre la porte ſainte lorſqu'il y a un jubilé : on ſait que dans cette cérémonie on chante : *ouvrez-moi les portes de la juſtice ; c'eſt ici la porte de l'Eternel, les juſtes y entreront, voici la journée du Seigneur.* On n'a pu placer l'ouverture des jubilés à la veille de Noël ſans ſavoir qu'ils y avoient quelque analogie ; en effet l'un & l'autre ont rapport à un renouvellement ; ceci nous prouve encore que le mois de janvier qui ſignifie *le portier* devroit commencer avec la véritable ouverture de l'année ſolaire.

Ceux des peuples anciens qui ont célébré une grande fête ſolaire au 25 de décembre, ne la plaçoient pas mieux ; nous n'avons fait que les imiter. On a eu différens ſiecles tâché de réformer les erreurs de la partie aſtronomique de la religion ; mais on peut dire que chaque correction n'a ſouvent été qu'une erreur nouvelle ajoutée aux anciennes, & n'a fait qu'augmenter la confuſion. Dans les premiers temps l'année n'étoit eſtimée que de 360 jours, & alors la fête funebre ſe trouvoit placée au jour que l'on regardoit comme le dernier de l'an-

née ; lorſque par la ſuite on s'apperçut qu'on ſe trompoit de cinq jours on les ajouta à la vérité au bout de l'année, mais après la fête annuelle, parce qu'on les a regardés comme ſurnuméraires & hors de compte. On n'a qu'à voir le compte des Egyptiens ſur ces cinq jours de l'année, & ſe rappeller ce qu'en penſoient auſſi les Mexicains ; c'eſt-là vraiſemblablement la raiſon pour laquelle le premier de janvier s'eſt trouvé écarté de pluſieurs jours du 25 de décembre, & pour laquelle Noël qui eſt notre fête ſolaire eſt le cinquieme jour de l'année ſolaire.

IX. On célebre au Pégu une fête annuelle qui préſente la réunion de tous les uſages dont nous venons de parler ; c'eſt celle que les habitans nomment *Sapancatena* ; elle eſt précédée d'une veillée & accompagnée de feux, d'illuminations ; on ſe fait des préſens, & l'on tient les portes des villes ouvertes. Je ne ſais à quel temps de l'année cette fête eſt fixée ; il peut ſe faire qu'au Pégu comme ailleurs elle ſoit placée ſans aucun égard à l'eſprit de ſes uſages (40).

En Mingrélie les miniſtres & les courtiſans du prince célébrent une veillée qui précede le jour de l'an ; ils paſſent alors la nuit aux environs de ſon palais ; le jour venu on attache du lierre aux portes & l'on fait des proceſſions (41). Les Chrétiens ont eu autrefois l'u-

(40) Cérémonies Religieuſes. Tom. VI.
(41) Hiſtoire Géner. des Voyages Tom. IX. p. 750.

ſage d'orner leurs portes de laurier en pareil temps, uſage que l'égliſe a défendu. Les Perſans modernes ont une fête annuelle & ſolemnelle qu'ils appellent la *nuit des prieres*, parce qu'ils ſont dans l'idée que Dieu exauce particulierement ceux qui le prient cette nuit; ils la nomment auſſi la *nuit lumineuſe*, parce qu'ils allument des feux autour deſquels ils danſent & font des feſtins. Quoique cette fête ſoit peu motivée, il eſt évident qu'elle doit être cyclique, & qu'elle a dû être apocalyptique dans ſon origine, auſſi les voyageurs s'accordent à la regarder comme une fête dérivée des anciens Perſes (42). Les Perſans modernes n'en célebrent pas moins avec beaucoup de ſolemnité leur premier jour de l'an; chez eux comme chez les anciens Perſans il eſt fixé au premier jour du printemps; ces derniers célébroient ce jour-là la fête *Oroſmade*, c'eſt-à-dire du bon principe. Les Perſans appellent ce jour *Neuruz*, ou le nouveau jour; on s'y fait des préſens, on ſe répand de l'eau roſe les uns ſur les autres & l'on veille la nuit. (43) Ainſi les fêtes ſe ſont multipliées chez eux comme ailleurs, & leur nouvelle religion, loin de ſimplifier les choſes, n'a fait qu'y porter de la confuſion.

La célebre *fête des Lanternes* à la Chine ſe trouve placée au renouvellement de l'année,

---

(42) Voyages de Chardin Tom. X. p. 24. Bibl. Orient. d'Herbelot. au mot *Pars.*

(43) Bibl. Orient. aux mots *Ormoz*, *Giamſchid* & *Nevrouz*.

Tous les auteurs s'accordent à dire que cette nuit toute la Chine paroit en feu; mais perſonne ne nous a donné des motifs raiſonnables de cette fête. Chez les Chinois comme ailleurs les uſages ſont antérieurs à l'hiſtoire, & ce peuple eſt obligé de les expliquer par des fables (44). Les uns diſent que cette fête eſt deſtinée à féliciter l'empereur & à donner un ſpectacle au peuple à l'occaſion du renouvellement de l'année : on dit qu'elle fut inſtituée dans notre huitieme ſiécle par un nommé *Po-to*, & que depuis ce temps on a toujours pratiqué cet uſage; d'autres diſent qu'il vient d'une Impératrice qui ſe plaiſoit à faire illuminer ſon palais toutes les nuits. D'autres font l'hiſtoire que nous avons déja vue d'un Mandarin dont la fille ſe noya dans un fleuve & que ſon pere, accompagné du peuple, chercha avec des flambeaux. Si j'avois à choiſir parmi ces trois motifs, je donnerois la préférence au dernier, & je dirois que la fable du Mandarin & de ſa fille eſt la même que celle de Cérès & de Proſerpine; c'eſt à ceux qui ſçavent le Chinois à chercher dans la ſignification des noms du Mandarin & de ſa fille, ſi notre conjecture eſt fondée, & ſi cette fête comme celle des eaux dont nous avons parlé ailleurs, n'eſt point une commémoration du déluge.

(44) Du Halde Hiſt. de la Chine Tom. I. p. 112. Lettres Edifiantes Tom. XXIV. & Hiſt. Géner. des Voyages Tom. VI. p. 162.

De toutes les fêtes antiques celle qui a le plus de rapport à la fête des lanternes de la Chine, eſt celle des lumieres qui ſe célébroit à Saïs en Egypte. Hérodote nous dit que le motif des illuminations qu'on faiſoit alors dans toute l'Egypte, faiſoit partie des myſteres, & que le peuple devoit l'ignorer. On ne peut douter que l'on n'aït fait à la Chine un pareil ſecret des motifs de la fête des lanternes; une ſage légiſlation y aura converti en réjouiſſance une fête lugubre dans ſon origine, & elle en aura expliqué le motif par quelque fable. Appliquons à cette fête les découvertes que les Mexicains nous ont fait faire, & nous pourrons peut-être en reconnoître l'eſprit primitif. En effet à la Chine pluſieurs jours avant la fin de l'année, toutes les affaires ceſſent, les tribunaux ſont fermés, chacun reſte chez lui renfermé dans ſon domeſtique, ſans recevoir d'étrangers; les jours ſuivans on ſe viſite, on ſe félicite ſur le nouvel an, on prend des habits neufs; enfin au bout de quinze jours on célebre la grande veillée, toutes les villes s'illuminent, tout le monde court les rues & ſe réjouit, & chacun éleve chez ſoi une inſcription qui porte *au véritable Gouverneur du Ciel.* C'eſt au lecteur à appliquer ce qui a été dit juſqu'ici à ces différens uſages.

On ſera peut-être étonné de voir les Chinois faire leur veillée, non la nuit du premier jour de l'an, mais la quinzieme nuit; cet uſage ne leur eſt point particulier; l'année ſacrée des Juifs commençoit au premier du mois *Niſan*,

& leur Pâque ne ſe célébroit que la nuit du 14 au 15. Leur année civile commençoit au premier du mois *Thiſri*; ce n'étoit que le quinze que l'on célebroit la fête des Tabernacles : & c'étoit dans la nuit du 15 au 16 qu'étoit l'illumination, l'effuſion des eaux & les autres uſages cycliques que nous y avons reconnus. On peut rendre deux raiſons de cet uſage antique ; la premiere eſt tirée du peu de facilité que les anciens avoient pour connoître préciſément le jour de la nouvelle lune, enſorte qu'ils aimoient mieux placer leurs ſolemnités annuelles à la pleine lune, afin de ne point ſe tromper. La ſeconde pourroit être une idée ſemblable à celle des Lacédémoniens qui ne ſe mettoient point en campagne avant la pleine lune : on vouloit être ſûr que le période fût renouvellé tout de bon & qu'il montrât les mêmes phénomenes. C'étoit peut-être dans le même eſprit que les Gaulois ne commençoient point leur année ni leur ſiécle à une nouvelle lune, mais au ſixieme de la lune.

A la fin du *Rhamadan* qui eſt le temps du jeûne ou du carême des Muſulmans, ils ont une nuit célebre qu'ils appellent la *nuit de la puiſſance* ou du *décret de Dieu* (45). C'eſt, diſent-ils, dans cette nuit que Dieu ſe révéla à Mahomet, & lui envoya du ciel le ſublime Alcoran. Les Perſans donnent au Rhamadan le nom de *fête des lumieres*, parce qu'ils ſont dans

(45) D'Herbelot Biblioth. Orientale au mot *Cadr*.

l'uſage d'en allumer un grand nombre toutes les nuits qu'ils paſſent ordinairement dans le plaiſir & la débauche. Le Rhamadan eſt le neuvieme mois Arabe, il ſe termine par la fête du grand *Bairam* qui tient lieu de Pâque aux Mahométans, & qui ſe célebre le premier jour du mois qui ſuit celui du Rhamadan. La reſſemblance qui ſe trouve entre cette fête & la Pâque des Juifs & entre le carême des Chrétiens nous engage à examiner ces uſages chez les deux peuples. Les Juifs veilloient la nuit de Pâque, & il fut un temps où les Chrétiens veilloient auſſi cette nuit.

X. On doit regarder la pâque des Juifs comme la grande fête du renouvellement de leur année eccléſiaſtique, ou ſacrée, dont le premier jour couroit à-peu-près avec l'équinoxe du printemps. Le motif de ſa célébration chez les Juifs étoit leur délivrance d'Egypte; les Romains, les Mexicains, &c. commençoient leur année vers le retour du printemps, ſans avoir été captifs en Egypte, il faut néceſſairement admettre, indépendamment du motif hiſtorique qui étoit particulier aux Juifs, un motif univerſel & cyclique relatif à la fin & au renouvellement des périodes. Quoique les Egyptiens euſſent le renouvellement de leur année vers l'équinoxe d'automne, ils n'en célébroient pas moins l'équinoxe du printemps par une fête qu'ils appelloient la *fête du bélier*, vu que ce ſigne commence le printemps; mais chez ces peuples idolâtres c'étoit le bélier, dit M. Pluche, qui avoit les

honneurs de la fête : on le couronnoit de fleurs & on le portoit en triomphe à la tête des proceſſions ; les portes étoient ornées de feuillages. Le même auteur penſe que c'eſt pour contraſter ce culte idolâtre que les Hébreux égorgoient l'agneau & le mangeoient. L'écriture ſemble confirmer cette conjecture puiſque Moyſe dit à Pharaon : „ nous ne „ pouvons célébrer la fête du ſeigneur que „ dans les déſerts, parce que nous y ſacri- „ fions ce que l'Egypte adore, & que les „ Egyptiens nous lapideroient. *Exode VIII vs.* „ 26“ Tous ces uſages s'expliqueront ſi l'on veut faire attention à ce qui ſe paſſe encore parmi nous à la fête de la S. Jean d'été que nous avons reconnue pour une fête cyclique. Le peuple qui ne ſçait jamais les motifs de ce qu'il fait, mais qui ſuit toujours ſes uſages primitifs, place auprès du précurſeur de Jeſus-Chriſt un petit agneau ; cet uſage paroît viſiblement avoir rapport à l'équinoxe du printemps, ou le temps du ſigne du bélier ; cependant c'eſt en été que l'on célebre la fête du précurſeur de Jeſus-Chriſt ; mais il y a une raiſon qui a trompé le peuple, c'eſt que le nom de *Jean* & le nom d'*agneau* ſont originairement, ſoit par alluſion, ſoit radicalement, un même mot qui ſignifie *doux* (46).

(46) אנח *Anach* qui ſignifie être *doux & exorable* donne ענו *Anau* qui ſignifie *un homme très-doux*. Ce dernier mot, à cauſe de la nafale *ain*, s'eſt prononcé diverſement, *nanau*, *ga-*

Le mois qui précédoit la pâque, étoit, ſelon les docteurs juifs, deſtiné à diverſes préparations; on nettoyoit les champs en arrachant les mauvaiſes herbes; on réparoit les chemins, les marchés & les réſervoirs publics; on faiſoit des réparations aux tombeaux. Il n'eſt point queſtion dans la bible de ces préparations : ce n'eſt que par la tradition orale & les ouvrages des docteurs qu'on en eſt inſtruit; mais comme on y reconnoit l'eſprit cyclique, les uſages placés à la fin d'une année ne peuvent être que très-anciens.

A juger de la pâque des Juifs par le motif hiſtorique qui leur étoit propre & par la pâque des chrétiens, il ſemble qu'on ne peut conſidérer cette fête que comme une ſolemnité deſtinée à la plus grande joie; on s'y rappelloit le fameux paſſage de la mer rouge, la délivrance miraculeuſe du peuple hébreux & la défaite totale des Egyptiens; tout devoit inſpirer la gaieté dans cette commémoration, cependant nous allons y remarquer tout le contraire; les uſages étoient oppoſés à l'eſ-

nau, *gnau*, & avec l'article *ha-gnau*; de-là *l'agnus* des Latins, nom d'un animal très-doux, & le mot *agneau* des François. Il en eſt de même du mot *Jean*. *Janus* préſidoit aux équinoxes comme aux ſolſtices. Chez les anciens *Anna*, *Nanna*, *Anaïtis* & *Jana janua*, ſont les mêmes divinités. On dérive plus communément le nom de *Jean* de *Chanan* être doux; parce que ce nom en Hébreu ſe dit *Jo-Chanan*: mais cette étymologie n'eſt point contraire à l'autre. *Anah* & *Chanan* ſignifient la même choſe dans deux dialectes différentes; *l'Ajin* & le *Cheth* qui ſe confondent ſouvent ont fait prononcer indifféremment *Anah*, *Ganah* & *Chanah*.

à l'eſprit de la fête, tout étoit triſte, tandis que tout auroit dû être gai. Il eſt vrai qu'en les examinant il faut ſouvent faire abſtraction de tous les motifs des Hébreux & ne juger leur fête que d'apres l'eſprit univerſel & primitif qui, comme on l'a prouvé, a préſidé aux inſtitutions de tous les peuples de la terre.

La pâque des Juifs commençoit au coucher du ſoleil, alors chacun ſe retiroit chez ſoi & tuoit l'agneau ou le chevreau paſchal; on prenoit de ſon ſang & l'on en teignoit les portes que l'on refermoit enſuite, ſans qu'il fût permis de ſortir que le lendemain matin; on s'habilloit enſuite d'une façon particuliere, on mettoit une ceinture à ſes reins, des ſouliers à ſes pieds, & l'on tenoit un bâton à la main, en un mot on ſe mettoit dans l'équipage d'un voyageur prêt à partir. En cet état toute la famille mangeoit l'agneau à la hâte; on le mangeoit tout entier, car il étoit défendu d'en rien laiſſer que les os pour le lendemain. Avec cet agneau on ne pouvoit manger que du pain ſans levain & des herbes ameres & ſauvages: ce pain qu'on appelle *azime* eſt auſſi appellé le *pain d'affliction*; on en devoit manger pendant ſept jours de ſuite: en ſorte que la pâque qu'on appelloit auſſi la *fête des pains ſans levain*, pouvoit encore s'appeller une fête d'affliction. De plus pendant ces ſept jours il n'étoit point permis de travailler ou de faire aucunes affaires; enfin le jour de pâque étoit celui où

l'on rachetoit les premiers-nés des hommes & des bêtes (47).

A ces uſages fondés ſur leur loi, les Juifs en ont depuis encore joint quelques autres, qui ſont fondés ſur leurs traditions, & qu'on regarde comme modernes parce que la bible ne les preſcrit point. Ils ont grand ſoin avant la pâque de faire une recherche exacte dans leurs maiſons, pour qu'il n'y demeure aucun reſte de pain levé, ils ne ſe croient pas même permis d'en réſerver après pâque ; de peur que leurs cuiſines ou leurs meubles n'en contiennent quelques miettes, ils lavent ces meubles & leurs uſtenſiles ou les font paſſer par le feu. La veille de pâque tous les aînés jeûnent en mémoire des premiers-nés d'Egypte. Sur la table paſchale on ſert un œuf pour une raiſon myſtérieuſe, avec des pois; des noix & quelques poiſſons ; toute la famille, ſans excepter les domeſtiques, ſe met à table, parce que, diſent-ils, c'eſt un jour ou une nuit de liberté & de délivrance ; cependant malgré tous ces motifs de joie tous mangent la tête bien baiſſée & comme à un repas funebre (48.)

Il ſeroit preſqu'inutile de répéter les motifs détaillés que les Hébreux donnoient de ces différens uſages, leur hiſtoire d'où ils les tiroient eſt aſſez connue ; mais comme nous

(47) Exode Chap. XII. Deuteron. Chap. XVI.
(48) Baſnage Hiſt. des Juifs Liv. VI. Chap. 9.

les expliquerons par l'esprit qui guidoit les Mexicains, il est bon de rappeller ceux-ci pour en mieux sentir l'analogie ou la différence. Cette fête s'appelloit *la Pâque*, c'est-à-dire *passage*; parce que c'étoit le passage du Seigneur sur l'Egypte; le passage de l'armée d'Israël au travers des eaux de la mer rouge; le passage d'une vie plus misérable à une vie plus heureuse : il falloit la célébrer de peur d'être frappé de la peste ou de l'épée. Le passage du Seigneur ou de l'ange exterminateur avoit eu pour objet de détruire à l'heure de minuit tous les premiers-nés d'Egypte; c'est pourquoi les portes des maisons des Hébreux étoient fermées, on ne sortoit point, & les jambages des portes étoient teints de sang. Sur quoi il faut observer que S. Epiphane nous apprend qu'en Egypte on teignoit en rouge les bestiaux & les arbres l'un des jours du printemps, parce que, disoit-on, à pareil jour l'univers avoit été en feu, & que cette cérémonie le préserveroit d'un semblable malheur (49). Les Hébreux à cette fête rachetoient tous leurs premiers-nés. On ne nous dit point pourquoi il falloit manger l'agneau tout entier, mais on le mangeoit à la hâte en voyageur & en pélerin, & avec affliction, parce qu'on étoit sorti en grande hâte de l'Egypte, & dans une grande

(49) S. *Epiphan. adv. hæret. Lib. I.* Mém. de l'Acad. des Insc. Tom. VI. p. 85.

frayeur en emportant les meubles & les joyaux des Egyptiens. Si l'on excepte quelques motifs, tous les autres auroient convenu aux Egyptiens mêmes, comme aux Hébreux, & ſi les Egyptiens euſſent établi une fete funebre de leur déſaſtre, ils n'auroient pu adopter des uſages différens (50).

La pâque des Hébreux étoit donc réellement une fête de triſteſſe, on ne s'y rappelloit que la partie la plus lugubre de l'événement heureux qui y avoit donné lieu; il ſembleroit plutôt qu'on voulut repréſenter la diſpoſition des Egyptiens que celle des Iſraelites; il n'y a de contradiction que parce que chez les chrétiens la pâque n'a plus que des motifs d'allégreſſe & n'a rien de funebre. On pourroit demander pourquoi Moyſe n'a pas fait une fête d'allégreſſe de cette fête qui d'ailleurs avoit rapport à un renouvellement, puiſqu'on l'appelloit auſſi la *fete des bleds nouveaux*; on demandera pourquoi ce légiſlateur n'a pas donné la préférence à l'aſpect heureux du grand événement qui délivra Iſrael; on ne peut guere rendre raiſon de cela qu'en admettant ce qu'on a déja dit au ſujet des jubilés, c'eſt-à-dire que les fêtes des Juifs ont été moins de nouvelles fêtes que des fêtes anciennes réformées par ce grand légiſlateur, qui en ſupprimant les motifs apocalyptiques

(50) Exode Chap. V. & Chap. XII. vs. 13. 22, 29. Deuteron. XVI. vs. 3.

de la religion primitive, parce qu'ils avoient conduit à une infinité d'abus, laiſſa néanmoins ſubſiſter les principaux uſages de ces fêtes auxquels il donna ſeulement des motifs nouveaux pris dans l'hiſtoire de ſon peuple ; or comme ces uſages étoient funebres, ainſi que nous l'avons vu, & comme la fête des ſemailles étoit elle-même une fête de deuil, Moyſe fut obligé de ne prendre que des objets triſtes. Au reſte rien n'étoit plus analogue aux anciens motifs des commémorations que les nouveaux que Moyſe appliqua aux uſages qu'il voulut conſerver. Dans les fêtes anciennes on ſe rappelloit par des ſymboles & des cérémonies les anciennes révolutions de la nature, les ténébres, la perte de la fécondité, les ravages des eaux & des volcans, les orages, les météores, les tempêtes, en un mot tous les fléaux qui avoient détruit le genre-humain ; on repréſentoit les hommes errans, fuyans & ſe nourriſſant d'alimens ſauvages, les ſeuls qui leur reſtaſſent pour ſubſiſter ; on rappelloit leur miſere primitive. C'eſt ainſi que les Hébreux ſe rappelloient de même des uſages antérieurs à leur délivrance d'Egypte, & qui étoient pratiqués par les Egyptiens comme par tous les peuples de la terre. Les campagnes déſolées par les inſectes, la contagion ſur les hommes & ſur les bêtes, les vents brûlans, les grêles, les ténebres qui couvrirent l'Egypte, la mer enfin qui engloutit ſes habitans après avoir été deſſéchée par un vent brûlant, & les Hébreux miraculeu-

ſement ſauvés au milieu de tant de dangers, ſont des phénomenes ſi analogues à ceux qui accompagneront l'ancienne deſtruction du monde, qu'ils n'ont pu être méconnus des Hébreux. Auſſi tous les apocalyptiques ont-ils perpétuellement comparé la deſtruction de l'Egypte avec la future deſtruction du monde.

XI. Mais quittons les triſtes objets de la Pâque des Hébreux comme appartenans à leur hiſtoire, & à l'aide des Mexicains nous péſerons les uſages eux-mêmes en faiſant abſtraction de toute hiſtoire particuliere. Ces Mexicains, en ſuppoſant qu'ils euſſent eu les mêmes uſages que les juifs, nous diroient donc que la partie la plus eſſentielle de la fête eſt la veillée du renouvellement de l'année, parce que c'eſt le paſſage d'un période à un autre, que cette veillée doit être funebre parce qu'on y attend le jugement final que Dieu doit exercer ſur le genre humain; ils nous diroient que c'eſt pour cette raiſon que l'on mange avec larmes & dans l'affliction tout ce qui reſte de proviſions, que l'on ne ſouffre point qu'il reſte la moindre portion du pain qui ſert à la nourriture ordinaire, & que l'on ne réſerve rien pour le lendemain qui n'exiſtera peut-être pas. Ils nous apprendroient que l'on demeure chez ſoi dans l'attente d'un Dieu exterminateur, & que cependant pour marque de réſignation à ſes volontés on ſe tient prêt à partir, comme des voyageurs & des pélerins ſur la terre: enfin que pour l'appaiſer

on lui offre les premiers-nés pour le rachat du reſte de la famille.

Ces mêmes Mexicains tiendroient le même langage ſur les uſages que pratiquent les juifs modernes ; ils nous diroient qu'ils briſent leurs meubles & leurs uſtenſiles à la fin du ſiecle par le même eſprit qui fait que les juifs nettoyent & refondent les leurs au commencement de l'année. Les aînés des juifs veillent à la fin de l'année, parce que dans le temps où les Hébreux étoient idolâtres ils les immoloient à la fin des périodes à Saturne ou à Moloch, le dieu du temps. Les juifs mettent un œuf ſur leurs tables paſchales comme un ſymbole de la durée des êtres & de leur génération ſucceſſive : l'œuf entroit, comme on a dit, dans les cérémonies des myſteres qui étoient apocalyptiques ; & les Perſans qui ſe donnent des œufs au nouvel an ſavent bien que l'œuf eſt le ſymbole du monde. Ce que les juifs diſent que cet œuf a rapport à l'oiſeau *Ziz*, dont parle leur tradition orale, qui doit à la fin du monde ſervir de repas aux élus, n'eſt qu'une fable ſemblable à celle du phénix, qui étoit un emblême du renouvellement des périodes (51). Mais cette fable elle-même eſt très-propre à développer le ſens des uſages Judaïques qui ont bien moins rapport au paſſé qu'au futur & ſurtout aux der-

(51) *Ziz* ſignifie *beauté*, *éclat*, *ſplendeur*, V. Calmet Dictionn. de la Bible au mot *Pâque*, & Baſnage Hiſt. des Juifs Liv. VI. Chap. 9. §. 7.

nier temps de l'univers. Les juifs admettent la nuit de Pâque leurs eſclaves & leurs domeſtiques à leur table, parce que, ſelon eux, c'eſt un temps de liberté. Les Romains en faiſoient autant aux ſaturnales pendant leſquelles toutes les affaires ceſſoient, & ces fêtes terminoient leur année, parce que toute fin de période doit ramener l'égalité primitive & faire diſparoître les inſtitutions & les conventions humaines. Les juifs mangent des herbes ameres, des laitues, du pain d'affliction; ces uſages ſont propres à toutes les anciennes fêtes de périodes & de ſaiſons; ſoit que ces uſages fuſſent originairement deſtinés à rappeller le ſouvenir des miſeres des premiers hommes, ſoit qu'ils euſſent pour objet de repréſenter les miſeres futures qui doivent précéder & accompagner la fin des temps.

Cette explication va être confirmée par les uſages des premiers chrétiens & par les opinions de quelques-uns d'entre eux ſur la veillée paſchale qu'ils obſerverent longtemps à l'exemple des juifs. Nous avons déja parlé de la ſolemnité tumultueuſe que les chrétiens Orientaux célebrent encore la veille de Pâque pour la cérémonie du feu nouveau; nous avons remarqué à l'occaſion de ce feu que Pâque étoit une ſolemnité cyclique, en voici de nouvelles preuves; & l'on peut dire que les chrétiens dont nous allons parler avoient renchéri ſur les uſages des Hébreux. Ils paſſoient toute la nuit de Pâque dans les égliſes, & veilloient dans la crainte & le tremblement juſ-

qu'à minuit ou jusqu'au chant du coq : alors la joie succédoit à la tristesse (52). Les plus éclairés le faisoient en mémoire de Jesus-Christ au sépulchre, & triomphant ensuite de la mort par sa résurrection; mais ceux qui étoient moins instruits & qui avoient cet esprit apocalyptique si commun dans cet âge, s'imaginoient que c'étoit cette même nuit que Jesus-Christ devoit reparoître dans les nuées, descendre sur la terre & exercer sur les nations ses jugemens redoutables, dont la crainte affectoit alors les esprits. „ C'est dans la nuit de Pâque (dit „ Lactance qui étoit lui-même dans cette er- „ reur ainsi que dans plusieurs autres), que „ nous attendons l'arrivée de notre Dieu & „ de notre roi; il descendra sur les feux, il „ ébranlera le monde &c. (53). " En un mot, l'on voit que Lactance croyoit que cette nuit le monde alloit devenir une Egypte, & Jesus-Christ, un ange exterminateur. S. Jérôme prétend que l'usage de cette veillée, qui a été universelle, venoit des juifs qui croyoient que le Messie viendroit au milieu de la nuit de Pâque comme l'ancien exterminateur d'Egypte (54). S'ils ont été réellement dans cette attente elle ne pouvoit venir que de leur tradition orale, puisque la législation mosaïque ne donne aucun motif de cette nature, & qu'elle

(52) *Tertullian. ad uxor. Lib. II. Constit. Apostol. Lib. V. Cap.* 19.

[53] *Lactant. Lib.* VII. *Cap.* 19.

(54) *S. Hieronym. ad Mathæum. Cap. XXV. vs.* 6.

ne paroît avoir tout rappellé au paſſé que pour écarter les dangers de ces attentes vagues & indéterminées.

Il ne manqueroit plus ici pour reconnoître dans la pâque des Hébreux tous les caracteres du cycliſme, que d'y trouver des traces des feux qui accompagnoient les veillées funebres; mais on n'en remarque point chez eux, quoiqu'on en trouve des traces dans la pâque des chrétiens. Au défaut des Hébreux on retrouve ces feux dans une fête d'Hiérapolis de Syrie, qui n'étoit pas fort éloignée de Jéruſalem. Dans cette fête chaque particulier préſentoit un agneau à l'autel, & emportoit enſuite cette victime chez lui pour l'apprêter & la manger. On en faiſoit autant à Jéruſalem; ainſi la ſolemnité de Syrie peut être rapprochée de celle des juifs. De même que la pâque des Hébreux elle ſe célébroit au printemps; & comme à Jéruſalem on voyoit à Hiérapolis un concours étonnant de toutes les provinces voiſines qui venoit chaque année s'acquitter de ce devoir religieux. Cependant cette fête n'étoit appellée ni pâque, ni paſſage, mais la *fête du bucher*, parce qu'une des principales cérémonies étoit de planter de grands arbres, d'y ſuſpendre des victimes, de promener les dieux à l'entour & d'y mettre enſuite le feu (55).

XII. Nous venons de parcourir les veillées des périodes ſéculaires, jubilaires & annuels;

[55] *Lucian. de Dea Syria.*

ſi nous voulons continuer nos recherches, nous les verrons appliquées à des périodes encore plus courts. La veille de la nouvelle & de la pleine lune, les Bonzes Chinois paſſent la nuit en prieres ; les Celtibériens veilloient à toutes les pleines lunes ; les habitans du Cap de Bonne-Eſpérance paſſent toute la nuit debout au renouvellement de la lune ; & lors de ſon plein ; lorſqu'elle paroît, ils font un grand bruit en criant & en frappant des mains, ils la regardent avec admiration & font à cette occaſion mille autres extravagances (56).

En Egypte les Cophtes paſſent la nuit de chaque ſeptieme jour dans leurs égliſes ; ils y prennent du caffé, ils y fument, ils y dorment. Cet uſage nous rappelle la lampe Sabbatique que les femmes des Hébreux allument chaque ſeptieme jour en mémoire de l'extinction du ſoleil, & nous verrons clairement par-là que le ſeptieme jour fut originairement funebre ; & que ſi les Manichéens attendoient chaque dimanche la fin du monde & les Muſulmans le vendredi, ces opinions apocalyptiques ne leur étoient point particulieres, mais découloient des erreurs communes que tout le genre humain avoit malheureuſement hérité de la premiere antiquité.

---

[56] Cérém. relig. Tom. III & VII. Rappellons ici le paſſage d'Horace où il dit :

Cœlo ſupinas ſi tuleris manus
Naſcente luna . . . . . .

HORAT. LIB. III. OD. 17.

Voilà donc les veillées & les feux funebres appliqués à tous les périodes, ſoit grands, ſoit petits; il eſt bon de remarquer auſſi ces uſages lorſqu'on les a pratiqués dans d'autres temps qu'à la fin des périodes. Denis d'Halicarnaſſe nous dit que lorſque le peuple Romain éliſoit quelque citoyen à une charge de magiſtrature, ce citoyen étoit obligé d'aller paſſer la nuit dans une tente juſqu'au point du jour (57). Il ne faut point donner à cet uſage d'autre eſprit dans ſon principe, ſinon qu'on regardoit chaque état de la vie comme un période, & chaque changement d'état comme un changement de période. Lorſqu'on paſſoit de l'état de citoyen à celui de magiſtrat, on ſe conformoit à l'étiquette religieuſe attachée à la fin & au renouvellement des périodes: on faiſoit donc la veillée funebre; il eſt vrai qu'on pratiquoit ces uſages ſans en connoître l'eſprit; on en uſoit à cet égard comme quelques Orientaux qui changent de nom en paſſant à de nouvelles dignités, & qui par l'imagination deviennent des hommes régénérés & renouvellés. La veille des armes de notre ancienne chevalerie, n'a point eu, ſelon toute apparence, d'autre origine; on ſait combien l'eſprit de cette chevalerie tenoit à celui de la religion, & même à des idées myſtiques (58). Quelquefois la ſuperſtition faiſoit regarder cet-

(57) *Denis Halicarnaſſ. Lib.* II. *Cap.* 2. §. 7.
(58) Mém. de l'Acad. des Inſc. Tom. XX. p. 615. & 720

te nuit comme fort dangereuſe ; elle devoit en effet paroître telle ſuivant les idées primitives. On a trouvé ces mêmes uſages établis au mexique & parmi les nobles de la Côte d'or (59).

Les anciens s'imaginoient que ces veillées étoient établies pour examiner les ſignes du ciel & pour y chercher l'approbation des dieux; c'étoit-là, ſelon Denis d'Halicarnaſſe, l'idée des Romains A la veillée du période de neuf ans les Ephores de Sparte paſſoient la nuit en pleine campagne, pour examiner s'il n'y avoit point quelque nouveau phénomene au ciel, & ſuivant la nature de ce qu'ils avoient vu ils confirmoient ou annulloient la dignité royale. C'eſt le ſort de preſque tous les faits que nous avons à examiner de les trouver partout ſous des formes diverſes ; l'erreur & la vérité ſont au centre de toutes les actions humaines, & lorſqu'on a le bonheur de tomber dans les routes qui y aboutiſſent de toutes parts, on les apperçoit partout l'une & l'autre, ce qui n'arrive point lorſqu'on ſe jette dans les ſentiers tortueux qui approchent ou qui écartent ſans qu'on le ſache de ce centre, ou qui ne permettent de le voir que ſous un ſeul aſpect.

On a fait encore des veillées & des feux pour les dédicaces des villes & des temples ; cela vient de ce qu'une dédicace ſuppoſe un commencement ou un renouvellement & par conſéquent un période terminé qu'on laiſſe der-

(59) Hiſt. Génér. des Voyages Tom. XII.

riere ſoi. Dans ces occaſions ces feux, ces veillées, ces illuminations, ces feux d'artifice ne ſont plus aujourd'hui que des ſignes de joye, parce que les uſages n'ont plus leur eſprit primitif. A la fondation de Rome Romulus fit faire des feux devant toutes les tentes des ſoldats; c'étoit pour les purifier, ſelon Denis d'Halicarnaſſe; c'étoit donc une cérémonie expiatoire qui eſt toujours une cérémonie funébre (60).

Les Juifs ont, en mémoire de l'autel & du culte rétabli à Jéruſalem par Judas Macchabée, une fête annuelle appellée *hamucha* ou la dédicace; ils l'appellent auſſi la *fête des lumieres*, parce que les maiſons, les Synagogues & les rues ſont illuminées pendant huit jours; ils la nomment encore fête des Tabernacles, parce qu'ils tiennent alors quelques branchages à la main. Cette fête eſt toute conſacrée à la joie, mais par quelques uſages qu'ils y ont joints on pourroit douter qu'elle ait réellement du rapport à leur hiſtoire, d'autant plus qu'elle commence le 25 de *Cisleu*, & que les huit jours de la fête précedent de peu le ſolſtice d'hiver (61).

On faiſoit autrefois des illuminations au baptême des princes; c'étoit, dit Grégoire de Tours, une image de la vive lumiere dans laquelle ils entroient par la foi (62). Paul-Emile

(60) *Dionyſ. Halicarn. Lib.* I. *Cap* 1.
(61) Macchabées Liv. II. Chap. I. vs. 9.
(62) Grég. de Tours Livre V. Chap. II.

après la conquête de la Macédoine fit allumer un feu magnifique en préſence des Grecs, pour annoncer qu'il mettoit fin à leur eſclavage & que le période de leur liberté alloit recommencer (63). Ainſi l'on voit que les uſages funébres de la fin des périodes ſe ſont changés en plaiſirs; c'eſt leur motif actuel parmi nous. Les feux funébres & de deſtruction ſe ſont changés en feux de joie, en feux nouveaux. Les législations ont depuis longtemps détourné les regards des peuples des objets primitifs dont leur mélancolie ſe nourriſſoit autrefois, pour les occuper d'objets plus agréables & plus gais. D'un autre côté il eſt aiſé de ſentir que preſque tous les uſages ſe ſont peu à peu déplacés: les jubilés nous en fourniſſent un exemple. On les publie aujourd'hui parmi les catholiques Romains au renouvellement d'un pape; mais un jubilé, comme on a vu, eſt une fête funébre & préparatoire à la fin des temps; ainſi ſi l'on ſuivoit l'eſprit de leur inſtitution primitive il faudroit les placer à la mort des papes, c'eſt-à-dire à un temps de deuil, de vacance & de ceſſation. On connoît le Jubilé par l'ouverture de la porte ſainte, & on la ferme après: c'eſt tout le contraire que l'on devroit faire, puiſque le Jubilé eſt un temps où on ſe prépare à l'ouverture myſtique ou politique d'une nouvelle vie ou d'un nouveau règne. C'étoit le lendemain du Sabbat que les Juifs

(63) *Tit. Liv. Decad. V. Lib. V.*

chantoient *attolite portas*, & non le jour du ſabbat qui étoit, comme on a vu, un jour lugubre, le dernier de la ſemaine, où l'on ſe préparoit à une nouvelle ſemaine.

Nous voyons le même contre-ſens dans l'uſage où étoient les Romains de fermer le temple de Janus en temps de paix & de l'ouvrir en temps de guerre. Dans cette cérémonie Mars étoit le vrai dieu des Romains, & Janus n'étoit plus qu'un Dieu chronique. Pour expliquer cette bizarrerie on a dit que cette cérémonie étoit fondée ſur ce que pendant la paix on n'avoit rien à demander à un dieu paiſible; cela peut être, mais ces Romains ſi belliqueux trouvoient ſans doute que la guerre étoit leur véritable élément, & ils ne regardoient point la paix comme un bienfait; ainſi l'on pourroit ſoupçonner que c'étoit à Mars qu'ils ouvroient les portes du temple de Janus, parce que ſon tour ou ſon période étoit arrivé.

Voilà ce que j'ai trouvé de plus remarquable ſur les veillées pratiquées par toutes les nations: cela ſuffit pour prouver qu'elles ont eu comme celles des Mexicains un ton lugubre & funébre & que leur principe étoit fondé ſur la terreur. Pour achever d'appuyer ma conjecture j'ajouterai que *veiller* & *pleurer* s'exprimoient par un ſeul & même mot dans les anciennes langues Orientales; *Lun* ſignifie également *il veille* & *il pleure*, ſigne certain que les premiers peuples ne veilloient que pour la triſteſſe & non pour les réjouiſſances.

XIII. Nous avons ſuivi les trois principaux uſages

uſages de la fête ſéculaire des Mexicains; nous avons reconnu le rapport ſoupçonné entre cette fete & le Jubilé des Hébreux; comme on a encore trouvé du rapport entre elle & les Jeux Séculaires des Romains, dont juſqu'ici nous n'avons dit que peu de choſe, nous allons examiner avec plus de détail cette ſolemnité Romaine, elle eſt aſſez importante pour attirer nos regards. En effet ces Jeux deſtinés à n'être célébrés que tous les cent ans, étoient accompagnés de la grande ſolemnité. Toutes les villes d'Italie invitées par des hérauts, accouroient à Rome; dès que le temps de leur célébration arrivoit, les Conſuls & les Décemvris, gardes des Livres Sybillins, & par la ſuite les Empereurs eux-mêmes alloient dans différens temples offrir des ſacrifices, & faiſoient diſtribuer au peuple les choſes néceſſaires aux expiations préparatoires, comme des torches, du ſoufre, du bitume: tout le monde à l'exception des eſclaves, étoit obligé de faire ces expiations. Le peuple muni de ces matieres alloit en foule au temple de Diane ſur le mont Aventin, & chacun donnoit à ſes enfans de l'orge, du bled & des fèves pour les offrir aux Parques afin de les fléchir. Lorſque la nuit arrivoit les Conſuls accompagnés des Décemvirs, préſidens nés de cette ſolemnité, alloient ſur le bord du Tibre où ils trouvoient trois autels préparés; ces autels y reſtoient toujours, mais on les couvroit de terre après la fête; ils immoloient un agneau ſur chacun de ces autels, & après

les avoir arrosés du sang de ces victimes ils en brûloient le reste. Cette cérémonie étoit éclairée d'un grand nombre de lampes; on chantoit des hymnes en l'honneur des dieux & l'on finissoit par immoler plusieurs victimes noires à Pluton, à Cérès & à Proserpine. Au commencement du jour on alloit au Capitole sacrifier à Jupiter, & l'on revenoit au bord du Tibre célébrer sur des échafauds & des théâtres préparés des jeux en l'honneur d'Apollon & de Diane.

Le second jour c'étoient les dames Romaines qui alloient au Capitole sacrifier à Junon, & l'Empeur accompagné des Décemvirs alloit offrir à Jupiter, à Neptune, à Vulcain, à Mars, à Saturne, à Vesta & aux autres dieux célestes & infernaux les victimes qui leur convenoient.

Le troisieme jour vingt-sept jeunes hommes des premieres familles & autant de jeunes filles alloient au temple d'Apollon chanter des hymnes & des cantiques pour rendre les dieux favorables au peuple Romain. Chacun de ces deux jours avoit aussi sa veillée comme le premier, pendant lesquelles on alloit au bord du Tibre répéter sur trois autels le triple sacrifice aux dieux infernaux. La ville étoit tellement illuminée pendant ces trois nuits qu'il n'y avoit plus d'obscurité dans Rome, & pendant le jour cette Capitale étoit remplie de jeux, de spectacles, de courses, de luttes, de combats des gladiateurs, &c. ensorte que le peuple partageoit son temps entre la joie & la dévotion.

Mais il ne faut point oublier qu'une des principales cérémonies de cette fête étoit l'ouverture de la porte du temple, qui repréſentoit l'entrée du ſiécle. On a des médailles ſur leſquelles on voit un Empereur frappant cette porte d'une verge ou baguette.

Tels étoient les jeux ſéculaires des Romains. Si nous n'avions encore ici que ce peuple célebre à conſulter ſur l'origine & les motifs de cette grande ſolemnité, nous n'en tirerions que très-peu de lumieres; on nous diroit qu'un particulier nommé *Valerius Voluſius*, citoyen d'Erete dans le territoire des Sabins, voyant ſes trois enfans guéris de la peſte par un miracle des dieux opéré avec l'eau du Tibre en un lieu appellé *Tereute* où il paſſa pour aller à Oſtie, les remercia de ce bienfait ſignalé en offrant des victimes noires aux divinités infernales pendant trois nuits conſécutives ſur un autel qu'il trouva enfoui dans la terre de ce lieu même; & que c'eſt ce même ſacrifice que l'on a renouvellé tous les cent ans & toutes les fois que l'Etat étoit menacé de quelque calamité (64). Il n'eſt pas difficile de remarquer que ce particulier & ce motif obſcur ne répondent guere à la dignité des jeux ſéculaires: cette fable reſſemble à celle du Mandarin Chinois à qui l'on attribue l'origine de la grande fete des lanternes. Nous n'avons pu expliquer la fable des Chinois, faute de ſçavoir

(64) *Valer. Max. Lib. II. Cap. 4. §. 2. Zozim.*

la ſignification du nom des acteurs ; mais tentons de ramener la fable Romaine à ſon véritable ſens.

Les jeux ſéculaires des Romains avoient pour objet le renouvellement d'un période de cent ans, c'eſt ce que leur nom annonce ; ces jeux étant périodiques devoient naturellement s'appeller les jeux du retour, & en un ſeul mot les jeux *Voluſiens*, de la racine *volvere* tourner, retourner ; le nom de la fête s'étant perſonnifié a donné vraiſemblablement naiſſance à ce *Voluſius* qui pourroit bien n'avoir jamais exiſté que dans la légende. La propriété de toutes les fêtes chroniques & cycliques ayant été, ſuivant les idées des anciens, de chaſſer & d'écarter les maux & les calamités & de ramener un état plus heureux ; ces jeux auront été ſurnommés *Valentes*, & ce *Voluſius* aura été nommé *Valerius* de la racine *Valere* ſe bien porter, être heureux ; & les autres opinions & cérémonies de la fête ayant été perſonnifiées de même ont donné la patrie, la ville de ce *Valerius Voluſius*, & le lieu de ſon ſacrifice. Il étoit Sabin ; mais *ſaba* ſignifie retour ; il étoit de la ville d'*Erete*, mais *Erets* ſignifie la terre ; il veut aller à Oſtie, mais *Oſtium* ſignifie porte ; il s'arrête à Terente, mais *Tharan* en Chaldéen ſignifie porte ; & ceux qui ont nommé ces jeux *Ludi Tarentini* ne nous déſignent que des jeux qui font l'ouverture (65).

(65) *Varpa apud Cenſorinum de die natali Cap. XXVII. Te-*

Il ne faut point être ſurpris de voir des noms romains expliqués en partie par des mots orientaux, la langue latine en eſt remplie, & d'ailleurs eſt-il plus étonnant de voir entre les Chaldéens & les Romains des noms communs, que de voir entre les Romains & les Chinois des fables communes ? On en eſt ſurpris parce qu'on ignore les ſources de ces étranges communications, mais c'eſt une preuve que les plus anciennes nations qui ne peuvent nous en rendre raiſon, avoient déja oublié leur hiſtoire. Les Hébreux ſont les ſeuls qui nous parlent d'une ancienne diſperſion du genre-humain ; mais ils ne nous diſent point que les fables ſoient plus anciennes que cette diſperſion ; on auroit cependant tout lieu de le conjecturer d'après cette uniformité que nous voyons ſans ceſſe dans tous les lieux comme dans tous les temps. La fable de ce *Voluſius*, ainſi que les jeux tarentins, voluſiens, fabaſiens ou ſéculaires avoient donc rapport au renouvellement du ſiecle ; & pour en connoître les motifs il ne faut qu'examiner les principaux détails de la ſolemnité. C'étoient les gardiens des livres ſybillins qui y préſidoient ; ces livres que l'on regardoit comme le dépôt ſacré du deſtin de Rome étoient apocalyptiques : ainſi la célébration de la fête ſéculaire avoit auſſi pour objet le deſtin de Rome, & par conſéquent étoit apocalypti-

ren en Sabin ſignifioit mol, tendre. *Macrob. Saturn. Lib. III. Cap.* 18.

que & relative au ſort du genre-humain. On y veilloit comme chez les Mexicains & ſans doute dans les mêmes idées funebres, puiſqu'on invoquoit particuliérement les divinités infernales telles que Pluton, Cérès, Proſerpine, & ces Parques de qui dépendoient la vie & les deſtins des mortels (66). Les victimes étoient noires ; on y voyoit un triple autel & un triple ſacrifice ; les illuminations étoient brillantes, mais elles avoient eu un principe funebre & lugubre.

Les jeux ſéculaires avoient donc encore rapport à la fin du monde & à ſon renouvellement, c'eſt pour cela qu'ils commençoient par la triſteſſe & finiſſoient par la joie ; cependant le vulgaire n'en connoiſſoit point les motifs, mais les gens éclairés les connoiſſoient, au moins en partie ; on le voit par le poëme ſéculaire d'Horace qui commence par des vers ſublimes, qu'un de nos poëtes a traduits d'une façon également grande :

Les Rois ſont les maîtres du monde,
Les Dieux ſont les maîtres des Rois (67).

C'eſt le grand Jupiter que l'on annonce ; c'eſt lui qui par la force de ſon bras a vaincu les géans ; c'eſt lui qui a fait trembler l'univers. Quoi de plus capable d'inſtruire les rois

(66) Le mot *Parque* ſemble venir de *paraq* déchirer, ou de *pharaq*.

(67) *Regum timendorum in proprios greges*
Reges in ipſos imperium eſt Jovis.

& les ſujets que cet avertiſſement qui faiſoit attendre avec frayeur un Dieu, maître des deſtins de l'univers ? Le poëte invoque enſuite Appollon & Diane pour obéir, dit-il, aux ordres de la ſybille & pour ſe préparer à des temps redoutables qu'elle avoit annoncés. „ Soleil, toi qui nous donnes ta lumiere „ & qui nous en prives quand il te plaît, „ puiſſes-tu ne rien voir dans ta courſe de „ plus grand que Rome ! Puiſſante Lucine, „ fais que la race romaine ſe perpétue ; & „ vous, Parques, qui tenez les deſtins, faites que nos oracles immuables s'accompliſſent, accordez à Rome le ſort ſublime qui „ lui eſt promis ". Ces grands deſtins comme nous avons vu, n'étoient que l'attente de cette vie heureuſe, de cet âge d'or promis aux juſtes, & de ce juge ſouverain que Rome corrompit & perſonnifia. C'eſt en conſéquence de cette erreur que les Romains & d'autres peuples ſe ſont emparés du monde ou des terres de leurs voiſins comme d'un bien qui leur étoit adjugé par les dieux. Le poëte ſupplie enſuite le ſoleil de s'appaiſer, d'écouter favorablement les prieres que lui adreſſe la jeuneſſe romaine. On doit remarquer là-deſſus ce que nous avons déja vu ailleurs, que les enfans ou les jeunes gens étoient toujours conſacrés pour les fêtes des périodes. Ce ſont chez les juifs les aînés des familles qui jeûnent la veille de pâque. Nos enfans de chœur nous montrent des reſtes de ces uſages. Aux Apollonies c'étoit par de jeunes garçons &

de jeunes filles qu'on faiſoit chercher Apollon. Ainſi, comme le dit Horace, des vierges choiſies, des enfans chaſtes & purs chantoient les hymnes aux fêtes ſéculaires, parce qu'on ſuppoſoit que leurs hommages devoient être plus agréables aux dieux, & méritoient plus d'indulgence de leur part; la fin des périodes & la deſtruction du monde étoient plus à craindre pour une jeuneſſe qui alloit être moiſſonnée dès le commencement de ſa carriere, & qui devenoit par-là un objet de pitié pour les dieux.

Enfin le poëte finit ſon poëme par annoncer le retour de l'âge d'or; il y déploye un enthouſiaſme poétique fondé ſur l'attente de la vie future que ramenoit chaque fin de période. A l'ouverture de nos jubilés nous chantons, *voici la porte de la juſtice, & les juſtes y entreront*; c'eſt dans le même eſprit que les Romains chantoient aux jeux ſéculaires: „ Déja la paix, la „ bonne foi, l'honneur & l'antique pudeur „ paroiſſent; déja les vertus ſi négligées ont „ le courage de ſe remontrer; la félicité & „ l'abondance reviennent ſur la terre ". Ce langage poétique & notre langage myſtique n'ont qu'une même origine. Voilà quel étoit le motif de la joie que les Romains faiſoient éclater dans la ſeconde partie de la fête; elle étoit fondée ſur l'attente où l'on étoit du bonheur réſervé pour les juſtes dans un avenir heureux, mais que l'on confondoit avec l'âge d'or ou la félicité primitive dont on ſuppoſoit que les hommes avoient joui. C'eſt-là ce qui

a donné naiſſance à toutes les fables ſur l'âge d'or futur dont les payens ſe formoient des idées matérielles & terreſtres, tandis que les chrétiens plus éclairés n'attendent un bonheur permanent que dans une éternité bienheureuſe dans le ſein de la divinité.

Quoique les Romains ignoraſſent les vrais motifs de leur fête ſéculaire, ainſi que le temps où elle avoit été inſtituée, ils crurent en général que ſon effet devoit être d'écarter tout grand déſaſtre. On auroit donc cru s'expoſer aux plus grands malheurs ſi on eût manqué à les célebrer; c'étoit comme un préſervatif, c'étoit un remede propre à changer le cours des choſes, parce qu'il changeoit les périodes. En conſéquence on célébroit des fêtes ſéculaires non-ſeulement tous les cent ans, mais encore dans toutes les occaſions extraordinaires où l'on vouloit écarter quelque grande calamité: uſage auſſi frivole que celui du clou ſacré qui, inſtitué d'abord pour indiquer les années, devint dans la ſuite un préſervatif idéal contre tous les maux.

Quelques-uns ont prétendu que les jeux ſéculaires avoient été célébrés pour la premiere fois par le conſul Valerius Publicola l'an 245 de Rome & 508 ans avant Jeſus-Chriſt. Mais il n'y a point d'apparence que ce fût pour la premiere fois; la circonſtance où les Romains ſe trouvoient alors ſemble le prouver, ils venoient de chaſſer les Tarquins l'année précédente. Rome d'une monarchie ſe changeoit en république, on changeoit de gouvernement

& il falloit célébrer ce renouvellement comme ſi l'on fût entré dans un nouveau ſiecle, ſans s'embaraſſer ſi le ſiecle véritable étoit fini: dès-lors les Romains abuſerent de cette ſolemnité, & par la nature de l'abus il eſt à préſumer qu'il étoit déja fort ancien parmi eux, puiſque cet abus tient aux idées répandues chez tous les peuples de la terre qui en ont également abuſé.

XIV. Le *Luſtre* chez les Romains doit encore être mis au nombre des uſages cycliques & périodiques. Ce mot vient de *luere* expier. Tous les cinq ans à Rome après avoir fait la revue & le dénombrement des citoyens dans le champ de Mars, on purifioit la ville, on ſacrifioit un taureau, & l'on prioit les dieux pour le ſalut de la république. Ces cérémonies s'appelloient fermer le luſtre (*luſtrum condere*). Les citoyens s'aſſembloient tout armés, tant à pied qu'à cheval; & prêts à combattre. On immoloit à Mars des victimes à qui l'on faiſoit faire trois fois le tour du champ. C'étoient les pontifes & les cenſeurs qui préſidoient à cette cérémonie. C'étoit alors que l'on renouvelloit les baux publics, delà le mot *luſtre* étoit un ſynonyme de *bail*. Chaque citoyen donnoit la déclaration de ſes biens, & étoit impoſé en conſéquence. Enfin c'étoit alors qu'on s'occupoit de la réforme des mœurs (68). On purifioit auſſi tous les ans au mois

(68) *Val. Max. Lib. IV. Cap.* 1. §. 10. *Dion. Halic. Lib. IV. Cap.* 5. *Tit. Liv. Decad. I. Lib.* 1

d'octobre les ſoldats, ce qui s'appelloit *Armiluſtre*; la fete de la purification des trompettes conſacrées à Vulcain ſe nommoit *Tubiluſtre* (69).

Chez les Hébreux les dénombremens doivent être pareillement regardés comme des uſages cycliques & liés à la religion. Il eſt dit dans l'exode chap. XXX. vs. 12. „ Lorſque vous ferez le dénombrement d'Iſraël, „ chacun, le pauvre comme le riche, donnera un demi-ſicle pour racheter ſa vie, afin „ qu'il ne leur arrive point de calamité après „ le dénombrement. " Le demi ſicle ſe levoit annuellement quinze jours avant la pâque à la fête appellée *Purim*, qui étoit une vraie bacchanale. Les rabbins nous prouvent que le dénombrement étoit une choſe conſacrée chez les Hébreux; & ils prétendent qu'il ne convient à perſonne de faire le dénombrement des hommes ſans un ordre de Dieu : c'eſt ſans doute la raiſon qui irrita le ſeigneur contre David, & qui attira de ſon temps la peſte ſur Iſraël. Joſephe dit que dans le dénombrement fait par David on omit de payer le demi-ſicle; dans les paralipomenes il eſt dit que ce fut Satan qui s'éleva contre Iſraël & qui engagea David à le dénombrer (70).

---

(69) *Ovid. Faſtor. V.*

(70) *Maïmonid. ad Cap. 2. Joma & Gemar.* Les Rois Liv. II. Chap. 24. Paralip. Liv. I. Ch. 12. vs. 1. & 27. vs. 2C. *Joſeph Antiquit. Judaïc. Lib. VII. Cap.* 13.

Chez les Grecs nous voyons une foule de fêtes & d'uſages cycliques. Les jeux olympiques doivent être mis dans ce nombre, ainſi que les autres ſolemnités périodiques dont nous avons parlé plus haut. Nous y joindrons encore les *Aſclépies* qui ſe célébroient à Epidaure tous les quatre ans dans un bois ſacré; les fêtes *Déliennes* que l'on célébroit en l'honneur d'Apollon tous les cinq ans, ainſi que les *Actiaques*, les *Dédalies* que l'on célébroit à Platée tous les ſept ans; les grandes *Panathénées* ſe célébroient tous les cinq ans.

Les Mexicains avoient tous les quatre ans un jubilé qui duroit neuf jours, conſacrés aux pleurs, à la pénitence & aux macérations; la fete ſe terminoit par immoler un eſclave que juſques-là on avoit traité en Dieu. On trouve les mêmes cérémonies lugubres & la même triſteſſe dans une fête d'expiation que ces peuples célébroient annuellement & qui duroit neuf jours. On n'entendoit alors que des cris de terreur & des hurlemens affreux, tout le monde donnoit des ſignes de la plus grande conſternation, & l'on appaiſoit le ciel par le ſacrifice d'un homme (71).

---

(71) Hiſtoire Génér. des Voyages Tom. XII. p. 540. 548.

Fin du quatrieme livre.

L'ANTIQUITÉ

DÉVOILÉE

PAR SES USAGES.

LIVRE CINQUIÈME.

De l'esprit liturgique de l'Antiquité. Des fêtes solaires & des fêtes lunaires, &c.

CHAPITRE I.

Des fêtes solaires chez les Romains. De la confusion que produisirent leurs deux années. Des défauts de notre Calendrier Grégorien.

I. LE nom de fêtes solaires convient à toutes les fêtes qui ne sont point mobiles, mais qui sont réglées par le cours du soleil. Je n'entreprendrai point d'examiner toutes les fêtes des anciens qu pouvoitns être dans ce

cas; je me bornerai ici à examiner les fêtes par leſquelles ils finiſſoient & commençoient leurs années & leurs ſaiſons. Nous avons déja parlé dans le chapitre précédent des fêtes du nouvel an chez différens peuples; mais nous entrerons ici dans un plus grand détail à leur ſujet, ſoit afin d'obſerver de nouveaux uſages, ſoit afin de juſtifier par de nouvelles preuves ce que nous avons dit de l'eſprit apocalyptique & cyclique de toute l'antiquité. Dans cette vue nous allons jetter un coup d'œil ſur les uſages des principaux peuples de la terre, qui nous ont été conſervés dans l'hiſtoire: commençons par ceux des Romains.

Les Romains ont eu en différens temps deux années. Suivant Ovide (1), celle qui commençoit aux calendes de janvier étoit leur ancienne année; il y a lieu de le croire; vu que le nom de *janvier* eſt tellement lié à celui de *Janus* & avec la mythologie de ce Dieu qui ne peut être que très-ancienne, que tout ſemble nous prouver que les peuples du Latium ou de l'Italie ont ouvert leur année par le mois de janvier: cela dure juſqu'au temps où elle s'ouvrit au mois de mars, ce qui, dit-on, ſe fit par les ordres de Romulus; ce Prince le voulut ainſi à cauſe du Dieu Mars qui paſſoit pour ſon pere.

[1] *Ovid. Faſtor. Lib. II.*

Cette antériorité de l'année *januale* ſur l'année *martiale* n'a point empêché que l'on n'ait dit & écrit que la premiere étoit de l'inſtitution de Numa ; cela nous montre combien les Romains ont été peu ſoigneux de conſerver les monumens de leur ancienne hiſtoire ; d'ailleurs quelles que ſoient les raiſons hiſtoriques que les Romains, ainſi que les autres peuples, ont donné de la poſition de leur nouvelle année, on peut à coup ſûr les regarder comme des fables.

L'année commence en janvier chez certains peuples par la raiſon naturelle que le ſoleil commence alors à remonter ſur l'horiſon & que les jours augmentent. Les premiers qui ont mis leur nouvelle année en mars, l'ont fait auſſi pour une raiſon naturelle ; c'eſt que ce mois eſt celui de l'équinoxe, c'eſt qu'il amene le printemps & les premiers beaux jours, qui annoncent pour ainſi dire la renaiſſance & le développement de la nature. Enfin d'autres ont placé le commencement de l'année vers le ſolſtice d'été, d'autres à l'équinoxe d'automne ; en cela ils ont été guidés par des raiſons ſimples & naturelles tirées de l'ordre du ciel, de l'état de la terre & de la température de l'air. Cependant il faut convenir que de toutes ces raiſons la plus naturelle eſt celle qui place l'année en janvier, c'eſt-à-dire, près du ſolſtice d'hiver, parce que c'eſt alors que le ſoleil ſemble relativement à nous recommencer ſa carriere.

Si beaucoup d'anciens peuples & ſurtout

les Orientaux ont placé leur année en ſeptembre, c'eſt-à-dire, vers l'équinoxe d'automne, je ſoupçonne qu'ils n'ont point eu d'autre raiſon que celle qui leur a fait commencer le jour à ſix heures du ſoir; auſſi a-t-on une tradition qui aſſure que le monde fut créé au mois de ſeptembre; on vouloit que la partie la plus ſombre de l'année comme la partie la plus ſombre du jour ramenât toujours à des idées religieuſes.

Je ne me bornerai point ici à examiner ſimplement ce que les Romains faiſoient au premier jour de janvier ou au premier de mars. Pour bien connoître l'objet de la ſolemnité de ce jour, il faut conſidérer non-ſeulement le mois entier mais encore le mois qui l'avoit précédé, parce que c'eſt un uſage que tous les peuples du monde ont obſervé de finir l'année par des fêtes ou des cérémonies funebres avant que de paſſer aux réjouiſſances du renouvellement qui ſuivoit. Il en étoit du période annuel comme du période journalier; on pleuroit le ſoir, c'eſt-à-dire, au dernier mois, & l'on ſe réjouiſſoit le matin, c'eſt-à-dire au premier mois: ainſi c'eſt dans les ſolemnités diverſes des mois de décembre & de janvier que l'on doit chercher les traces de cet ancien eſprit; car il ne faut pas s'attendre à trouver l'ancienne méthode bien exactement ſuivie par les Romains; il nous ſuffira d'en appercevoir l'eſprit dans les uſages ou dans le caractere de la légende ou de la fable de chaque fête.

II.

II. Nous avons déja parlé des fêtes Romaines du mois de décembre à l'occaſion des ſaturnales; nous ne ferons que rapporter en peu de mots ce que nous en avons dit, & nous y ajouterons ce que nous n'avons point encore eu occaſion d'en dire.

Veſta étoit chez les Romains la divinité qui préſidoit au mois de décembre : on ne nous en donne point de raiſon valable, mais comme elle préſidoit au feu ſacré, ſymbole de la durée des êtres, il y a tout lieu de croire qu'il fut un temps où, ſoit les Romains, ſoit les anciens latins, faiſoient en ce mois la cérémonie d'éteindre le feu ſacré & de le rallumer enſuite. En effet comme nous l'avons dit ailleurs, ce n'eſt point en janvier qu'eſt le véritable commencement de l'année ſolaire, c'eſt aux jours du ſolſtice d'hiver qui tombe en décembre : c'eſt ce que les anciens n'ont pas méconnu, ainſi que nous le verrons par le caractere de leurs uſages. On avoit donc mis le mois de décembre ſous la protection de Veſta à cauſe de la cérémonie principale que l'on y faiſoit; Rome dans le temps de la république ne faiſoit plus cette grande cérémonie qu'au premier de mars. Veſta étoit une divinité ſi importante que quiconque ne lui ſacrifioit point paſſoit pour un impie : on commençoit & l'on terminoit tous les ſacrifices en rendant des honneurs à Veſta. De plus elle préſidoit aux portes & aux entrées des maiſons; c'eſt de-là qu'eſt venu le mot *veſtibule*. Tout déſigne chez elle une divinité cycli-

que & apocalyptique ; & tout indique que les peuples d'Italie ont eu une année qui avoit commencé au mois de décembre. Enfin Veſta étoit l'emblême du monde, & ſon temple étoit de forme ronde (2).

La premiere fête remarquable du mois de décembre étoit celle des *Faunales*, que l'on célébroit le jour des nones, c'eſt-à-dire le cinq. C'étoient des fêtes champêtres & joyeuſes que les villageois célébroient dans les prairies en ſacrifiant un chevreuil au dieu *Faune*, qui eſt le même que le dieu *Pan* des Grecs. Nous avons déja remarqué que dans ce mois on s'imaginoit que ce dieu quittoit l'Italie pour retourner en Arcadie ; & l'objet du ſacrifice étoit d'empêcher que ſon paſſage ne fût nuiſible aux troupeaux. On eſt peut-être ſurpris de voir joindre à ces motifs de terreur la gayeté & la danſe dont Horace nous parle (3), mais c'eſt que le dogme du paſſage de l'exterminateur n'étoit plus regardé que comme une fable ridicule ſous le nom de *Faune* ou de *Pan*. L'ancienne crainte que le Dieu deſtructeur avoit inſpirée aux premiers hommes s'étoit affoiblie à meſure qu'on en avoit oublié les motifs, & enfin cette crainte étoit devenue puérile. De-là les *terreurs paniques*, nom que l'on peut donner à toutes les fauſſes craintes, que l'on avoit eu de la fin du monde, & de la

(2) *Ovid. Faſtor.* . . .
(3) *Horat. Lib.* III. *Od.* 13.

descente du Juge de l'univers, à qui l'on avoit donné le nom de *Faune*, fils de Mars & de Picus, & que l'on avoit confondu avec Saturne. Ce même être sous le nom de *Pan* étoit fils de Mercure, le conducteur des morts, ou selon d'autres de Jupiter : voilà tout ce qu'il conserva de plus analogue à son ancien titre de Dieu de la fin des temps; son nom peut venir de *Phanah*, regarder, se retourner, revenir sur ses pas, ou de *Phan*, visage. Les traits sous lesquels on le peignoit répondoient assez à la crainte qu'on en avoit; on le représentoit sous la forme d'un Satyre qui effrayoit toutes les Nymphes dont il étoit pourtant sans cesse amoureux. Le *Phanès* d'Egypte, le *Pan* des Grecs, le *Faune* & le *Sylvain* des Latins n'étoient qu'un même être; au reste ce dieu étoit connu des Egyptiens & des Arcadiens, peuples très-anciens; il étoit un des huit grands dieux, l'un des compagnons de l'Osiris Egyptien; on disoit que dans la guerre des géans il s'étoit métamorphosé en boue. Ces deux peuples le reconnoissoient pour le Dieu universel (4).

On voit donc par la nature de ce Dieu que la fête que l'on célébroit en son honneur a dû être commémorative, instructive & relative aux révolutions de la nature; & que par conséquent elle étoit funébre dans son origine. Ce dieu pourroit sous ce point de vue être

(4) *Macrob. Saturnal. Lib. I. Cap. 22.*

encore regardé comme un Bacchus, appellé quelquefois *Phanès*, ou comme un Saturne, appellé quelquefois *Phainon*; dans ce cas il ne seroit point étonnant que dans l'origine sa fête eût eu les caracteres de celles de ces dieux redoutés.

III. (5) Les Saturnales ont subi chez les Romains des variations pour le jour du mois de décembre où on les commençoit & pour la quantité de jours qu'elles duroient. Dans les plus anciens temps elles avoient duré sept jours; on les réduisit à trois, à un, & elles revinrent enfin à sept. Lorsqu'elles n'étoient que d'un jour elles se célébroient le 19 de décembre, c'est-à-dire un jour ou deux avant le solstice d'hiver. Lorsqu'elles revinrent à sept jours elles commencerent le 17 & finirent le 23. Les saturnales étoient une suite de différentes fêtes réunies, compriſes sous les noms de *Saturnalia* & *Sigillaria*. Les trois premiers jours étoient proprement les *Saturnalia*, les quatre derniers étoient les *Sigillaria*.

Nous avons assez parlé de Saturne, ce dieu redoutable de la fin des temps, dont la statue se délioit à la fin de l'année; nous avons assez fait connoître l'esprit funebre qui caractérisoit ses fêtes, malgré la dissolution dont l'oubli de leurs anciens motifs les remplit par la suite. Nous avons dit que ces fêtes étoient mises au rang des jours funestes, & malheureux pen-

(5) *Idem. Lib.* I. *Cap* 10. & 11.

dant leſquels on n'oſoit rien entreprendre : toutes ces choſes étoient relatives au caractere du dieu des temps qui mettoit fin aux périodes, qui devoit détruire le monde & régner dans une autre vie : ce dieu armé d'une faulx devoit moiſſonner l'univers, & par conſéquent il devoit être plus redoutable qu'aimable.

Le troiſieme jour des ſaturnales étoit nommé *Opalia*. La déeſſe *Opa* avoit donné le nom à cette fete ; elle étoit la meme que *Rhéa* & que Cybele ; c'étoit la terre perſonnifiée dont on avoit fait la femme de Saturne : leur culte étoit inſéparable ; & cette union de la terre avec le dieu du temps prouve bien que leurs fetes avoient rapport à la durée de l'univers (6).

Les quatre jours ſuivans portoient le nom de *Sigillaria* & tomboient aux 20, 21, 22 & 23 de décembre ; chacun de ces jours avoit un nom particulier à l'exception du premier qui ne nous eſt point parvenu : le 21 étoit les *Feriæ Angeroniæ* ; le 22 les *Feriæ Laribus* ; & le 23 les *Feriæ Jovis dictæ Larentinalia*. Les ſigillaires étoient chez les Romains un monument de l'ancienne cruauté des fêtes de Saturne ; en effet les anciens peuples du Latium lui offroient des victimes humaines qu'ils précipitoient dans le Tibre. On prétend qu'Hercule ſupprima cet uſage cruel en ſubſtituant à ces victimes de petites figures de terre cuite, il établit qu'on ne mettroit ces jours-là que

(6) *Macrob. Saturnal. Lib. I. Cap.* 10.

des cierges allumés ſur les autels de Saturne, & que l'on s'en enverroit réciproquement en préſent. On alloit porter les petites figures dans la chapelle de Pluton qui étoit à côté de l'autel de Saturne ; elles étoient deſtinées, ſuivant Macrobe, à ſatisfaire le dieu des enfers, c'étoit le prix avec lequel les Romains rachetoient leurs têtes dans un temps réputé funebre & malheureux (7).

Le ſecond jour des ſigillaires tomboit au 21 : c'étoit la fête de la déeſſe *Angeronia* ou *Ageronia*, qui chaſſoit, dit-on, de l'eſprit, les chagrins & les inquiétudes : c'étoit auſſi la déeſſe du ſilence & des myſteres, repréſentée avec un doigt ou un cachet ſur la bouche. Comme la légiſlation privoit le peuple des connoiſſances de ſes peres ſur les uſages qu'elle laiſſoit ſubſiſter, il étoit auſſi naturel qu'on lui peignit la déeſſe du ſilence & qu'on le pénétrât de reſpect pour des cérémonies dont on lui cachoit les vrais motifs. En joignant aux ſaturnales la fête de cette Déeſſe du ſecret, ne vouloit-on pas indiquer que le motif originaire qui avoit fait inſtituer ces fêtes devoit être caché au vulgaire ? On donnoit auſſi à cette Déeſſe le nom de *Strenua* ; ſous ce titre elle étoit la Déeſſe du courage, & quelquefois du plaiſir : peut-être vouloit-on indiquer par-là que le temps critique où le Dieu des temps devoit mettre fin au monde s'étant paſſé ſans

(7) *Idem. Lib. I. Cap.* 7, 10 & 11.

accident, l'on pouvoit reprendre courage & ſe livrer au plaiſir; en conſéquence on ſe faiſoit des viſites en ſe diſant *ſtrenue* bon courage, & l'on ſe faiſoit des préſens qui encore parmi nous s'appellent des *Etrennes*.

Le lendemain 22 de décembre on célébroit les *Laria* ou la fête des *Lares* & de la déeſſe *Mania* leur mere. Ce culte paroit avoir été le même que celui que les Chinois rendent à leurs ancêtres : il étoit funebre puiſqu'il avoit la mort pour objet ; chaque peuple, chaque ville & chaque famille avoit ſes *Lares* qui étoient honorés d'un culte public & d'un culte particulier. En général il faut convenir que les anciens ne ſavoient pas trop quelle idée attacher à ces Lares & aux Manes, ni la nature du culte dont ils les honoroient. Alexandre-Sévere avoit parmi ſes Lares les ſtatues de pluſieurs grands hommes, & entre autres celles d'Abraham, d'Achille, d'Alexandre, de Cicéron, de Virgile, de Jeſus-Chriſt & d'Apollonius de Thyane ; Marc-Aurele avoit placé parmi les ſiens les ſtatues de ſes précepteurs ; & ces princes honoroient ces Lares comme les Chinois honorent Confucius. Dans les anciens temps de Rome on ſacrifioit des enfans à *Mania* pour le rachat du reſte de la famille : Junius Brutus, premier conſul, ſubſtitua des têtes d'ail & de pavots à ces têtes innocentes, pour éluder la loi qui vouloit que ce jour-là on immolât des têtes.

Comme c'étoit l'ancien uſage d'enſévelir les morts le long des chemins & près des carre-

fours, cette fête avoit auſſi pris le nom de *Compitalia*, parce qu'en ce jour le peuple ſe répandoit ſur les chemins, afin de viſiter les tombeaux & de porter des offrandes aux morts. Ce ſont ſans doute ces commémorations funebres qui faiſoient paſſer ces jours pour noirs & malheureux.

Le dernier jour des ſigillaires & de toutes les ſaturnales étoit le 23 de décembre; il étoit conſacré à Jupiter, ſous le nom de *Larentinalia* ou *Laurentalia*: on célébroit cette fête hors de Rome ſur les bords du Tibre. Nous n'avons que des fables ſur ſon origine; ſelon les uns c'étoit l'anniverſaire d'*Acca Larentia*, nourrice de Romulus & de Rémus; ſelon d'autres c'étoit celui d'une fameuſe courtiſanne qui avoit inſtitué le peuple romain ſon héritier. Mais il y a lieu de croire que cette fête avoit eu dans ſon origine un objet plus noble, puiſqu'elle étoit appellée *Férie de Jupiter*; ce n'en étoit pas moins une fête lugubre, puiſque le *Flamen* ſacrifioit encore aux dieux Manes en invoquant Jupiter, comme le maître de la vie & de la mort. Une circonſtance qui peut faire ramener cette fête à ſon ancienne origine, c'eſt qu'elle s'étoit confondue avec la fete des ſaiſons, au moins dans les jeux floraux du printemps, dans leſquels Flore & cette Acca Larentia étoient confondues comme motifs ou comme objets de la fête.

Il ne faut point être étonné de voir qu'une fête des ſaiſons ſoit funebre; toutes les fêtes des ſaiſons portoient ce caractere. Celle du

printemps & du temps des fleurs ſe célébroit en avril la nuit à la lueur des flambeaux; mais par la ſuite comme ces fêtes nocturnes donnerent lieu à des débauches, on a pu croire que la déeſſe qui y préſidoit avoit été une courtiſanne. Il falloit que les jeux floraux euſſent été funebres & expiatoires dans leur origine, puiſque quelquefois dans leurs temps de calamité & de ſtérilité les livres Sybillins ordonnoient des jeux floraux extraordinaires pour appaiſer la colere des dieux. Mais chez les Romains les fêtes & les uſages s'étoient ſingulierement corrompus.

C'eſt ce que nous donne à penſer la fête de la jeuneſſe que les Romains célébroient après les ſept jours des ſaturnales, c'eſt-à-dire le 24 de décembre. On invoquoit alors la *déeſſe Juventa*; c'étoit ſans doute parce qu'on regardoit l'année comme renouvellée, & elle l'étoit en effet en réglant l'année ſur le ſolſtice. Toutes les cérémonies funebres & les uſages qui avoient précédé avoient eu pour objet de ſe préparer à ce renouvellement; cependant les Romains attendoient encore pluſieurs jours à ſe féliciter à cette occaſion: tous les derniers jours de décembre ſe paſſoient ſans aucune ſolemnité; ce qui avoit produit cette bizarrerie, c'eſt que, quoique l'on ſçût que l'année finiſſoit au ſolſtice d'hiver, on ne vouloit néanmoins en recommencer une autre qu'après que la lune ſe ſeroit auſſi renouvellée; accord difficile qui porta toujours le deſordre dans les fêtes des anciens. Cette interruption

des fêtes entre la fin de l'année ſolſticiale & l'entrée de l'année januale étoit de ſept jours entiers chez les Romains, & leur donna lieu par la ſuite d'adopter une des fêtes ſolaires des Orientaux.

IV. C'étoit la fête de la naiſſance de Mithras qu'ils empruntèrent des Aſiatiques & qu'ils placèrent au 25 de décembre, parce que le vrai jour qui auroit convenu à cette fête étant occupé par la fête d'*Angeronia*, & les deux jours ſuivans par celles qui viennent d'être décrites, il ne leur reſtoit que le 25 à donner à la naiſſance du ſoleil ou de Mithras. Au reſte ce Dieu n'étoit point regardé par les Aſiatiques du même œil que les Grecs & les Romains regardoient tous leurs dieux, qui après avoir été dans leur origine des êtres purement allégoriques, finirent enfin par être regardés comme des êtres réels auxquels on avoit fait des légendes & des généalogies. Mithras pour les Orientaux n'étoit que le ſoleil, & la fête de ſa naiſſance étoit celle du retour du ſoleil qui au ſolſtice d'hiver commence à remonter ſur l'horiſon pour réchauffer & rendre de nouvelles forces à la nature. Ils ne célébroient ainſi qu'une naiſſance aſtronomique qui ne devint vicieuſe que par l'abus des idées myſtiques qu'on joignit à cette ſolemnité. On abuſa des préceptes religieux qui avoient ordonné aux hommes de ſe renouveller à cette occaſion par l'expiation de leurs fautes, & peu à peu l'on s'accoutuma à regarder le dieu Mithras comme le dieu des régénérés, comme le réconcilia-

teur & le médiateur entre les hommes & les dieux. Voilà quel étoit l'objet des myſteres de Mithras; on vouloit renouveller les hommes avec le ſoleil nouveau. Cette morale n'auroit eu rien de vicieux ſans les ſacrifices humains que l'on y pratiquoit pour expier les crimes des hommes; ſans la cruauté des épreuves que l'on fait ſubir à ceux qui vouloient participer aux myſteres; & ſans les extravagances aſtrologiques qui devinrent la partie eſſentielle de ce culte aſiatique. C'eſt toujours par des cruautés & des folies que les hommes ont cru ſe rendre agréables à la divinité.

Les chrétiens à Noël, comme nous l'avons déja remarqué, ont conſervé long-temps l'uſage de ſe tourner vers le ſoleil levant & de le ſaluer en s'inclinant avant que d'entrer dans l'égliſe de S. Pierre. Cet uſage dérivé du paganiſme fut l'objet des plaintes du pape S. Léon (8).

Au reſte cette fête de Mithras chez les Romains ne pouvoit être encore qu'un double emploi de la fête du ſolſtice ſolemniſée d'une autre maniere, mais pourtant dans le même eſprit que les ſaturnales & les ſigillaires; l'enſemble de ces fêtes ſuffiſoit pour contenir toutes les ſolemnités de la fin & du renouvel-

(8) *S. Leo Serm.* VII. *Nativitate Chriſti. Hyde de relig. Perſarum Cap. IV.* Il ne faut pas confondre la fête de Mithras qui ſe célébroit à Rome le 25 de Décembre avec celle qui s'y célébroit à l'équinoxe du printemps. *Voyez les Mém. de l'Acad. des Inſcr. Tom. XVI. p.* 283.

lement de l'année ; cependant nous allons les voir encore réitérées dans le mois de janvier, parce que ce mois étoit le premier d'une année qui, ayant été dans son origine vraisemblablement la même que l'année solsticiale, s'en étoit écartée de 10 à 11 jours par la nouvelle forme du calendrier. Cette réforme auroit dû sans doute s'étendre aussi jusqu'aux fetes de ces jours & leur faire suivre la nouvelle façon de compter, mais elle ne le fit pas ; les solemnités religieuses demeurerent attachées à l'année astronomique, & le peuple n'en solemnisa pas moins la nouvelle année qu'on lui donna : chaque nouveau calendrier a toujours augmenté les fêtes, parce qu'on n'a jamais fait à cet égard de réforme générale faute d'en connoître l'esprit

V. (9). C'est Numa, qui dit-on, fixa le commencement de l'année au premier de janvier. Junon présidoit à ce mois ; cependant les plus grands honneurs étoient rendus à Janus comme au conservateur de l'univers. „ C'est „ lui, dit Ovide, qui regle le sort du ciel, „ de la mer, de la terre & de l'air, & qui „ a le pouvoir de faire circuler les astres & „ les temps, qui est la source de la tranquil- „ lité & de la paix lorsqu'elle réside sur la „ terre. " C'est ce dieu puissant que l'on représentoit avec une verge, une clef & deux visages : il étoit devenu le dieu des temps,

(9) *Ovid. Fastor. Lib. I. & II.*

parce qu'il avoit été un ſymbole chronique & inſtructif qui par la ſuite ſe confondit avec le temps lui-même & avec le fabuleux chaos d'où la matiere & tous les élemens étoient ſortis. On peut conclure de cette mythologie que la fête de ce dieu avoit été originairement un jour d'inſtruction ſur l'ancien état du monde & ſur ſon renouvellement, & que les jours qui ouvroient la nouvelle année ayant été nommés *la porte* ou *le portier*, ce nom perſonnifié eſt par cette ſeule raiſon devenu le dieu de la fête, & l'objet de l'inſtruction eſt devenu ſa légende. L'abus des noms eſt un fond intariſſable qui a peuplé le ciel poétique.

On invoquoit donc Janus au premier de janvier, parce qu'on croyoit que c'étoit ce dieu qui avoit accordé aux hommes une nouvelle année. Dès le matin on lui offroit de l'encens ; les médailles qui repréſentent cette cérémonie nous montrent un coq, emblème de l'heure à laquelle ſe faiſoit ce ſacrifice. On invoquoit Janus pour la république, pour le ſénat, pour le peuple & pour l'empereur ; chacun le prioit pour ſoi & pour ſa famille ; on lui demandoit de rendre l'année heureuſe & paiſible ; tous les temples étoient ouverts & illuminés. Le peuple en habits neufs & conduit par ſes nouveaux conſuls, alloit aſſiſter aux grands ſacrifices qui ſe faiſoient au capitole. On renouvelloit ſes habits, on ſe paroit plus qu'à l'ordinaire ; les faiſceaux des conſuls étoient auſſi renouvellés. Les ſatur-

nales avoient préſenté le coup d'œil d'une eſpece d'anarchie & de diſſolution de la ſociété ; mais les cérémonies de la nouvelle année ſembloient peindre une nouvelle légiſlation & une ſociété renouvellée ; chacun ſe félicitoit & s'embraſſoit, & l'on ſe faiſoit des ſouhaits réciproques. On ne devoit tenir que des propos gracieux & s'abſtenir de médiſances & de querelles. Enfin il ne faut pas demander ſi un tel jour étoit réputé heureux, on crioit *Proſpera lux oritur*. OVID. FASTOR. I. Cela nous explique pourquoi les ſaturnales étoient regardées comme des jours malheureux, ils appartenoient à la fin du période qui dans l'eſprit de l'antiquité n'annonçoit jamais que des calamités. Le nouvel an au contraire ne rappelloit que des idées joyeuſes ; on témoignoit ſon contentement par des préſens & des viſites qu'on ſe faiſoit, uſage qui s'eſt perpétué juſqu'à nous. Chez les Romains cette joie dégénéra bientôt en diſſolution, en maſcarades ou déguiſemens, en courſes nocturnes & en réjouiſſances qui duroient pluſieurs jours. La plûpart de ces folies adoptées enſuite par les peuples ſoumis aux Romains, devinrent ſous le chriſtianiſme l'objet des cenſures de l'égliſe : elle proſcrivit perpétuellement les calendes de janvier comme célébrées par des indécences indignes des chrétiens (10).

(10) Ces uſages des Romains doivent être regardés comme la ſource de pluſieurs fêtes extravagantes qui ſe ſont

De tous ces abus que la police eccléſiaſtique eut tant de peine à déraciner, il ne nous reſte plus que les *étrennes* & le *gâteau des rois.*

VI. Nous aurions tout dit ſur ce qui concerne la nouvelle année des Romains ſi ce peuple n'en eût eu qu'une; mais aprés avoir parlé du renouvellement de leur année *Januale*, il faut encore examiner celui de leur année *Martiale*, auquel le mois de février ſervoit de préparation. Dans les fêtes de février & de mars nous retrouverons des uſages fort analogues à ceux de décembre & de janvier, & ſurtout le même eſprit; c'eſt ainſi que les fêtes d'un ſeul renouvellement qui n'auroient dû occuper que trois ou quatre jours au plus, occupoient une durée de quatre mois. Dans un tel abus comment les Romains n'auroient-ils pas mêlé des fables à leurs uſages? L'eſprit qui les avoit fait établir ne pouvoit ſe conſerver qu'autant qu'on n'en eût point dérangé l'ordre & l'à-propos.

Le mois de février préparoit au retour de l'année Martiale: le nom de ce mois ſignifie *purification*, parce que c'étoit un mois funebre conſacré aux expiations, aux morts, aux viſites des tombeaux & à la commémoration des

perpétuées juſqu'au XV. & XVI. Siecles. Telle fut la fameuſe *fête des foux* que les uns célébroient à Noël, d'autres le jour de la Circonciſion, d'autres à l'Epiphanie. On y éliſoit un Roi, un Pape, des Evêques, des Abbés, &c. pour repréſenter la légiſlation nouvelle, ce qui ne pouvoit qu'avilir le culte religieux & la légiſlation ancienne.

choſes triſtes & lugubres. Neptune préſidoit à ce mois, peut-être parce qu'il étoit regardé comme l'auteur des révolutions & des changemens de la terre qui à la fin des périodes avoient été primitivement l'objet des inquiétudes (11). Peut-être auſſi étoit-ce parce que le dieu des eaux étoit le dieu de l'élément qui ſert aux expiations. C'étoit pour cela ſans doute que dès le premier jour de février on alloit ſolemnellement ſe rendre dans un bois ſacré ſur les bords du Tibre. On entroit auſſi ce jour-là dans le ſanctuaire de Numa, & l'on montoit au Capitole où l'on ſacrifioit une brebis à Jupiter. Le cinquieme jour des nones, dites *ſacrées*, on purifioit la ville de Rome par la cérémonie nommée *Amburbale*; on faiſoit des proceſſions autour de la ville avec les victimes qu'on devoit immoler pour le ſalut public. On ſe ſervoit dans ces expiations de l'eau de la mer préférablement à celle des rivieres. C'étoit ce jour-là que tous les cinq ans on faiſoit le *luſtre*; ce qui indique que l'année martiale étoit plus ancienne que l'année januale chez les Romains. Le jour des Ides, c'eſt-à-dire le 13, on alloit encore à la pointe de l'iſle du Tibre ſacrifier au Dieu *Faune*; ce jour étoit réputé malheureux à cauſe de la défaite

(11) *Athenée Lib.* III. *Cap.* 19. dit que les expiations du mois de février étoient pour chaſſer les terreurs ſouterraine V. *Ovid. faſtor. Lib.* II. pluton s'appelloit *Februus*; il devoit donc auſſi avoir ſa part dans les uſages de février.

faite des anciens Fabiens ; mais il y a lieu de croire que c'étoit la nature des cérémonies religieuſes de ce jour qui le rendoit funebre.

On célébroit le 15 une des plus grandes fêtes de ce mois, c'étoit celle des *Lupercales* : elle étoit une des plus anciennes qu'euſſent les Grecs, les Latins & les Romains ; on alloit ce jour-là ſur les bords du Tibre en mémoire, diſoit-on, de Romulus qui y avoit été expoſé, on faiſoit le ſacrifice d'un chien à Faune ; on lui ſacrifioit auſſi des boucs & des béliers ; on y faiſoit des expiations & des purifications ; entr'autres on y amenoit deux jeunes hommes des familles les plus diſtinguées ; & une partie des aſſiſtans leur touchoit le front avec un couteau ſanglant, les autres les eſſuyoient avec de la laine trempée dans du lait. Cette cérémonie tenoit lieu peut-être des victimes humaines qu'une légiſlation ſenſée avoit abolies. Après cette cérémonie la jeuneſſe Romaine ſe répandoit dans les champs, ſans autres vêtemens qu'une ceinture faite avec la peau des animaux égorgés ; d'une main ces forcenés tenoient un couteau dont ils frappoient tout ce qu'ils rencontroient, & ſurtout les femmes ; celles ci loin de fuir venoient s'offrir à leurs coups dans l'idée que cela devoit les rendre fécondes. Les Arcadiens, ſuivant Ovide, avoient inſtitué ces uſages en mémoire de la vie groſſiere, ſauvage & vagabonde de leurs peres ; dans ce cas cette commémoration étoit funebre ; auſſi le jour des lupercales étoit réputé le plus malheureux de tout le mois : Fau-

ne n'étoit donc que l'emblème perſonnifié des premieres miſeres du genre humain (12).

Le 17 de février ſous le nom de *Quirinalia*, étoit conſacré à Romulus, ou peut-être au Dieu de la guerre qui étoit le *Quirinus* des Sabins qu'ils honorerent ſous la forme d'une lance. Ovide rappelle à l'occaſion de cette fête l'enlévement de Romulus arrivé pendant un grand orage au milieu des feux, des éclairs, & lors d'une éclipſe de ſoleil. Je croirois plutôt que cette fête avoit rapport à l'extinction du période.

A compter de ce jour, le reſte du mois étoit conſacré à rendre des honneurs funébres aux morts & à porter des offrandes ſur les tombeaux : c'eſt de-là qu'eſt venu le mot *feralia* & celui de *feria*. Ces offrandes conſiſtoient en quelques couronnes qu'on mettoit ſur une tuille : accompagnées de gâteaux couverts d'un peu de ſel, que l'on arroſoit de vin & que l'on ornoit de violettes : on plaçoit ces tuilles au milieu des chemins ; en faiſant des préſens aux morts on y joignoit des prieres, des paroles expiatoires, & l'on allumoit des cierges. Sans doute que ces uſages ſe pratiquoient dans l'origine en mémoire des ancêtres, puiſque Ovide appelle ces jours *dies parentales* ; mais par la ſuite ces fêtes eurent pour objet d'appaiſer les morts que l'on croyoit irrités & ſor-

---

[12] *Valer. Max. Lib. II. Cap. 2. §. 9. Plutarch. in Romulo & in Antonio.*

tis de leurs tombeaux pour errer ſur la terre ; on vouloit les empêcher de faire du mal. On ne ceſſoit de faire des expiations pendant tous ces jours funebres ; les noces y étoient proſcrites ; les gens mariés devoient garder la continence ; & l'on croyoit que les morts & toutes les divinités ſouterraines étoient irrités & ſoulevés contre le repos des vivans. Les portes des temples demeuroient fermées ; on n'encenſoitplus les autels ; le feu étoit éteint dans les braſiers ſacrés. Dans l'incertitude de ce qu'ils avoient à craindre, les Romains invoquoient la déeſſe *Tacita* ou la déeſſe du ſilence, afin qu'elle voulût lier la langue de leurs ennemis & de leurs envieux. On faiſoit de cette déeſſe une nymphe du Styx, qui étoit la mere des Lares, c'eſt-à-dire des morts, dont Mercure étoit le pere.

Le 22 on célébroit les *Cariſties*, fête qui n'étoit célébrée que par ceux qui étoient unis par les liens du ſang ; l'on n'y admettoit point d'étrangers. On ſe raſſembloit auprès des Pénates ou dieux domeſtiques de la famille, à qui l'on offroit de l'encens ; de-là on alloit viſiter les tombeaux de la parenté ; enſuite on ſe rendoit des viſites en ſe faiſant des préſens, comme pour compter les vivans, dit Ovide, après avoir compté les morts. La fête finiſſoit par un repas en famille où devoit régner l'union & la concorde ; il étoit accompagné de libations & de vœux pour le ſalut de l'Etat & pour la proſpérité de chacun des convives.

Le lendemain 23 du mois étoit la fête du dieu *Terme* ou de *Jupiter Terminalis*; sous ce nom les Romains désignoient le dieu qui présidoit aux bornes des champs & des territoires, & ils le représentoient par une grosse pierre. Ce jour-là les possesseurs des terres se rendoient au lieu de leurs bornes communes, ils ornoient ces bornes de guirlandes: ils leur offroient des gâteaux; on allumoit après un feu en pyramide, & trois fois on y jettoit du grain. Les enfans du laboureur présentoient les uns des rayons de miel, tandis que d'autres faisoient des libations de vin sur le feu. Par la suite on ajouta à ces offrandes le sacrifice d'un agneau & d'un cochon de lait; c'étoit une fête champêtre qui commençoit avec une gravité religieuse, & qui se terminoit par des chants, des danses & des festins que les laboureurs voisins se donnoient. Les villes ne célébroient pas moins cette fete, parce que chacune d'entre elles avoit son territoire; Rome alloit sacrifier à *Termus* à six milles de la ville, parce que c'étoit-là qu'étoient, suivant Ovide, les anciennes limites du Royaume d'Enée.

Cette fête placée dans les jours funebres des *feralia* & à la fin de l'année martiale, donne lieu naturellement de faire une réflexion sur le dieu *Terme* & sur son nom. Quoique ce dieu fût généralement considéré des Romains comme le dieu des champs, ne pourroit-on pas soupçonner qu'il avoit été plus anciennement le Dieu qui préside aux termes chroniques c'est-à-dire à la fin des temps? En effet

la cérémonie de cette fête étoit, suivant Ovide, la derniere de l'année sacrée; on attendoit alors le dieu de la fin des temps qui dans l'esprit primitif étoit, comme on a vu, l'objet que la religion mettoit sous les yeux à toutes les fins de périodes (13).

Lorsque Tarquin voulut bâtir le Capitole & que pour cet effet il fit abattre les temples & enlever les statues des autres dieux qui occupoient l'emplacement choisi, la tradition rapporte que tous ces dieux céderent la place de bonne grace; il n'y eut que le dieu Terme & la déesse de la jeunesse qui ne voulurent jamais céder la leur; d'où l'on augura que Rome conserveroit à jamais sa force & sa jeunesse. Joignons à cette tradition l'idée où l'on étoit, suivant Lactance, que la pierre du dieu Terme qui étoit restée au capitole & qu'on y conservoit religieusement, étoit la fameuse pierre que Saturne avoit dévorée au lieu de Jupiter; & nous aurons raison de soupçonner que le dieu Terme dans son origine devoit avoir été toute autre chose que le Dieu des bornes des champs (14). Saturne qui dévore ses enfans & les pierres, a toujours été l'emblème du temps qui se dévore lui-même, qui engloutit les jours, les années, les siécles qui ne sont que ses enfans; ainsi *Jupiter*

(13) Ovide dit: *Tu quoque sacrorum Termine finis eras. Fastor. Lib II Varro de Lingua Latina. Lib. V.*

[14] *Lactant. Instit. divin. Lib. I. Cap. 20.*

Terminalis pourroit bien n'être qu'un Saturne. Peut-être qu'une législation ſage pour détourner les eſprits du peuple des idées fâcheuſes que préſentoit dans l'origine le Dieu des temps, l'a changé en un Dieu champêtre moins effrayant ou moins apocalyptique.

Le jour ſuivant qui étoit le 24, étoit le *Regifuge*. Suivant Ovide & Plutarque, cette fête avoit pour objet la mémoire de l'expulſion des Tarquins & de la ſuppreſſion de la dignité royale. C'étoit, dit-on, pour retracer le ſouvenir que ce jour-là le roi des ſacrifices ſacrifioit en public & s'enfuyoit auſſitôt. Mais cette cérémonie placée à la fin du période ne pouvoit-elle pas ſignifier primitivement la diſſolution de la ſociété & la fin de toute légiſlation & de tout pouvoir ?

Enfin la derniere fête de ce mois ſe nommoit *Equiries*, elle ſe célébroit par des courſes de chevaux que l'on faiſoit dans le champ de Mars. C'eſt ainſi que ſe terminoit l'ancienne année martiale des Romains.

VII. Les calendes de mars étoient bien plus ſolemniſées que les calendes de janvier. On renouvelloit alors les couronnes de laurier attachées toute l'année aux portes des pontifes, des flamens & du roi des ſacrifices. Le temple de Veſta étoit alors orné de feuillages. L'autel du feu ſacré étoit auſſi décoré de nouveaux lauriers ; & comme on avoit éteint ce feu dans les purifications funebres de janvier, on le rallumoit ce jour-là. Il paroît que cette cérémonie ſe faiſoit avec un

ſecret myſtérieux, puiſqu'Ovide dit :

Adde quod arcana fieri novus ignis in æde
Dicitur. LIB. III. FASTOR. vers. 143.

Ce feu ſacré paſſoit chez les Romains pour une partie des choſes ſacrées qu'Enée avoit apportées ; auſſi l'appelloit-on *feu Troyen.* Il étoit gardé dans le ſanctuaire de Veſta avec le *Palladium* & d'autres divinités troyennes que le public ne conoiſſoit pas. Ce feu étoit regardé comme le gage de la durée de l'état. On célébroit le même jour la fête des *Anciles* ou boucliers ſacrés, en mémoire d'un bouclier d'airain qui du temps de Numa étoit tombé du ciel, à la conſervation duquel le ſort de Rome étoit attaché. Numa fit faire onze boucliers ſemblables, de peur que le véritable ne fût volé ; les Saliens ou prêtres de mars en étoient les gardiens ; ils couroient ce jour-là en formant des danſes guerrieres & en chantant des hymnes à leur dieu. Ces courſes des Saliens duroient pendant tout le commencement du mois & finiſſoient le 14e. jour ; alors on recommençoit à faire des courſes de chevaux en l'honneur de Mars, comme aux Equiries. Peut-être qu'en examinant les détails de ces fêtes nous y trouverons encore l'eſprit d'attente d'un dieu exterminateur peint ſous les traits de Mars.

Nous obſerverons au ſujet des boucliers *Anciles* que dans les traditions des Orientaux il eſt queſtion d'un bouclier fameux qui ren-

doit invincible ; une longue ſuite de rois antérieurs à Adam, s'étoient tranſmis ce bouclier merveilleux de pere en fils ; il fut remis à Adam, de qui il paſſa à Noë & enſuite aux rois de Perſe (15). Cette rêverie des Orientaux eſt d'autant plus remarquable que Salomon fils de David fit faire 200 boucliers d'un or très-pur qui ne ſervoient que lorſque ce prince alloit adorer dans le temple ; & que l'on remettoit enſuite dans le dépôt (16). Numa, ce roi pacifique des Romains, ſucceſſeur d'un roi exterminateur & guerrier, ne ſeroit peut-être que le Salomon de Rome, ſi l'on examinoit les détails de ſon hiſtoire, comparée à celle du monarque juif.

Les calendes de mars voyoient auſſi renouveller les ſaturnales ſous le nom de *Matronalia*. Ce jour les dames romaines régaloient leurs eſclaves & les ſervoient à table, de meme que leurs maris avoient fait au ſolſtice d'hiver ; elles invoquoient auſſi Junon Lucine qui préſidoit aux accouchemens, parce que, diſoit-on, c'étoit le jour de la naiſſance de Romulus & de Rémus (17).

VIII. Tous les uſages que nous venons de parcourir, ſoit au premier de mars, ſoit pendant les jours ſaliens, ne ſont au fond que

(15) D'Herbelot Bibl. Orient. aux mots *Gian* & *Soli nan ben Daoud*.

(16) Les Rois Liv. III. Chap. 10. vs. 16. & Chap. 12. vs. 28.

(17) *Ovid. faſtor. Lib. III. Macrob. Saturnal. Lib. I. Cap* 12.

des uſages funebres & préparatoires au renouvellement de l'année ; auſſi allons-nous voir qu'au jour de la pleine lune, c'eſt-à-dire le 15 de mars, les Romains faiſoient la véritable fête du renouvellement de leur année : *Anna Perenna* étoit la déeſſe du jour ; tout le peuple ſortoit de Rome & ſe répandoit dans les prairies ſituées le long des bords du Tibre, & paſſoit la journée à ſe divertir ſur l'herbe & ſous des ramées que l'on formoit avec des branches, on buvoit largement en demandant à la déeſſe une année favorable ſuivie de beaucop d'autres ; les convives ſe faiſoient réciproquement les mêmes ſouhaits ; on ſe livroit au plaiſir & même à la licence ; les filles oublioient leur modeſtie en ce jour ; en un mot cette fête reſſembloit à notre *Carnaval* & à nos jours gras où le peuple ſe croit ſouvent autoriſé à la débauche, à l'intempérance & à la licence dans les propos.

Le nom de la déeſſe *Anna Perenna* ſignifie viſiblement *l'année ſans fin* que l'on ſe ſouhaitoit dans cette fête ; ainſi cette déeſſe n'eſt autre choſe qu'un ſouhait perſonnifié. Malgré la ſimplicité de cette explication, les anciens ont eu recours à des fables, ils ont fait une légende de cette prétendue déeſſe. L'imagination des hommes ſemble toujours répugner à ce qui eſt ſimple & vrai, il lui faut du merveilleux. Nous ne devons pourtant point négliger ces fables parce qu'il y en a peu qui ne ſoient ſorties du fond du ſujet ; malgré le penchant que l'homme a pour les fables,

il en a beaucoup moins fait qu'il n'en a orné de toutes faites, ſans en prévoir les conſéquences : peut-être a-t-on voulu dans l'origine ôter le ridicule des fables primitives qui, ainſi que les monſtres, n'ont été dans leurs principes que des productions du hazard. On diſoit que cette *Anna Perenna* étoit la ſœur de Didon qui s'étoit retirée en Italie pour vivre auprès d'Ennée, mais que perſécutée par la jalouſe Lavinie, elle s'étoit noyée en voulant ſe ſouſtraire à ſa fureur ; le peuple s'étant mis en devoir de la chercher, on lui apprit que les dieux l'avoient changée en nymphe. Cette hiſtoire doit nous rappeller celle du Mandarin chinois dont la fille fut pareillement noyée, & qui donna lieu à la fête des lanternes ; elle ſemble nous prouver l'exiſtence d'une mythologie univerſelle qui ne varie que dans ſes expreſſions & qui part d'une ſource commune qui doit néceſſairement remonter à la plus haute antiquité.

S'il eſt permis de hazarder mes conjectures, je dirai que je crois entrevoir dans ces fables, non une fille noyée, mais la terre ſubmergée & enſuite ſauvée des eaux. C'eſt à l'uſage de repréſenter les anciennes révolutions de la terre par des perſonnes allégoriques, que j'attribue ces anecdotes communes à l'hiſtoire de preſque tous les premiers perſonnages de l'antiquité mythologique ; la plûpart d'entre eux ont été condamnés dès leur naiſſance à périr dans les eaux ; ils y ont été expoſés & en ont été miracu-

leuſement ſauvés pour jouer enſuite un grand rôle, & enfin ils ſont diſparus. L'hiſtoire de la nature & de la terre ayant pour ainſi dire pris un corps par ces repréſentations eſt devenue une eſpece de formule générale qui chez tous les peuples a ſervi à compoſer les légendes de leurs héros. C'eſt la connoiſſance de cette formule & des élémens qui la compoſent qui doit nous expliquer cette monotonie qu'on apperçoit dans les anecdotes fabuleuſes de tous les peuples du monde ; tous les dieux, les grands perſonnages, les héros & les légiſlateurs ſe reſſemblent par tant de côtés que juſqu'ici l'on a ſoupçonné que quelque perſonnage réel & hiſtorique en avoit été le premier modele ; mais j'ai lieu de croire & même d'être convaincu que le premier modéle de toutes les fables a été l'hiſtoire de la nature repréſentée ſous des noms allégoriques, que l'ignorance & le temps ont perſonnifiée par toute la terre.

On a encore prétendu que cette *Anna Perenna* étoit une vieille femme ou une vieille déeſſe qui dans une intrigue amoureuſe avoit ſupplanté Minerve, s'étoit miſe en ſa place, avoit ſurpris les embraſſemens de Mars. Peut-être que cette vieille n'étoit dans l'origine que l'allégorie de l'année ancienne ; peut-être encore que la fête d'*Anna Perenna* avoit été anciennement celle de Minerve qui par-là s'étoit trouvée ſupplantée ; ce qui confirme cette conjecture c'eſt que quatre jours après on célébroit les fêtes de Minerve dont nous

parlerons tout-à-l'heure. Cette *Anna Perenna* pouvoit encore être une *Themis*, une *Io* ou *Iſis*, ou la lune qui renouvelle les mois dont l'année eſt compoſée.

Le 17 mars on célébroit les *Libérales*; c'étoit le jour où l'on donnoit la robe virile aux jeunes gens La fête de Bacchus étoit unie à cette cérémonie; on honoroit ce Dieu comme l'inſtituteur de la religion; comme le légiſlateur des nations & comme l'inventeur des arts; on l'invoquoit auſſi comme l'auteur de la fécondité, & l'on promenoit alors l'indécent *Phallus* autour des champs & dans les villes; lorſqu'il étoit arrivé dans la place publique, la dame la plus recommandable alloit le couronner (18).

IX. Les *Quinquatries* ou les fetes de Minerve commençoient le 19 & duroient pendant cinq jours. Le premier qui étoit celui de la naiſſance de la déeſſe, ne devoit être ſouillé par aucun combat, il n'étoit point permis d'y répandre du ſang; il n'en étoit pas de même des autres jours qui ſe paſſoient en réjouiſſances, en ſpectacles & en combats de gladiateurs. C'étoit particuliérement la fête des jeunes hommes & des jeunes filles. Enfin le dernier jour on purifioit le peuple au ſon des trompettes, on faiſoit un grand ſacrifice à la déeſſe & on la prioit que ſon égide protégeât toujours les généraux de Rome (19).

---

(18) *S. Auguſtin. de civitate Dei. Lib.* VII. *Cap.* 21.
(19) *Ovid. Faſtor. Lib. III. verſ* 809 & 848.

Pour connoître l'eſprit de cette ſolemnité chez les Romains, il faut la conſidérer un peu plus en détail chez les Grecs qui la célébroient ſous le nom de *Panathénées*. Les Athéniens attribuoient l'origine de cette fete les uns à Erichtonius, d'autres à Orphée, d'autres à Théſée; cette incertitude eſt la preuve de ſon antiquité; c'étoit une fete particuliere aux Athéniens; à tous les peuples de l'Attique & à leurs colonies qui la célébroient en commun depuis que Théſée avoit raſſemblé les anciens habitans de cette contrée pour les faire demeurer en cité; en ſorte que tous ces peuples ſe faiſoient un point de religion de s'y trouver & d'y aſſiſter vêtus de blanc.

On diſtinguoit les *grandes* & les *petites* Panathénées; les petites ſe célébroient tous les ans au mois *Thargelion*, & les grandes ſe célébroient tous les cinq ans, c'eſt-à-dire, après quatre années révolues; elles conſiſtoient en jeux & en exercices publics, en ſacrifices & en proceſſions; elles commençoient d'abord par des courſes de gens à pied qui tenoient chacun un flambeau à la main; celui qui arrivoit au but ſans éteindre ſon flambeau étoit couronné; enſuite venoient des courſes à cheval. La premiere nuit étoit une veillée ſolemnelle dans laquelle on couroit avec des torches; le ſecond jour étoit deſtiné à des combats d'athletes ſur les bords de la riviere d'Ilifus. Le troiſieme jour les muſiciens ſe faiſoient entendre pour faire preuve de leurs talens. Dans tous ces jeux celui qui l'emportoit ſur les au-

tres étoit couronné d'olivier, recevoit des prix & régaloit ſes confreres. Ces exercices étoient ſuivis de danſes pyrrhiques, c'eſt-à-dire guerrieres, que la jeuneſſe faiſoit toute armée. Les Romains adopterent tous ces exercices, mais ils y joignirent leurs barbares combats de gladiateurs; ce dernier peuple ne rendit aucune raiſon de ces exercices & de ces combats; mais à Athenes on diſoit que la danſe pyrrhique ſe faiſoit en mémoire de celle que Minerve avoit danſée après avoir vaincu les Titans; d'où l'on voit qu'elle ſe faiſoit en mémoire des anciennes révolutions de la nature exprimées; comme on a dit ailleurs, par la guerre des Titans contre les dieux. On retrouve le même eſprit dans une proceſſion religieuſe & guerriere que l'on faiſoit dans ces jours depuis la citadelle d'Athenes juſqu'au temple de Cérès Eleuſine; tous ceux qui aſſiſtoient à cette proceſſion tenoient des branches d'olivier à la main, & des vierges choiſies portoient dans des corbeilles les choſes ſaintes & deſtinées aux myſteres. Les étrangers établis à Athenes y aſſiſtoient avec un hoyau ou quelque autre inſtrument propre à travailler la terre: leurs femmes portoient des vaſes propres à puiſer de l'eau. On portoit ce jour-là en triomphe le voile de Minerve, ſur lequel, comme on a déja dit ailleurs, étoit brodée toute l'hiſtoire de la guerre des géans foudroyés par les dieux. Les Athéniens y portoient encore les portraits de leurs grands hommes, ce qui étoit le plus grand des honneurs: en cela les Grecs ſem-

bloient avoir le même eſprit que les anciens Scandinaves qui, perſuadés qu'à la fin des temps leurs dieux auroient encore de cruelles guerres à ſoutenir, vouloient exciter au courage afin de former des coopérateurs vaillans aux dieux pour le temps de leurs combats futurs contre les ennemis formidables de la nature. Cependant le véritable eſprit de ces combats s'étoit obſcurci, il étoit devenu un myſtere pour le peuple, & la légiſlation avoit donné plus d'ordre & de régularité à des cérémonies tumultueuſes dans l'origine & faites pour repréſenter le déſordre primitif de la nature.

Je ne dois pas négliger de remarquer ici que dans la grande proceſſion des Panathénées on traînoit ſur la terre par le jeu de quelques machines un vaiſſeau auquel le voile de Minerve étoit attaché; ce vaiſſeau paroit avoir été l'emblème du temps, d'autant plus qu'on voit toujours un vaiſſeau ſur les médailles de Saturne & de Janus. Le vaiſſeau eſt un emblème preſque toujour joint aux êtres cycliques tels qu'Iſis, Oſiris, le ſoleil, &c. (20).

(20) On voit des médailles ſur leſquelles Iſis & Oſiris ſont repréſentés avec 7 pilotes, emblêmes des ſept jours de la ſemaine. Les navires étoient dédiés à Iſis comme la Déeſſe tutélaire de la navigation; les Sueves l'adoroient ſous la forme d'un navire. Les Egyptiens célébroient une Fête du *vaiſſeau d'Iſis*, que les Romains adopterent ſous le nom de *navigium Iſidis*. Les Manichéens honoroient le ſoleil & la lune ſous la forme de deux navires. Joignons à ces remarques que la ville de Paris eſt appellée Λευκοτοκια *Lucotocia*; dans la langue Hébraique *Lukhotaïm* ſignifie des bateaux faits de plan-

les pontifes & les perſonnes inſtruites des anciens uſages eſtimoient qu'on ne les devoit point prendre non plus à la fin de l'année, parce que tous les déclins & les fins des périodes etoient regardés comme funeſtes. Le déclin de l'année commençoit après le mois d'août, c'eſt-à-dire, après la moitié de l'année. Ces idées n'étoient point particulieres aux Romains; ſuivant Plutarque, les Phrygiens jeûnoient l'hiver, dans l'idée que les dieux dormoient pendant cette ſaiſon. Le même auteur dit ailleurs que pendant les neuf premiers mois de l'année on chantoit à Apollon des hymnes appellées *Peau*, mais dans les trois derniers mois on chantoit le dithyrambe; les premieres de ces poeſies étoient ſages, meſurées & raiſonnables; les dernieres étoient variées, fougueuſes & bizarres, à cauſe du déclin des choſes que l'auteur appelle l'*embraſement* & le *renouvellement du monde*. Voilà, ajoute-t-il, pourquoi le culte de Bacchus ne parle que de renaiſſances & de réſurrections, énigmes qui repréſentent les mutations de la nature (21).

X. Les hommes des premiers tems ſans calculs & ſans obſervations, n'ont jamais pu néanmoins ſe méprendre ſur la ſucceſſion des années & des ſaiſons. Quoiqu'ils ne connuſſent pas avec préciſion la durée véritable de l'année, ils ne pouvoient ſe tromper, lorſqu'ils diſoient qu'un tel homme avoit vu trente hivers, ou

(21) *Plutarch. Quæſt. Rom.* §. 28.

que l'on avoit fait trente moiſſons depuis un événement. Ce n'eſt que depuis qu'il y a eu des obſervateurs & des calculateurs, & cela n'eſt pas étonnant ; l'art d'obſerver & de calculer ayant été long-temps dans l'enfance, ce n'eſt que par le travail d'un grand nombre de ſiecle qu'on eſt parvenu à connoître la grandeur véritable de l'année, & le rapport des périodes ſolaires avec les périodes lunaires. Ces derniers ont été les premiers connus parce qu'ils ſont bien plus fréquens, & que l'on peut faire 12 obſervations ſur la lune lorſqu'on n'en peut faire qu'une ſeule ſur le ſoleil. C'eſt-là pourquoi chez tous les anciens peuples les actes publics étoient réglés par le cours de la lune, il a donc bien fallu du temps pour apprécier le cours du ſoleil, & ce n'eſt que lorſqu'on a cru être arrivé à un certain dégré de préciſion que l'on a pu combiner enſemble le cours des deux aſtres, & donner des formules pour diriger la multitude & pour régler les opérations de la ſociété. Ces formules que l'on appelle *cycles* ont été d'un grand ſecours aux nations ; chacun ſans être aſtronome a pu décider d'années en années les époques préciſes des phaſes ſolaires, lunaires & des ſaiſons. Ce ſont cependant ces formules qui ont plongé dans le déſordre & qui ont infiniment retardé les progrès de l'art. Les thèmes qui ont été donnés pour les ſiecles à venir ont fait négliger les obſervations chez la plûpart des peuples ; on a ſuivi aveuglément des for-

mules qu'on croyoit juſtes, & que l'événement a démontré fauſſes Les actes civils & religieux indiqués pour la ſaiſon de l'été ou de l'automne ſe ſont inſenſiblement trouvés dans l'hiver ou dans le printemps; les erreurs ſont devenues ſi groſſieres & la négligence des obſervations ſi grande qu'après avoir fait diverſes tentatives pour y remédier, il a fallu retourner aux obſervations, rechercher les formules, les corriger; & comme dans le fait il n'y a pas de formule, ni de cycle parfait, il eſt arrivé que toutes les corrections n'ont fait ou qu'ajouter de nouvelles erreurs aux anciennes ou que leur en ſubſtituer d'autres; peut-être ſe trompa-t-on moins groſſiérement, mais on fut toujours inexact.

De plus toutes les fois qu'il a été queſtion de ces réformes pour leſquelles il ne falloit que des aſtronomes, les prêtres ſont toujours intervenus, & ils les ont gênés par des regles & des uſages de caprice, ou en leur fixant des points mal pris. Dès les premiers temps l'aſtronomie avoit fait partie de la ſcience ſacerdotale; nous en avons donné la raiſon. Une autre cauſe d'erreurs c'eſt que les premiers peuples ayant tous réglé leurs fêtes par les lunes, ont voulu continuer de le faire, même tadis qu'ils ſe ſervoient de l'année ſolaire: cette fantaiſie a exigé de la part des aſtronomes des calculs infinis & des formules recherchées, peine que l'on auroit bien pu épargner. Un peuple éclairé ne doit régler ſes actes que ſur une ſeule année, & mettre

de la ſimplicité dans ſon aſtronomie civile, quoique la nature n'en ait point mis dans la ſcience, & quoique ſon harmonie ſe démente quelquefois.

XI. Du tems de Jules Céſar, 45 ans avant Jeſus-Chriſt les formules dont les Romains ſe ſervoient depuis pluſieurs ſiecles étoient ſi imparfaites que l'équinoxe du printemps ſe trouva indiqué vers le ſolſtice d'hiver; tous les actes civils & religieux étoient retrogradés de trois mois; la moiſſon arrivoit en mai. Ce Romain devenu ſouverain pontife, fit abandonner les anciennes formules & voulut qu'on adoptât pour l'avenir le cycle de Méton; il régla que le premier jour de ſa premiere année *Julienne* arriveroit au jour de la nouvelle lune d'après le ſolſtice d'hiver, qui tomba pour lors au huitieme jour d'après ledit ſolſtice. Ainſi ce ſolſtice fut alors fixé au 24 de décembre, & & l'équinoxe vernal au 24 de mars. Céſar fit cet arrangement pour concilier l'ordre ordinaire des fêtes & pour ne point déranger les uſages; mais puiſque ces uſages étoient eux-mêmes mal placés, c'étoit eux que le légiſlateur auroit dû tranſporter; il étoit tout ſimple en plaçant le premier jour de l'année ſolaire au premier de janvier, de placer le premier de janvier au jour meme du ſolſtice; on feroit par-là rentré dans l'eſprit de la dénomination de ce mois qui annonce que le ſoleil r'ouvre alors ſa carriere. Le premier jour du mois d'avril (qui ſignifie de même ouvrir

(22) parce que dans ſon origine il avoit été l'ouverture de l'année vernale) auroit pareillement ouvert le printemps dans un jour vrai & altronomique, & Céſar auroit véritablement rétabli l'ordre de l'année & du mois, tel qu'il avoit dû ſe trouver dans le XI ſiecle avant notre ere, ſous les rois latins (c'eſt-à-dire depuis l'an 975 avant Jeſus-Chriſt juſqu'en 1105 avant Jeſus-Chriſt) où l'équinoxe arrivoit le premier vril, & le ſolſtice le premier de janvier. Ainſi en ſupprimant les anciennes erreurs, Céſar agit encore ſur de faux principes, il ne ſaiſit point l'eſprit de l'antiquité, & ne donna qu'une année mal raiſonnée, & preſcrivant une nouvelle formule au lieu d'ordonner des obſervations, il prépara de nouvelles erreurs pour l'avenir. En effet on ne fut pas plutôt dans le ſecond ſiecle de notre ère que l'erreur de la nouvelle formule devint ſenſible ; & dans le ſiecle du concile de Nicée tenu en 325, l'équinoxe fixé par la formule au 24 de mars, arrivoit réellement le 21 ; il fallut donc encore réformer : Conſtantin & les peres du concile y firent travailler, mais ils n'eurent point encore pour objet de ramener l'équinoxe à ſon jour vrai, c'eſt-à-dire au premier d'Avril, ni même de le ramener au point où il étoit ſous Jules-Céſar ;

---

[22] En Phénicien *Ha-orael* ou *Ha-priel* ſignifient le *Dieu qui ouvre*, le *Dieu portier*. La racine eſt *pam* & *pier* ouvrir, d'où ſont venus l'Ανοιγω des Grecs & l'*Aperio* des Latins. La conſtruction du mot *Aprilis* eſt plus Orientale que Latine.

on laiſſa l'équinoxe au jour où le cours naturel du ſoleil combiné avec les mépriſes du calendrier julien l'avoit amené, c'eſt-à-dire au 21 mars; & l'on ne ſongea qu'à remédier à l'ordre des fêtes, pour cet effet l'on raiſonna d'après de nouveaux préjugés ou de nouvelles opinions.

Il s'agiſſoit alors ſurtout de régler le temps de la célébration de la Pâque; c'étoit une fête empruntée des Juifs qui la célébroient à la pleine lune du mois niſan & un ſamedi, jour de ſabbat, qui tomboit toujours vers la fin de mars ou dans les premiers jours d'avril; mais en voulant, comme les Hébreux, ſe régler ſur la pleine lune, on ne vouloit pas la célébrer le même jour qu'eux, on vouloit que ce fût un dimanche qui eſt une fête mobile dans le mois lunaire, & on vouloit en même temps la déterminer par l'équinoxe, à l'égard duquel les jours de la lune ſont toujours mobiles. Il fallut, pour concilier toutes ces difficultés où l'on ſe jettoit de plein gré, imaginer des formules qui furent elles-mêmes très-embrouillées, & l'on épuiſa l'induſtrie pour faire une formule qui, quand elle auroit été très-juſte, auroit toujours eu le défaut de n'être utile que par la bizarrerie qui vouloit concilier l'année ſolaire avec l'année lunaire, ce qui eſt exactement impoſſible, & avec les préjugés ou les opinions, ce qui eſt ridicule.

Malgré le plus grand travail on ne remédia nullement à la préceſſion des équinoxes qui d'âges en âges s'écarta de plus en plus, du

21 de mars où l'équinoxe étoit du temps de cette ſeconde réforme du calendrier julien ; les ſiecles de barbarie & d'ignorance intervinrent, & l'on ne fut plus en état de remédier à rien : on ne l'entreprit enfin que lorſqu'au ſeizieme ſiecle l'équinoxe retrogradé juſqu'au 11 de mars fit appercevoir que ſi l'on n'y mettoit ordre la Pâque ſe célébreroit en hiver, puis en automne, &c. Ce fut le pape Grégoire XIII. qui entreprit la réforme du calendrier en 1582 ; mais il n'y porta pas plus de connoiſſance que les réformateurs précédens ; au lieu de ramener l'équinoxe au premier d'avril, comme il l'avoit été dans le onzieme ſiecle avant notre ère, ou au 24 de mars, comme avoit fait Jules-Céſar, ou de porter la Pâque, qui eſt la fête de l'ouverture du printemps, aux premiers jours d'avril comme les Juifs, il ſe fit un glorieux préjugé de ramener les choſes au même état où elles étoient lors du concile de Nicée, c'eſt-à-dire au 21 de mars, & il corrigea ſeulement l'ancienne formule pour l'y maintenir à perpétuité, c'eſt-à-dire pour éterniſer l'abus : auſſi la Pâque n'en fut pas moins une fête très-mobile qui continua de porter dans la plûpart des féries annuelles qui en dépendent, toutes les variations déraiſonnées qui déshonorent notre calendrier ; il eſt encore celui d'un peuple barbare. C'eſt une ſuite de l'ignorance de la Ritologie qui eſt ſi peu connue, au moins depuis 4000 ans, que l'on ne ſe doute point qu'il y ait eu une ſcience de cette eſpece fondée ſur des principes ſim-

ples, naturels & raiſonnés. Ce qui a, ſans doute, beaucoup ſervi à plonger dans l'ignorance, ce ſont toutes les différentes formules qu'on a dû imaginer dès les premiers temps pour maintenir les fêtes dans l'ordre établi; d'une part l'imperfection de ces formules & l'eſpece d'eſprit machinal qu'elles ont donné, ont fait perdre de vue le premier état des choſes & en oublier totalement les anciens principes ſur leſquels ces formules avoient été établies. Dans les dernieres réformations on auroit dû s'en tenir aux vœux de pluſieurs aſtronomes qui vouloient qu'à l'avenir on ne ſe ſervît plus d'aucun cycle, & qu'on ſe réglât uniquement ſur les obſervations aſtronomiques: ce projet étoit le plus ſenſé, il auroit épargné toutes les erreurs dans leſquelles on peut encore tomber; il eût détruit cet eſprit méchanique qui dirige nos fêtes; & peu-à-peu il eût fait retrouver les vrais principes de leur poſition; mais il eut fallu pour cela que les aſtronomes euſſent été, ainſi qu'il convenoit, les ſeuls juges de cette matiere, & non des prêtres qui ne ſuivent que leurs préventions, en effet ce ne ſont point les fêtes qui doivent régler le cours des aſtres, mais ce ſont les aſtres qui doivent régler le cours des fêtes.

Gelal-eddin, roi Tartare, réforma l'époque de Yaz-digerd, roi de Perſe, à cauſe du vice des intercalations qu'on étoit forcé d'y employer. Il inſtitua l'époque *Gelaléenne* dans laquelle le commencement de l'année eſt conſtamment le jour de l'équinoxe du printemps.

On la ſuit en Perſe depuis l'an 1078 de notre ère chrétienne. On ne peut nier que cette réforme ne vaille beaucoup mieux que celle qu'à introduite notre calendrier grégorien.

CHAPITRE II.

Continuation du même ſujet ; des fêtes ſolaires chez les autres peuples anciens & modernes.

I. JE craindrois de trop m'appeſantir ſur cette partie de mon ouvrage, ſi je faiſois ſur les fêtes grecques le même examen qui vient d'etre fait ſur les fêtes ſolaires des Romains ; d'ailleurs chez les Grecs les détails ſeroient immenſes & plus difficiles à traiter. L'ordre aſtronomique avoit été plus interveti chez eux que chez les Romains ; leur année a été ſujette à une infinité de variations & de déſordres, enſorte que dans la multitude des ſolemnités & des fêtes qu'on leur connoit, il eſt impoſſible de dire laquelle étoit pour eux celle du renouvellement de l'année ; il y a toute apparence qu'ils n'en avoient pas pour une ſeule ; ils ont eu le commencement de leur année tantôt vers le ſolſtice d'hiver, tantôt vers le ſolſtice d'été. D'ailleurs la Grece originairement compoſée de pluſieurs petites nations dont chacune avoit des uſages particuliers, avoit, ainſi que Rome, une multitude de fêtes ſolaires qui n'étoient

ſelon toute apparence, que de doubles emplois les unes des autres ; & qui devoient être auſſi mal placées qu'ailleurs. Dans leur calendrier je remarque que les Athéniens dans leur premier mois où ils célébroient les grandes Panathénées, célébroient encore leurs *Chronies*. Dans le troiſieme ils célébroient les grands myſteres d'Eleuſis ; dans le cinquieme ils célébroient les *Pyanepſies*, les *Theſmophories*, les *Apaturies* ; dans le huitieme ils célébroient les *Anthiſteries*, les anciennes bacchanales, la mémoire du déluge du Deucalion, la fête des morts, & les petites Eleuſines ; enfin dans le onzieme ils célébroient les *Thargelies* & les petites Panathénées. Ainſi dans tous ces mois l'on retrouve des caracteres qui indiquent les uſages de la fin & du renouvellement du période annuel. Je quitte donc ce chaos dont nous avons ſçu tirer en différens endroits quelques traits de lumiere, & je paſſe chez les Hébreux.

II. Les Hébreux ont eu deux années ; l'une écclésiaſtique qui commençoit au mois de *Niſan* ou de mars, dont pâque étoit la grande ſolemnité : nous en avons déja ſuffiſamment parlé. L'année civile commençoit au mois *Thiſri*, ſeptieme mois de l'année écclésiaſtique, qui répond à ſeptembre & à octobre, & dans ſon principe à l'équinoxe d'automne, comme la premiere répondoit à l'équinoxe du printemps. Le mois Thiſri étoit chargé de pluſieurs fêtes célebres. Le premier étoit conſacré à la fête des trompettes ; le dix étoit

le jour des expiations, & le quinze étoit la fête des tabernacles.

La fête des trompettes ou du premier jour de l'année civile étoit fort recommandée aux juifs par leur loi ; mais on ne voit point que cette loi en ait donné le motif : on pourroit conſidérer cette fête comme étant tout à la fois une fête de déclin & de renouvellement de période. C'étoit une fête de déclin par rapport à l'année eccléſiaſtique, parce que le mois Thiſri étoit le ſeptieme mois de cette année ; c'étoit une fête de renouvellement, parce que ce mois étoit le premier de l'année civile. Il ſembleroit que ce ſeroit ſous le premier aſpect qu'on devroit la conſidérer ; car l'écriture ne dit point : vous célébrerez le premier jour du premier mois de l'année civile ; mais elle dit : *Au premier jour du ſeptieme mois vous célébrerez par le ſon des trompettes un ſabbat de commémoration, & il ſera appellé ſaint* (1). Ailleurs le premier jour du ſeptieme mois eſt appellé une *aſſemblée ſainte ; vous ne ferez en ce jour aucun travail parce que c'eſt le jour du grand bruit des trompettes* (2). Mais de quel

[1] Lévitique Chap. XXIII. vs. 24. Nombres XXIX. vs. 1. Dans le texte *Thernah* ſignifie *par un grand bruit*. Ce mot peut encore ſignifier de grandes pleurs comme une grande joie ; ſouvent il déſigne tout ſimplement une aſſemblée religieuſe. M. Pluche croit que c'eſt de-là que vient le mot triomphe.

[2] Geneſe VIII. vs. 13.

événement cette fête étoit-elle la commémoration ? C'eſt ce qu'on ignore ; cependant à en juger par les ſacrifices qu'on faiſoit ce jour-là, les motifs de cette fête devoient être très-importans, puiſque ces ſacrifices étoient preſque doublés. Seroit-ce pour la raiſon que les eaux du déluge laiſſerent la terre à ſec ce jour-là ? c'eſt ce qu'il ne nous convient point de hazarder puiſque l'écriture ſe tait là-deſſus. Il faut encore moins imaginer que ce grand bruit des trompettes ait eu quelques motifs apocalyptiques, puiſque ces ſortes de motifs ſont ceux que l'on doit le moins ſoupçonner dans la légiſlation moſaïque. On voit bien dans Ezéchiel qui nous a peint les horreurs des derniers temps ſous des couleurs guerrieres, que ce prophète s'écrie : *la fin vient, elle vient cette fin ſur les quatre coins du monde. Sonnez de la trompette, & que tous ſe préparent au combat* (3). On voit encore dans les expreſſions de ce prophète qu'il fait alluſion aux uſages des jubilés qui commençoient toujours le premier jour de l'année civile. Mais ce ſeroit encore trop hazarder de conclure de-là que la fin des temps & le jugement dernier ayent été les objets de cette bruyante ſolemnité ; il vaut mieux penſer que le prophète ſe conformoit en cet endroit aux idées communes de ſes compatriotes qui regardoient & qui regardent en-

[3] Ezéchiel Chap. VII.

core réellement cette fête comme une inſtruction ſur la fin des temps & ſur le renouvellement futur. En examinant cette ſolemnité ſous ce point de vue, ce ſera donc le motif que les Hébreux ont donné à cette fête que nous examinerons, car pour ceux de leur légiſlateur il faut avouer qu'on les ignore.

III. Les Juifs ont ſur le premier jour de leur année civile diverſes traditions qui indiquent que tantôt ils ont regardé ce jour comme funebre, & tantôt comme un jour de renouvellement & de joie. Ils prétendent que c'eſt ce jour-là qu'Abraham fut ſur le point de ſacrifier ſon fils Iſaac, & que Joſué eſt mort; que ce jour-là quatre femmes âgées & ſtériles ſont devenues fécondes, peut-être veulent-ils déſigner par-là *Sara*, *Rebeca*, *Rachel* & *Anne*, mere de Samuel. Ils prétendent que c'eſt ce jour-là qu'Abraham, Iſaac & Jacob ſont venus au monde; & enfin que c'eſt à pareil jour que le monde fut créé. Cette derniere tradition eſt fondée chez eux ſur ce que dans le texte original de la bible le premier mot de la geneſe *Bereſith*, au commencement, étant anagrammé par art cabaliſtique, donne *a Bethirſi*, ce qui ſignifie le *premier de Thirſi* ou du mois de ſeptembre (4) Malgré la futilité de cette obſervation, cette tradition eſt preſque devenue un dogme reigieux, & tous les Juifs comptent de

[4] *J. Leuſden Philolog. Hebraïc. p.* 172. Baſnage Liv. VI. Chap. 16. §. 9. & Chap. 29. §, 2. & ſeq.

ce mois les années de la création du monde & des cycles jubilaires & ſabbatiques. D'après cette opinion ce jour devroit être pour eux une fete d'allégreſſe; cependant on n'y remarque point de joie extraordinaire, on y bénit Dieu d'avoir été conſervé juſqu'à ce jour; on le prie de ſe ſouvenir de ſon alliance; on ſe ſouhaite réciproquement la bonne année; on ſert ſur les tables du miel & d'autres douceurs pour donner un bon augure à l'année; mais tout le reſte eſt triſte & funebre : une des lectures que la tradition a conſacrée dans la ſynagogue eſt celle de l'hiſtoire de la ſtérilité & de la triſteſſe d'Anne, mere de Samuel, & du cantique qu'elle fit alors. Tous les Juifs ſont perſuadés que ce jour-là Dieu exerce ſon jugement ſur tous les hommes, ce qui doit le rendre un jour de pénitence, & c'eſt leur opinion que la trompette n'a pour objet que d'avertir les hommes de ſe tenir prêts & d'éloigner le diable qui pourroit les accuſer au tribunal de Dieu. Dans cette idée en pluſieurs endroits un mois d'avance on ſonne la trompette ſoir & matin, enſorte que tout le dernier mois de l'année civile eſt un temps de pénitence, de purification & de prieres, qu'ils prolongent juſqu'au dix du premier mois qu'ils appellent *jour des pardons* : ce qui fait une préparation de 40 jours (5). Il eſt vrai que cet

[5] Léon de Modene Liv. III. Chap. V. Baſnage Liv. V. Chap. 12. §. 7.

uſage n'eſt point général, mais chez tous les Juifs la préparation accompagnée de jeûnes, de macérations & d'aumônes dure un mois & ſept jours. Si au jour de l'an on voit des Juifs vêtus de blanc, d'autres ſont enveloppés dans leurs draps mortuaires; ainſi la triſteſſe & la joie ſe trouvent confondues; cependant c'eſt le lugubre qui domine. La trompette eſt pour eux un inſtrument terrible; on la ſonne lorſqu'on les excommunie, dans les temps de calamités; elle ſonnera, diſent-ils, lorſque le Meſſie paroîtra. Tous ces uſages & ces opinions ſont ſi peu conformes à l'eſprit de la légiſlation moſaïque, qu'il eſt aiſé de voir qu'ils tiennent à cette législation primitive dont nous trouvons à chaque inſtant les débris chez tous les peuples du monde. La trompette eſt partout le ſignal de la terreur & l'annonce de la deſtruction de l'univers.

IV. L'Ecriture eſt auſſi réſervée ſur la fête des expiations; néanmoins le motif en eſt un peu plus apparent; puiſque cette fête avoit pour objet d'expier le peuple d'Iſraël à la fin de chaque année. Mais pourquoi cette ſolemnité étoit-elle placée au 10 du premier mois de l'année, & non avant le premier jour du mois comme elle devroit l'être naturellement? C'eſt qu'il y a tout lieu de croire que quoique la fête des trompettes fût regardée comme le premier jour de l'an, cependant la fête des tabernacles qui ſe célébroit le 15, étoit conſidérée comme la véritable fête du renouvelle-

ment ; en effet d'après cette façon de l'enviſager, tout devient régulier dans les motifs religieux de cette fête ; la fête des trompettes & celle des expiations ne ſont plus alors que des fêtes préparatoires ; voilà pourquoi elles étoient funébres, & voilà pourquoi ce n'étoit que le 15 du mois que la joie paroiſſoit. La diſpoſition des fêtes Romaines pour le renouvellement de l'année martiale, étoit la même. Depuis le 1 de février juſqu'au 15 de mars tout étoit préparatoire, comme chez les juifs, depuis le premier jour d'Elul juſqu'au 15 de Triſri pour l'année automnale. On peut même remarquer comme un uſage preſque général, que les nations ont mieux aimé placer les ſolemnités cycliques de renouvellemens aux pleines lunes qu'aux nouvelles, quoique l'on datât de la nouvelle : nous en chercherons ailleurs les raiſons.

La loi de Moyſe ordonnoit aux Juifs d'affliger leurs ames le 10 du premier mois à commencer dès le 9 au ſoleil couchant. *Tout homme*, dit cette loi, *qui ne ſe ſera point affligé ce jour-là périra du milieu d'Iſraël* (6). Ce jour étoit appellé *ſaint* & *propitiatoire*, c'eſt-à-dire conſacré aux expiations ; on le nommoit encore le *Sabbat du repos*, ſans qu'on puiſſe deviner l'origine de cette dénomination particuliere, puiſque tous les ſabbats étoient des jours

(6) Levit. Chap. XVI. vs. 2, 13, 20. & Chap. XXIII. vs. 29. Nomb. Chap. XXIX. vs. 7.

jours du repos. L'uſage le plus ſolemnel de ce jour étoit, comme on l'a dit ailleurs, l'entrée du grand prêtre dans le ſanctuaire redoutable, c'eſt alors que Dieu ſe manifeſtoit dans le ſaint des ſaints, & de peur que ſon éclat ne fît mourir le pontife, il falloit que ce lieu fût obſcurci par une épaiſſe fumée d'encens. Cette effrayante cérémonie étoit précédée de ſacrifices que le grand prêtre offroit d'abord pour lui même, pour ſa famille & pour le peuple d'Iſraël; & faiſant une confeſſion publique de ſes fautes & de celles du peuple, il les expioit par diverſes cérémonies; & après avoir tiré au ſort pour deux boucs, l'un étoit ſacrifié à Dieu, & l'autre chargé des iniquités de la nation étoit traîné au déſert & précipité (7).

Voilà tout ce que l'écriture ordonne & dit ſur le fête des expiations, elle s'étend beaucoup plus ſur ſes rites que ſur ſes motifs; le ſurplus ne nous eſt connu que par les traditions & par les uſages que les Juifs ont conſervés ou ajoutés. Ils parlent de l'entrée du grand Prêtre dans le ſaint des ſaints comme d'une cérémonie qui rempliſſoit tout Iſraël & le pontife lui-même de terreur; toutes les cérémonies de ce jour étoient capitales, & la

(7) Ce dernier bouc s'appelloit *Azazel*, le bouc lâché; nous l'appellons *bouc émiſſaire*. Il eſt bon de ſe rappeller ici que le Dieu Faune ou *Pan* honoré & craint par les Romains qui redoutoient ſon paſſage, étoit repréſenté avec les pieds d'un bouc.

moindre négligence attiroit les plus grandes calamités ſur la nation. Dans cette idée le grand prêtre ſe préparoit, dit-on, ſept jours d'avance en répétant les paroles qu'il avoit à dire & en ſe purifiant perpétuellement, la veille on lui faiſoit une députation pour le prier qu'il ne changeât rien aux rites ordonnés; & les députés le quittoient enſuite en pleurant ſur le danger qu'il alloit courir. On empêchoit auſſi qu'il ne mangeât trop dans ce jour préparatoire de peur qu'il ne s'endormit la nuit, car il falloit qu'il veillât exactement; pour cet effet de jeunes prêtres ne le quittoient point de toute la nuit, ils jouoient de quelque inſtrument, ils le pouſſoient ou le faiſoient marcher pour le tenir éveillé juſqu'à l'heure du ſacrifice. Cependant l'autel étoit préparé dès l'heure de minuit ce jour-là, au lieu que tout autre jour il ne l'étoit qu'à l'aurore. Dès qu'une ſentinelle appercevoit que le ciel étoit illuminé juſqu'à Hébron, elle en donnoit le ſignal; alors on conduiſoit le grand prêtre au lavoir où il faiſoit ſes dernieres purifications; puis il s'acquittoit des différens ſacrifices ordonnés pour l'expiation de ſes péchés & de ceux du peuple; il entroit enſuite dans le ſanctuaire rempli de fumée d'encens; il aſpergeoit ſept fois l'Orient avec le ſang d'une victime; il prioit pour Iſraël, il demandoit une année favorable, il prononçoit à voix baſſe le nom de *Jehovah*, & pendant ce temps on faiſoit un grand bruit pour que le peuple ne l'entendît point; mais toutes ſes prieres

étoient courtes; il reſtoit peu dans ce lieu terrible, parce que le peuple inquiet en eût été effrayé pour lui. Tout ce jour on obſervoit un jeûne rigoureux; mais après la cérémonie le grand prêtre faiſoit un grand repas en réjouiſſance du danger dont il venoit d'échapper. La fête expirée, tout le peuple dans la perſuaſion que ſes péchés étoient remis, ſe livroit à la joie (8).

Les juifs ne pratiquent plus aujourd'hui toutes ces grandes & redoutables cérémonies qui annonçoient bien les idées funebres qui en avoient été la ſource primitive; la fête des expiations eſt pour eux comme une ſuite de celle des trompettes; les jeûnes & les pénitences de cette derniere ſe prolongent juſqu'à celle dont on vient de parler qu'ils regardent comme le jour où le jugement de Dieu doit être prononcé. En certains lieux on ſe prépare dès la veille en ſe frappant trois fois la tête avec un coq en vie en diſant, *qu'il ſoit immolé pour moi* (9). Partout les juifs vont viſiter les tombeaux en ce jour & y faire des prieres; ils ſe lavent &

(8) Baſnage Liv. VI. Chap. 16. Maïmonid. *jom ha âppur.* Chap. 1 & 2. Lévitique Chap. XVI. vs. 13. Léon de Modene Liv. III. Chap. 6.

(9) Les anciens Perſes & les Guebres modernes réverent le coq paree qu'il avertit du retour du ſoleil. Hyde Chap. I. p. 23. Le coq étoit honoré chez les Romains. Ovide en donne la raiſon, *quod tepidum vigili provocat ore diem, faſter. Lib. I.* Le coq étoit un des emblêmes de Janus, & il l'eſt encore de S. Pierre. Dans l'Edda il eſt dit que le coq avertira les Dieux de l'approche des Géans. V. *Edda fable XX. dans la note.*

ſe purifient, ils ſe flagellent & ſe confeſſent; les ennemis ſe réconcilient, les voleurs reſtituent lorſqu'ils ont quelque crainte de Dieu. Le ſoir on s'habille en blanc ou de draps mortuaires & l'on va à la ſynagogue où le plus grand nombre paſſe la nuit à veiller & à prier. Les ſynagogues ſont illuminées, chacun y tient ſa lumiere à la main. Le jour de la fête ſe paſſe en prieres, en humiliations & en jeûnes; & lorſque le cor ſonne le jeûne finit, tout change de face, chacun ſe félicite & s'embraſſe, & l'on bénit le créateur de la lune. D'où l'on voit que ce jour porte tous les caracteres d'une fête cyclique: auſſi eſt-ce de ce jour-là que commencent les années jubilaires & ſabbatiques.

V. En parlant des hydrophories j'ai déjà décrit la fête des tabernacles; il ne me reſte que peu de choſe à ajouter. Cette fête commençoit le 15 du mois & duroit pendant ſept jours. Indépendamment des ramées ſous leſquelles les Juifs étoient obligés de ſe tenir, ils avoient toujours à la main des branches d'arbres avec leur fruit. La nuit qui ſuivoit le premier jour étoit une veillée ſolemnelle; on veilloit encore les autres nuits mais dans la vue de ſe réjouir; ce qui a fait que Plutarque a comparé cette fête aux Bacchanales. Il paroît que cet auteur regarde cette fête comme une ſuite de celle des expiations & comme un temps de jeûne & de triſteſſe ſuivi de licence & de diſſolution (10). On a accuſé Plutarque d'avoir calomnié

(10) Plutarch. Propos de table Liv. IV. §. 6.

les Juifs. Cette accuſation ſeroit fondée ſi les Juifs n'avoient ſouvent violé ou outré leurs loix, & s'ils n'y euſſent jamais joints des uſages étrangers; on veut toujours juger les Juifs d'après leur légiſlation, la pratique par la théorie, c'eſt le moyen de toujours juger mal. Plutarque ne connoiſſoit point leur loi, mais il pouvoit connoître leurs pratiques; d'ailleurs on ne peut lui faire un crime d'avoir comparé aux Bacchanales une fête qui tomboit dans la ſaiſon des vendanges, & il a dû juger que cette fête étoit la plus ſolemnelle des juifs par la quantité de victimes qu'on ſacrifioit & par les divertiſſemens dont elle étoit accompagnée (11). La fête d'ombes chez les Egyptiens étoit à la fois une bacchanale & une fête des tabernacles; les tables étoient dreſſées dans les temples & dans les rues ſous des feuillages où l'on demeuroit pendant ſept jours & ſept nuits à chanter, à danſer & à ſe battre. Les Juifs indépendamment des uſages preſcrits par leur loi, en ont ajouté d'autres; c'eſt ce que nous avons déja prouvé en parlant de l'effuſion des eaux de Siloé, uſage commémoratif du déluge, qui n'étoit point d'inſtitution moſaïque, & qui étoit déplacé aux fêtes des tabernacles, puiſque cette cérémonie expiatoire eût mieux convenu au jour des expiations. Nous ne répéterons point ici ce qui a été dit du cri funebre d'*Hoſanna*, qui nous prouve que la fête

(11) Juvenal Satyre XV. vs. 41.

des tabernacles étoit devenue un mêlange confus de réjouiſſances & de triſteſſe, par l'oubli où on étoit tombé de l'eſprit primitif qui avoit préſidé à l'inſtitution de toutes les fêtes, & qui malgré le ſoin des légiſlateurs perçoit toujours quelque part. La partie lugubre de la fête avoit pour objet les malheurs paſſés & futurs du monde; la partie gaye telle que les ramées & les berceaux de verdure indiquoient le renouvellement de la nature; les feſtins comme dans les ſaturnales, repréſentoient le genre des ancêtres & le regne du Dieu futur attendu par toutes les nations.

La Pentecôte qui arrivoit à la moitié de mai, ne peut être regardée que comme une fête cyclique, elle venoit ſept fois ſept jours après la Pâque.

Les Juifs avoient encore au 25 de Kaſlen une fête de verdure, ſemblable à celle des tabernacles; elle duroit huit jours, nous avons dit ailleurs qu'elle ſe nommoit auſſi la *fête de la dédicace*, parce qu'on la célébroit en mémoire du rétabliſſement du temple par Judas Macchabée, & du feu ſacré rallumé. La ſaiſon de cette fête qui tombe vers le ſolſtice d'hiver & par conſéquent vers le renouvellement de l'année naturelle, pourroit en faire ſoupçonner les vrais motifs, qui paroiſſent plutôt aſtronomiques qu'hiſtoriques.

Au mois de mai appellé par les Grecs *Scirophorion* on célébroit une fête appellée *Sciophorie* ou fête des pavillons, parce qu'à Athenes on portoit ſolemnellement des tentes ou pavil-

lons ſur les ſtatues des dieux. On dit que cette fête avoit aſſez de rapport à celle des tabernacles chez les Juifs (12). Sparte avoit une fête des tentes dites *Epiſcenie*. Nous avons parlé ailleurs de la fete de Delphes que l'on célébroit tous les neuf ans en mémoire de la victoire d'Apollon ſur Python, dans laquelle on élevoit un berceau de verdure que l'on détruiſoit enſuite. La grande fête de *Pyanepſie* célébrée chez les Grecs à la fin d'octobre en l'honneur d'Apollon, étoit auſſi une fête de verdure, ainſi que les *Thargelies* célébrées ſix mois après en l'honneur du même dieu au mois d'avril. Je ne répéte point ici ce qui a été déja dit des bocages que les Romains élevoient ſur les bords du Tibre en l'honneur d'*Anna Perenna*. Je dirai ſeulement que ces verdures & ces berceaux ont été originairement un uſage cyclique & un ſujet de réjouiſſances. C'eſt de-là qu'eſt venu l'uſage de plânter le mai, & de donner des bouquets aux anniverſaires des naiſſances.

Je ne ferai plus qu'une réflexion ſur la fête des tabernacles des Juifs; elle étoit précédée de ſix ſemaines de préparation de même que celle d'*Anna Perenna* à Rome; il paroît de-là que les uſages de l'année paſchale des chrétiens & du temps de carême qui précede cette fête ſont un mélange des uſages de ces deux anciens peuples, car les juifs ne ſe préparoient point pour leur Pâque comme pour la fête des tabernacles.

(12) Dictionn. Mythologique.

VI. Jettons maintenant la vue ſur les fêtes ſolaires de quelques anciens peuples, & commençons par les Egyptiens. En Egypte, en Syrie & en Phrygie nous voyons que le déclin des ſaiſons ſe célébroit par des uſages lugubres, & que le retour du ſoleil donnoit lieu à des réjouiſſances. Les Oſiris, les Adonis, les Atys que l'on pleuroit n'étoient que le ſoleil placé dans la moitié inférieure des douze ſignes du zodiaque, & c'étoit ce ſoleil renaiſſant, reſſuſcité, rentré dans les ſignes ſupérieurs & ſe rapprochant de l'hémiſphere ſeptentrional, qui faiſoit qu'on ſe livroit à la joie en Egypte, en Phrygie les fêtes de réjouiſſance étoient pour le printemps, & les fêtes de triſteſſe pour l'hiver (13).

Voici l'ordre des mois chez les Egyptiens, *Tybi* répondoit à janvier; *Melchir* à février, *Phamenotk* à mars, *Pharmuthi* à avril, *Pachon* à mai, *Payni* a juin, *Epiphi* à juillet, *Miſſori* à août, *Thot* à ſeptembre, *Paophi* à octobre, *Athyr* à novembre, & *Choiac* à décembre.

Le 28 de *Paophi* qui répond au 19 d'octobre, on célébroit en Egypte la fête des *bâtons du ſoleil*, parce qu'il commence à perdre ſa force après l'équinoxe d'automne. Le 17 d'*Athyr*, qui répond au 13 de novembre, on célébroit une fête qui duroit quatre jours, à l'occaſion des vents Etéſiens qui étoient ceſſés & du Nil qui s'étoit retiré; on diſoit alors

(13) *Macrob. Saturnal. Lib. I. Cap.* 21.

qu'Oſiris diſparoiſſoit. Les prêtres paſſoient ce temps à pleurer; toutes leurs cérémonies étoient triſtes & lugubres; ils expoſoient alors le bœuf Apis, couvert d'un tapis noir à la dévotion du peuple; on donnoit encore pour motif de ces uſages que le jour étoit alors plus court que la nuit, que les arbres perdoient leurs feuilles & que la terre étoit nue & dépouillée. La nuit du 19 au 20 tout le monde alloit en cérémonie à la mer pour y puiſer avec un vaſe d'or de l'eau que l'on répandoit dans le cercueil d'Oſiris, après quoi il s'élevoit un cri ſubit que ce dieu étoit retrouvé Au jour du ſolſtice d'hiver on célébroit la fête des couches d'Iſis & de la naiſſance d'*Harpocrate*, on offroit des fèves à ces deux divinités (14). Le lendemain de l'équinoxe du printemps on célébroit la fête d'Iſis relevée de ſes couches. A la nouvelle lune de *Phamenoth* ou de mars on célébroit l'entrée d'Oſiris dans la lune, ceſt-à-dire on ſe réjouiſſoit des ſignes de fécondité que la terre commençoit alors à donner.

Chez les anciens Perſes le nouvel an s'appelloit le grand *Neuruz* que l'on place à l'équinoxe du printemps; cette fête duroit ſix jours que l'on paſſoit en réjouiſſance. Le roi recevoit alors les préſens & les hommages de tous les ordres de l'état; il diſtribuoit des graces & faiſoit ouvrir les priſons. Le mo-

(14) *Plutarch. in Iſide & Oſiride.*

narque entre autres cérémonies disoit : *Voici le nouveau jour du nouveau mois, de la nouvelle année d'un nouveau temps; il faut que tout se renouvelle*; ensuite il bénissoit les grands & distribuoit les présens qu'il avoit reçus. Cette fête étoit celle d'*Oromade* ou du bon principe. Le 17 du premier mois les mages commençoient à réciter leur *Zenzemma*, ou liturgie devant le feu sacré. Le petit *Neuruz* se célébroit à l'équinoxe d'automne; il duroit aussi six jours : c'étoit la fete de Mithras; elle commençoit au 16 de *Mehir*, qui est le nom de l'ange qui présidera au jugement dernier (15).

Quoique chez les Persans modernes, ainsi que chez les Arabes & les Turcs, l'année soit lunaire depuis Mahomet, les Persans ne laissent pas de célébrer un nouvel an solaire, placé au temps où le soleil entre dans le bélier, premier des signes du zodiaque; c'est un usage que le mahométisme n'a jamais pu déraciner.

L'année des Bramines Indiens commence à la nouvelle lune d'avril, mais le jour du nouvel an est la fête du soleil, il est placé au 9 de janvier. Dans le royaume de Calicut, au mois de décembre les Bramines donnent une absolution générale au peuple. A la Chine

(15) *Hyde de rel. Persar. Cap. XIX.* Mémoires de l'Académie des Inscript. Tom. XVI. p. 233. Biblioth. Orient. D'Herbelot aux mots *Ormoz & Giamschid.*

on célebre par des visites les dix derniers jours du dernier mois de l'année & les vingt premiers du nouvel an; c'est un temps de vacance, toute affaire cesse, & les tribunaux sont fermés. On commence l'année à la nouvelle lune, la plus proche du quinzieme dégré du verseau, ce qui répond au commencement de février, c'est alors que le printemps arrive pour les Chinois; aussi le signe du Verseau s'appelle dans leur langue *résurrection du printemps*. C'est au nouvel an que l'empereur fait un sacrifice solemnel au souverain du ciel. Le premier jour de l'année est sérieux pour les Chinois, ils ne reçoivent personne chez eux de peur qu'on n'emporte leur bonheur, mais le lendemain est remarquable par le bruit que l'on y fait, l'air retentit du son des cloches, des trompettes & de l'artillerie. C'est le 15e. jour après celui du nouvel an que l'on célebre la fameuse fête des lanternes, c'est-à-dire à la premiere lune (16).

Au Japon l'année se renouvelle entre le solstice d'hiver & l'équinoxe du printemps; elle commence à la nouvelle lune qui suit le 5 de février; ainsi ce jour varie comme celui de pâque parmi nous. Le premier jour de l'an est la fête la plus solemnelle des Japonois: on s'y fait des visites, des présens & des com-

(16) Du Halde Hist. de la Chine Tom. III. p. 242. Hist. Génér. des Voyages Tom. VI. p. 162, 194, Tom. V. p. 514.

plimens ; cette ſolemnité dure pendant trois jours 17).

A Siam on célebre les 15 premiers jours de l'année ; pendant les trois premiers les tribunaux ſont fermés, & l'on ne ſe donne pas même la peine de mener paître les beſtiaux. Les Siamois commencent leur année à la nouvelle lune la plus proche de l'équinoxe du printemps ; les trois derniers jours de l'année on tire des coups de canon dans le palais du roi pour en faire ſortir le diable, afin qu'il n'empêche point l'année de commencer heureuſement (18).

Au Tonquin le nouvel an commence à la nouvelle lune la plus proche de la fin de janvier. Il eſt ſolemniſé pendant 12 jours, dont le premier, comme à la Chine, eſt conſacré à la triſteſſe & à la retraite, les autres ſont deſtinés à la joie, aux viſites & aux plaiſirs. Les affaires ceſſent, les débiteurs ſont à l'abri des pourſuites, & les malfaiteurs eux-mêmes ſont impunis (19).

Chez les Gaulois c'étoit au mois de décembre qu'ils appelloient *ſacré* que les Druides alloient avec beaucoup de ſolemnité cueillir le guy de chêne ; le prince des Druides vêtu de blanc, le détachoit avec une ſerpe d'or, les autres Druides le recevoient avec reſpect à cauſe des vertus merveilleuſes & divines qu'on

(17) Kempfer Liv. III. Chap. 3.
(18) Hiſt. des peupl. moder. Tom. III. p. 295. Mém. de l'Acad. des Scien. T. VII. p. 769.
(19) Tavernier Voyages Tom. V.

lui attribuoient. Au jour de l'an on le diſtribuoit au peuple en étrennes comme une choſe ſacrée en criant *à Gui l'an neuf*, pour annoncer la nouvelle année. Au ſolſtice d'hiver toutes les nations celtiques célébroient le retour du ſoleil. Pline dit que les Druides cueilloient le guy au ſixieme jour de la lune de décembre (20).

VII. Nous ne pouſſerons pas plus loin nos recherches ; les uſages de tous les peuples du monde expliqués les uns parmi les autres, ramenent conſtamment les fêtes ſolaires à l'eſprit primitif ; chaque déclin d'année devoit rappeller aux hommes que le monde avoit été autrefois détruit & boulverſé, qu'il devoit encore être détruit de nouveau, que cette fin ſeroit peut-être la même que celle du période qui alloit ſe terminer, & qu'il falloit s'y préparer en appaiſant la divinité. Ce plan étoit conforme aux idées religieuſes des hommes échappés aux malheurs de la terre ; mais l'abus qu'on en fit tant en bien qu'en mal l'avoit enſéveli chez tous les peuples ſous un amas monſtrueux de fables & de chimeres ; malgré les précautions des légiſlateurs, malgré le ſecret des myſteres cet eſprit conſervé par les uſages ſe décela toujours. C'eſt ainſi que les religions modernes ont réveillé & pour ainſi dire reſſuſcité

(20) Mém. de l'Acad. des Inſc. Tom. XIX. p. 487. Pline Liv XVI. Chap. 44. Diction. Mythol. au mot *Guy*. Dictionn. de langue Brétonne *Egbinat*.

cet eſprit primitif proſcrit par la police des anciens ; elles ont parlé à découvert du ſort de l'univers que l'on avoit pris tant ſoin de cacher aux nations. Le chriſtianiſme en particulier nous en offre un exemple dans les leçons utiles qu'il nous donne annuellement en nous préſentant le tableau de la fin des temps à la fin de chaque année ; l'avent eſt un temps de triſteſſe qui nous prépare à un temps de joie, en mémoire de la naiſſance du ſauveur. Les inſtructions ſages que l'égliſe donne en ce temps & qui accompagnent la perſpective funebre de la fin du monde, rendent ces peintures de l'avenir moins dangereuſes à nos ſociétés modernes qu'elles ne l'étoient pour les nations anciennes. Cependant il faut avouer qu'il eſt encore un grand nombre d'eſprits, ou trop foibles, ou trop exaltés, pour qui ces tableaux devroient être voilés. Ils inſpirent à quelques cerveaux plus d'idées noires & miſantropiques que d'idées religieuſes, & leur fanatiſme les rend ſouvent nuiſibles à eux-mêmes & aux autres ; c'eſt de-là que ſont venus les égaremens ſi communs dans pluſieurs ſiecles de l'égliſe & inconnus des anciens. L'homme eſt tellement fait pour ſuivre ſa religion & pour l'aimer qu'il plie ſon humeur & ſon caractere à tout ce qu'elle ordonne ; il ſera gai avec une religion gaie, il ſera triſte avec une religion triſte ; il lui ſubordonne ſon bonheur & s'en rapporte à elle ſur ce qui l'intéreſſe le plus. La religion eſt faite pour rendre les hommes heureux, elle le peut ; c'eſt à

ſes miniſtres à ſentir qu'ils ſont reſponſables envers Dieu non-ſeulement du bonheur futur, mais encore du bonheur préſent des peuples dont ils ont la confiance. Ils doivent ſonger que ſi les anciens ont été trompés ſur leur bonheur préſent, il ſeroit auſſi vicieux de tromper les modernes ſur leur état actuel & ſur leur état futur. Chacun de ces deux états. doit avoir ſes juſtes bornes; ce ſeroit un crime contre le genre humain que de troubler & inquiéter ſans cauſe le bonheur dont il doit jouir ſur la terre.

VIII. Avant de terminer ce chapitre il faut encore dire quelque choſe des fêtes des ſaiſons. Les nations ont toutes célébré la fin & le renouvellement de l'année; mais l'année, ainſi que le jour & le mois, a des phaſes. Le période annuel ſe diviſe naturellement en quatre autres périodes que l'on nomme ſaiſons; voilà l'origine des fêtes des ſaiſons. Chaque différente poſition de la terre à l'égard du ſoleil a donné lieu à une inſtruction ſur les viciſſitudes de la nature; d'ailleurs on a regardé le printemps comme la naiſſance & l'enfance de l'année, l'été comme ſa jeuneſſe, l'automne comme ſon âge mûr, l'hiver enfin comme ſa vieilleſſe. Le printemps & l'été ont été regardés comme le jour de l'année, l'automne & l'hiver comme ſa nuit; c'eſt relativement à cette derniere façon d'enviſager les choſes que tant de nations guidées par un eſprit funebre, ont commencé leur année ainſi que leur jour au déclin du ſoleil, c'eſt-à-dire vers l'équinoxe d'automne.

Comme c'eſt avec le progrès des ſaiſons que s'avancent les fruits de l'agriculture, chaque commencement de ſaiſon devenoit pour les hommes un motif de prier & de louer la divinité ſelon la poſition des climats, & les offrandes ſuivirent la ſaiſon. Au printemps on offroit les prémices, en été on offroit des gerbes; en automne des fruits : en hiver on prioit pour le ſuccès des ſemences & l'on demandoit le retour du ſoleil. Chez des hommes inquiets & troublés par la terreur, comme nous avons vu partout les anciens habitans de la terre, ces uſages étoient accompagnés d'idées lugubres & de craintes. Plutarque nous dit qu'en Egypte à chaque renouvellement de ſaiſon on pleuroit ſur les fruits de la terre. „ On enſévelit Oſiris, dit-il, „ quand on couvre la ſemence; quand elle „ germe, Oſiris reſſuſcite " (21). Ce langage ainſi que les exemples que nous avons rapportés ailleurs prouve que les fêtes d'agriculture & des ſaiſons rappelloient des idées funebres. La plûpart de ces fêtes avoient des motifs triſtes que l'on expliquoit par les fables & les allégories d'Oſiris, d'Adonis, d'Atys, de Bacchus, de Cérès, de Proſerpine, &c. Les opérations de la nature exprimées dans un langage figuré, étoient la ſource de ces fables; le déclin d une ſaiſon faiſoit célébrer la mort d'Adonis

(21) *Plutarch. in Iſide & Oſiride.*

d'Adonis, & le lendemain on célébroit ſon retour à la vie ; c'eſt dans le même eſprit qu'on célébroit la naiſſance de quelque Dieu & l'enfantement de quelque déeſſe comme Iſis ou Latone ; &c.

Les anciens ont eu une multitude de fêtes ſorties de l'uſage de ſolemniſer la fin & le retour des ſaiſons ; elles ſe ſont multipliées chez eux ſous différentes formes & ſous différens noms, par les variations arrivées dans leurs années, & ſurtout par l'oubli où ils ſont tombés des motifs primitifs ? mais je laiſſerai à d'autres le ſoin de parcourir ce champ ſi vaſte & d'examiner ces fêtes en détail. Il ſuffit de rappeller ici que toutes ces ſolemnités avoient un ton lugubre dans quelqu'une de leurs parties ; c'étoit, ſuivant Varron, en mémoire de ce que la terre avoit été frappée de ſtérilité que l'on invoquoit dans ces fêtes Iſis, Cybele ou Cérès (22). Horace nous montre que le ſacrifice qu'on faiſoit à la terre, à Sylvain & aux Génies après la moiſſon, étoit fait pour rappeller la briéveté de la vie (23). Chez les Siciliens les fêtes d'agriculture & des ſaiſons avoient pour objet de repréſenter la vie ſimple & primitive des anciens habitans de la terre. Enfin chez un peuple moderne que l'antiquité de ſes uſages doit faire placer au rang des anciens, l'empereur de la Chine ſa-

(22) *Apud Auguſtinum de Civitate Dei. Lib. VII. Cap.* 20.
(23) *Memorem brevis ævi.* V. *Horatii Epiſtol. Lib. II. v.* 144.

criſe au temps vrai des deux ſolſtices & des deux équinoxes ; ces fêtes ſont précédées dans tout l'empire des trois jours de jeûne pendant leſquels on ne mange ni viande, ni poiſſon ; les tribunaux ſont fermés, & toutes les affaires ſont ſuſpendues (24).

IX. C'eſt de ces anciens uſages & de cet eſprit lugubre qui les a fait naître que procedent chez les chrétiens Grecs & Ethiopiens les quatre carêmes qu'ils obſervent rigoureuſement chaque année. Il eſt vrai que ces longs jeûnes ne ſont plus placés aux temps aſtronomiques, mais comme ils ont pour objet de ſe préparer aux quatre grandes ſolemnités annuelles, cela doit ſuffire pour faire découvrir leur origine.

Nos *Quatre-tems* que quelques-uns regardent comme un uſage nouveau & particulier à l'Egliſe Romaine, ne ſont qu'un uſage renouvellé. Ces jours de jeûne, dans l'eſprit de leur inſtitution, devroient tomber exactement aux veilles des ſolſtices & des equinoxes. Autrefois l'Egliſe fixoit les quatre-temps à la premiere ſemaine de mars, à la ſeconde de juin, à la troiſieme de ſeptembre & à la quatrieme de décembre (25). Cette diſtribution eſt remarquable par la ſingularité du ſyſtême ; il ſemble qu'il eût été plus naturel de ſuivre

(24) Duhalde Hiſt. de la Chine Tom. III. p. 7. Hiſt. Génér. des Voyages Tom. VI. p. 34 & 322.

(25) Gloſſaire de Ducange au mot *Jejunium*.

le ſyſtème aſtronomique : nous nous ſommes plus rapprochés de la nature par les quatre-temps d'automne & d'hiver, qui ſont actuellement fixés près de l'équinoxe & près du ſolſtice; mais nous nous en écartons pour les quatre-temps du printemps & de l'été; car au lieu de les célébrer en mars & juin d'une maniere invariable, ces jeûnes ſont mobiles, & ſouvent placés vers le milieu de février & de mai. Je ne devine point quelle peut être la cauſe de cette bizarrerie qui ſeroit très-facile à corriger. Les quatre-temps placés en mai ne ſont qu'un double emploi du jeûne qui précede la fête cyclique de la S. Jean d'été; les quatre-temps placés en février devroient ſe perdre dans le carême, qui n'eſt lui-même qu'un des quatre-temps, plus long que les autres à la vérité, parce qu'il prépare au retour du printemps & à celui de l'année paſchale, ainſi les quatre-temps ne ſont que des carêmes; auſſi les Ethiopiens & les Grecs en font quatre. Notre carême eſt précédé d'un temps que l'on nomme *Carnaval*; c'eſt une ſolemnité célebrée à la maniere dont les Payens célébroient leurs Bacchanales, & qui, comme elles, a eu dans ſon origine des motifs triſtes & lugubres, comme nous l'avons fait voir en beaucoup d'endroits, & qui peu-à-peu s'eſt changée en licence & en diſſolution. Quoique le peuple n'ait jamais entendu parler ni d'Oſiris, ni de Bacchus, ni d'Adonis, il ne laiſſe pas encore de faire les funérailles du *Mardi-Gras*.

CHAPITRE III.

Des fêtes lunaires ou du mois, ou des fêtes qui dépendent du cours de la lune. Des néoménies, ou fêtes de la nouvelle lune, du ſabbat, &c.

I. CHEZ preſque tous les anciens peuples le cours de la lune a d'abord ſervi à régler l'ordre des fêtes, & dans ce ſens toutes les fêtes de l'année étoient lunaires. J'appelle ici *fêtes lunaires* les quatre ſolemnités du mois primitivement indiquées par les phaſes de la lune. L'année primitive a toujours été compoſée de douze mois, on avoit ſeulement ſoin d'en intercaler un treizieme, tantôt à la troiſieme, tantôt à la cinquieme année, afin de maintenir l'ordre des mois & des fêtes dans les ſaiſons auxquelles ils avoient rapport & dont ils ſe ſeroient écartés ſans cela, par ce moyen on faiſoit toujours enſorte que l'année recommençât avec une nouvelle & une pleine lune; il en étoit de même des ſaiſons autant que la choſe étoit praticable. L'année eccléſiaſtique & l'année civile des Hébreux étoient fixées par les nouvelles lunes; cependant il falloit que l'une commençât avec le printemps, & l'autre avec l'automne. On voit de même dans Plutarque, les fêtes d'Oſiris, d'Iſis & d'Horus, quoique fêtes annuelles & ſolaires, déterminées par les apparitions, les conjonctions & les oppoſitions,

de la lune. Les Chinois commencent leur année à la nouvelle lune la plus proche du quinzieme dégré du verſeau; dès les plus anciens temps c'étoit à la nouvelle lune la plus proche du ſolſtice d'hiver (1). Les Japonnois commencent leur année à la nouvelle lune qui précéde ou ſuit le 5 de février. Avant Mahomet les années & les mois des Arabes étoient ſolaires, & les mois tomboient toujours dans les mêmes ſaiſons; depuis ce légiſlateur leurs années & leurs mois ſont devenus lunaires & parcourent toutes les ſaiſons. Ils ſuppoſent la fuite de Mahomet, ou ce qu'ils nomment l'*Hégire*, arrivée le premier du mois de Moharram, quoiqu'elle ſoit arrivée le premier du mois rabi. L'année actuelle des mahométans eſt de 354 jours.

Je ne parle point ici de tous les autres peuples. On voit que chez les anciens la lune eſt toujours entrée dans le plan de leur année ſolaire; il leur étoit ſans doute difficile de concilier les mouvemens de ces deux aſtres; auſſi les peuples qui avoient des connoiſſances aſtronomiques étoient perpétuellement occupés à travailler pour maintenir l'ordre ſolaire des fêtes lunaires; & les peuples qui n'eurent que peu ou point d'aſtronomie, comme les Grecs & les Romains pendant un certain temps, tomberent dans la confuſion que nous avons fait remarquer, & leur fêtes furent dans le plus

(1) Mémoires de l'Académie Tom. XVIII. p. 183.

grand désordre. C'est au peu d'expérience des occidentaux anciens dans l'astronomie qu'il faut attribuer la non-observation de la semaine, non que ces peuples ne l'ayent eue originairement, mais parce que vraisemblablement s'étant longtemps servis de ce cycle incomplet sans précaution & leurs fêtes s'étant par conséquent à la fin écartées & du cours de la lune & du cours du soleil, ils auront suppléé à ce défaut par quelques observations particulieres & grossieres, qui, sans remédier à l'ancienne confusion ne firent pas moins perdre du vue l'ancien usage. On peut remarquer que chez les peuples astronomes qui ont conservé le mieux l'ordre de la semaine, cette semaine, conservée comme un ancien usage, n'entroit plus pour rien dans leurs calculs. Les Chinois chez qui on a trouvé une semaine dont les jours étoient, comme en Egypte, nommés d'après les sept planetes, n'en font presqu'aucun usage, mais ils se servent du cycle de 15 & de 60 jours. Les Japonois qui observent la semaine plus régulierement & qui ne donnent à leurs mois que 28 jours, sont de très-pauvres astronomes. Peut-être est-ce le respect que les Juifs ont eu pour la semaine qui a rendu ce peuple si ignorant en astronomie; l'imperfection de ce cycle répondoit à l'ignorance des sociétés naissantes, dépourvues de toutes connoissances & de toute observation.

Des auteurs ont prétendu que tous les anciens peuples ont fait un usage régulier de la semaine; on a fait de gros ouvrages pour le

prouver, cependant la choſe eſt encore en problème; il y a lieu de croire que la plûpart des anciens s'étoient déja fort écartés de cet antique uſage, & que ſi depuis la captivité les Juifs en ont été rigides obſervateurs, il n'en avoit peut-être pas été de même ni ſous la théocratie, ni ſous les rois; leur penchant pour l'idolâtrie leur fit ſouvent & longtemps négliger leurs jubilés, leurs pâques & leurs ſabbats. Il eſt certain que les Juifs ayant enfin été diſperſés, & le chriſtianiſme né dans leur contrée, s'étant répandu dans tout l'empire Romain, la ſemaine dut inſenſiblement paſſer en uſage, & l'on commença à s'en ſervir publiquement l'an 150 de notre ère. On a lieu de croire que la ſemaine étoit beaucoup mieux obſervée en Orient, c'eſt-à-dire chez les Chaldéens, les Aſſyriens, les Egyptiens, les Sabiens, les Arabes, les Indiens & les Perſes; cependant on a des preuves pour & contre, ce qui indique que l'uſage a varié avec les temps; aujourd'hui nos voyageurs ont trouvé la ſemaine connue & plus ou moins obſervée chez tous les peuples d'Aſie où ils ont pénétré.

II. Nous ne conſidérerons point ici les fêtes lunaires du mois ſous l'aſpect vulgaire, mais ſous l'aſpect primitif de la religion des premiers hommes, c'eſt-à-dire comme des fêtes dans leſquelles à l'occaſion du renouvellement de la lune, de ſes déclins & de ſes phaſes, on s'entretenoit toujours d'idées funebres & apocalyptiques, ſuivies de réjouiſſances & de jeux.

Ainſi il nous importera peu que ces fêtes ſoient ou non eſpacées de ſept jours en ſept jours ; nous examine ons l'eſprit de la fête, ſous tel quantieme qu'elle ſe trouve, & par l'eſprit des uſages obſervés nous jugerons de combien ces fetes s'écartoient quant à leur poſition, du principe primitif que cet eſprit lui-meme nous fera découvrir.

Le mois lunaire a indiqué quatre fêtes, dont la premiere a rapport à la nouvelle lune, la ſeconde à ſon premier quartier, la troiſieme à ſon plein & la quatrieme à ſon dernier quartier ou à ſon déclin. Voilà l'eſprit primitif qui avoit placé les fêtes de ſept jours en ſept jours, ordre dont on s'eſt plus ou moins écarté à proportion des connoiſſances que les hommes ont acquiſes en aſtronomie, ou du plus ou moins de reſpect qu'ils ont eu pour l'uſage. Mais l'occaſion de ces quatre fêtes étoit tellement réglée par les phaſes lunaires, qu'il y a des peuples qui, ſans s'embarraſſer du cycle de ſept jours, n'en célèbrent pas moins les phaſes lunaires aux jours où ces phaſes arrivent. Au Mexique, où l'année étoit compoſée de 18 mois de 20 jours chacun, chaque mois étoit diviſé en quatre parties ou ſemaines de cinq jours, dont le premier étoit une fête réglée (2). Voilà un exemple qui nous montre comment on s'eſt écarté de l'eſprit primitif, même en voulant le ſuivre. Les Siamois au contraire ont dans cha-

(2) Hiſtoire générale des Voyages Tom. XII. p. 530.

que mois quatre fêtes aux quatre principales phaſes de la lune, celles de la nouvelle & de la pleine lune ſont les plus ſolemnelles. Ce ſont en effet les phaſes que la nature diſtingue d'une façon plus marquée des autres, qui ont toujours été les ſujets de la plus grande ſolemnité chez les peuples anciens & modernes; la nouvelle lune a même obtenu le pas ſur la pleine lune, & pluſieurs n'ont fait aucune attention aux quartiers; ceux qui n'ont ſolemniſé que les deux phaſes principales n'ont eu par mois que deux fêtes eſpacées tantôt de 14 & tantôt de 15 jours. Ceux qui ont célébré les trois premieres phaſes, & qui ont négligé la derniere, les ont ordinairement célébrées de ſept en ſept jours; mais la méthode a dû varier pour ceux qui ayant obſervé de ſept en ſept jours les trois premieres phaſes, ont auſſi voulu obſerver la quatrieme au bout de ſept autres jours; en effet il devoit arriver de-là que la quatrieme ſemaine devoit être tantôt de 8 & tantôt de 6 jours, c'eſt-à-dire d'une ſemaine de ſept jours intercalée d'un ou de deux jours pour atteindre la nouvelle lune ſuivante. Nous n'avons aucun veſtige de ce dernier uſage, mais il a été d'une néceſſité ſi indiſpenſable chez les peuples qui ont voulu ſe ſervir conſtamment de ſemaines de ſept jours, ſans s'écarter des phaſes lunaires, que malgré le ſilence de l'hiſtoire il faut croire qu'ils ont eu recours à ces intercalations hebdomadaires ſoit tous les mois, ſoit au moins toutes les ſaiſons. C'eſt, ſans doute, la difficulté qu'il y avoit d'ajuſter cette

derniere ſemaine qui a fait que la plûpart des nations ont négligé la fête du dernier quartier, & que la plûpart d'entre elles n'ont eu aucune fête depuis la pleine lune juſqu'à la nouvelle. On peut remarquer dans nos calendriers que les trois premieres phaſes de la lune ſont preſque toujours eſpacées de ſept jours, & que la quatrieme occupe toujours 8 ou 9 jours. Selon Hyde, les anciens Perſes ne faiſoient point uſage de la ſemaine ; ainſi que les Grecs, ils diviſoient leur mois en trois eſpaces ; cependant cet auteur remarque chez eux les veſtiges d'un autre uſage que voici : chaque jour du mois portoit chez les Perſes le nom d'un ange ; mais on remarque qu'à certains jours le nom de Dieux étoit joint à celui de l'ange : ces jours étoient le 1, le 8, le 15 & le 23. Hyde a raiſon de les appeller les *ſabbats des Mages* ; par où l'on voit que leur mois étoit compoſé de deux ſemaines de ſept jours, & de deux autres de huit jours, & que le 1, le 8, le 15 & le 23 étoient les premiers jours de chacune de ces ſemaines ; cette diviſion étoit digne d'un peuple éclairé qui étudioit l'aſtronomie, & qui ne ſuivoit pas en aveugle les anciens uſages, parce qu'il connoiſſoit le principe du cycle de 7 jours, & il avoit trouvé le moyen d'empêcher que ce cycle n'anticipât ſur les mois (3).

Une ſeconde raiſon s'eſt jointe à cette dif-

(3) *Hyde de religione Perſarum. Cap. XIX.*

ficulté du calcul, c'eſt l'idée qu'il paroît qu'ont eue les peuples ſur le temps du décours de la lune qu'ils ont regardé comme un temps funeſte & malheureux. Cette idée tenoit au ſyſtême général & à l'eſprit du cycliſme apocalyptique qui avoit infecté les nations. Nous avons dit en parlant du période journalier, qu'après l'heure de midi les Romains ne prenoient plus les augures ; ils obſervoient la même choſe par rapport au temps qui ſuit la pleine lune, qui eſt comme le midi de cet aſtre ; après les ides ils ne prenoient plus les augures à cauſe du décours. La derniere ſemaine de chaque mois eſt encore réputée malheureuſe à Madagaſcar. Les Tartares n'aiment à commencer leurs entrepriſes que le 1 & le 15 des lunes. Au Tonquin on va ſaluer l'empereur le 1 & 15 de la lune. Ariſtophane dit que le plus abominable des jours eſt celui de la vieille & de la nouvelle lune, ce qui doit s'entendre, non du jour de la nouvelle lune, qui de ſon temps étoit univerſellement reconnue pour une fête de joie, mais de la veille, qui eſt le dernier jour de la lune précédente. Les derniers jours de la lune ſont encore des jours de crainte pour la plûpart des Juifs ; ils jeûnent un jour ou deux avant ſon retour (4). Les Natchez, peuple ſauvage de la Louiſiane, offrent réguliérement à la lune dans ſon dé-

(4) Cérém. Relig. Tom. IV & VII. Baſnage. Lib. IV. Chap. 4. Hiſtoire Générale des Voyages. Tom. VII. & IX.

clin des mêts délicats pour l'engager à revenir. Les Japonois qui célebrent le 1 & le 15 de la lune ne célebrent point ſes quartiers, mais ils célebrent le 28 ; cependant Kempfer nous dit qu'on fait peu de cas de cette fête, qui n'eſt ſolemnelle que pour les adorateurs d'Amida, que nous avons dit ailleurs être un emblême chronique du Dieu de la fin des temps, & dont les ſectateurs ſont des fanatiques ; mais nous allons voir d'une façon plus étendue les uſages funebres qui ont rapport au décours de la lune ; nous examinerons la *Néoménie*, dont la ſolemnité, mêlée d'idées funebres & gayes comme toutes les autres fêtes, nous préſente des contrariétés qu'on n'a pu comprendre juſqu'ici, faute d'avoir connu l'eſprit lugubre & apocalyptique qui a fait la baſe de toutes les inſtitutions de la premiere antiquité.

III. La *Néoménie* ou fête de la nouvelle lune étoit d'un uſage preſque univerſel chez les peuples de l'Amérique. Suivant Coréal, les Moxes vers la nouvelle lune ſortent de leurs villages dès le point du jour, & marchent en ſilence vers une coline voiſine ; lorſqu'ils y ſont arrivés ils jettent des cris affreux ſous prétexte d'attendrir le cœur de leurs divinités, toute la journée ſe paſſe à jeûner & à crier lamentablement ; mais auſſitôt que la nuit commence les aſſiſtans ſe livrent à la joie : les prêtres ſe coupent les cheveux, ce qui pour eux eſt un ſigne d'allégreſſe, & s'enivrent au

ſon des inſtrumens ; le peuple imite leur exemple & paſſe la nuit à danſer, à chanter & à boire ; ces extravagances finiſſent ſouvent par des combats dans leſquels ces pauvres inſenſés ſe font des bleſſures cruelles & vont juſqu'à ſe tuer (5). On voit par ce récit que cette fête a deux parties, l'une triſte & inquiete, l'autre joyeuſe & turbulente. Les Mexicains & les Péruviens célébroient auſſi la Néoménie, & les Caraïbes faiſoient ce jour-là un grand bruit & des hurlemens.

En Afrique les habitans du Cap de Bonne Eſpérance célebrent par des fêtes le renouvellement & le plein de la lune ; la cérémonie dure toute la nuit avec un grand fracas ; & l'on y donne des ſignes de terreur & de joie. Les Negres ſaluent la nouvelle lune dès qu'ils la voyent paroître, & demandent au ciel que leurs richeſſes puiſſent augmenter avec les quartiers de la lune ; cependant ils ceſſent tout travail ce jour-là, & ne permettent point aux étrangers d'entrer chez eux, parce que c'eſt un jour de ſang. Ceux d'Angoy à la nouvelle lune peignent leurs idoles en rouge, ſaluent la lune à genoux, & demandent que leur vie puiſſe ſe renouveller comme elle. Les Caffres ſe font ce jour-là une croix rouge ſur le front, ce qui paroît être un ſigne d'expiation (6). Les femmes d'Angola tournent le

(5) Coréal. Voyages Tom. II. p. 362.
(6) Hiſtoire Générale des Voyages Tom. III. IV. & V.

dos à la lune, parce qu'elles la regardent comme la cauſe de leurs infirmités périodiques. Au Monomotapa l'empereur armé court dans ſon palais comme s'il vouloit combattre, enſuite il régale les ſeigneurs de ſa cour avec du bled d'Inde ou du Mahis.

Si nous paſſons en Aſie, nous y trouverons divers uſages aſſez analogues à ceux qui viennent d'être rapportés. Les Mingreliens, quoique chrétiens, tirent l'épée lorſque la lune paroît, & mettent un genou en terre pour la ſaluer; cependant ils accuſent cet aſtre de tous les maux qui leur arrivent: c'eſt d'après ces idées qu'ils reſtent tous les lundis ſans rien faire; ils s'abſtiennent même de puiſer de l'eau qu'ils croyent infectée ce jour-là. Dans l'iſle de Java le peuple pouſſe des cris de joie à la nouvelle lune: à Bengale elle eſt reçue par des battemens de mains, des acclamations & danſes. Les Bramines Indiens aux nouvelles lunes font ſortir des pagodes les ſtatues de quelques-uns de leurs dieux; tantôt c'eſt *Viſtnou* qui doit détruire le monde, tantôt c'eſt *Eſvara* ou *Ishuren* que l'on croit être le même qu'Oſiris. Au reſte aux Indes les nouvelles & les pleines lunes ſont précédées d'un jeûne. A la Chine les nouvelles & les pleines lunes ſont conſacrées à la mémoire des ancêtres devant les images deſquels on allume des cierges: les Bonzes Chinois prient toute la nuit qui les précéde. La nouvelle lune arrivée eſt célébrée par des illuminations & des feux, & quelques-uns courent en furieux avec

des torches à la main. Au Japon le premier jour du mois ſe paſſe en félicitations, en viſites & en complimens; le peuple Japonnois n'a retenu que la partie gaye de cette fête (7).

IV. Paſſons maintenant aux Romains, Horace dit „ Si toutes les fois que la lune ſe „ renouvelle vous élevez au ciel vos mains „ ſuppliantes; ſi vous offrez aux Lares de „ l'encens, des fruits & un porc, vos moiſ„ ſons, vos vignes & vos troupeaux ne ſouf„ friront aucun mal " (8). Dans le culte des Lares il eſt aiſé de reconnoître celui que les Chinois rendent à leurs ancêtres morts; il nous montre donc que la Néoménie Romaine étoit en partie funebre; & comme aux ſaturnales que nous avons fait voir être une fête lugubre & relative aux fins des périodes, on faiſoit une commémoration des Lares, on eſt en droit de regarder ce culte comme apocalyptique. La Néoménie ne ſe célébroit à Rome qu'après avoir vu la lune qui ne peut être apperçue que deux jours après ſon véritable renouvellement; c'étoit le ſecond Pontife qui ayant obſervé ſon renouvellement l'annonçoit au Roi des ſacrifices, & après avoir fait enſemble le ſacrifice de la Néoménie, ils appelloient le peuple au capitole & lui annonçoient les nones ſuivantes. La femme du Roi Pon-

(7) Cérém. Relig. Tom. V. Kempfer Tom. I. Liv. III. Chap. 3 Lettres édifiantes. T. XV.

(8) *Horat. Od. Lib. III. Od. 17.*

tife faiſoit de ſon côté le ſacrifice d'une truie ou d'une brebis à Junon, à qui toutes les calendes étoient conſacrées. La Néoménie étoit auſſi un jour d'aſſemblée pour le ſénat, tous les ſénateurs alors à la ville étoient obligés de s'y trouver ſous peine de payer une amende. Le jour des calendes étoit réputé malheureux, puiſqu'on ne ſe marioit point ce jour-là; le lendemain étoit plus malheureux encore d'où l'on voit que la Néoménie Romaine ne préſentoit rien moins qu'un aſpect riant (9).

Le nom de *Calendes* que les Romains ont donné au premier jour de leur mois, a donné lieu à des diſputes; je crois que l'on peut s'en tenir à l'opinion de Macrobe qui dit qu'originairement au lieu de *Kalendæ* on diſoit *Kaletæ*, qui dérive du mot Grec Καλεω, j'appelle; ce mot dérive lui-même du Phénicien *Kahal* appeller, convoquer; c'eſt de ce dernier mot qu'eſt formé le nom de *Koheleth*, que porte un livre de la Bible que nous appellons *Eccléſiaſte*. Ainſi le mot *Calendes* ou *Kalendes* ſignifie jour d'aſſemblée ou de convocation.

Chez les Grecs la néoménie étoit un jour ſacré, il étoit conſacré à tous les dieux, & ſurtout à Apollon comme l'auteur de la lumiere. On faiſoit des ſacrifices dans la citadelle d'Athenes accompagnés de vœux pour la félicité publique

(9) *Macrob. Saturnal. Lib. I. Cap.* 15. *Cicero Epiſt. ad Atticum Lib. IV. Epiſt.* 12. *Aul. Gell. Lib. V. Cap.* 17.

publique pendant le cours du mois. Les enfans imploroit les dieux pour leurs peres : l'on plaçoit dans les carrefours des tables couvertes de pain pour les pauvres qui les emportoient, & l'on diſoit qu'Hécate les avoit mangés. Depuis un temps immémorial la populace & ſurtout les femmes étoient dans l'habitude d'aller la nuit hurler dans les carrefours, d'appeller Hécate ſept fois, & de chanter des chanſons lugubres en mémoire des infortunes de Cérès & de Proſerpine ; pour connoître l'eſprit de cet uſage, voyons ce que c'étoit qu'*Hécate* (10).

Cette Déeſſe comme toutes les divinités du paganiſme, n'avoit pas une généalogie bien décidée ; tantôt elle étoit fille d'*Aſtérie* ou de la Nuit & du Tartare ou de Latone. Aſtérie eſt le même nom qu'*Eſther* & que *Saturne*, & ſignifie, ainſi que *Latone*, celle qui eſt cachée. L'obſcurité de ces filiations d'Hécate ne prévient point pour elle ; & quelle que ſoit la ſignification de ſon nom, elle préſente quelque choſe de funebre. On la repréſentoit ordinairement ainſi que le chien des enfers, avec trois têtes ; dans ſes mains elle tenoit un flambeau, un fouet, un glaive & un ſerpent, ce qui la rapproche encore des trois furies & des trois parques. Cependant le flambeau, le ſerpent & l'opinion où l'on étoit encore qu'Hécate étoit

(10) *Meurſius Græcia feriata Lib. V. Ariſtoph. in Pluto. Faſoldi Hierologia. Decad. 7 & 9.*

la lune, nous fait voir que ce monſtre étoit un emblême cyclique de l'aſtre qui porte la lumiere & qui meſure les temps; auſſi diſoit-on qu'Hécate préſidoit à la naiſſance, à la vie & à la mort, au ciel, à la terre & aux enfers; j'ajouterois encore au paſſé, au préſent & au futur. Hécate étoit donc une divinité cyclique & des-lors une puiſſance terrible qui menaçoit les hommes de deſtruction; auſſi les Platoniciens diſoient que cette déeſſe, ainſi que Pluton & le chien à trois têtes, ne repréſentoit que le mauvais principe, que les Perſes nommoient *Arimane*. Au reſte, ſuivant les idees du paganiſme, c'étoit une divinité vengereſſe, amie des Euménides, qui tenoit, ſelon Héſiode, le deſtin de la terre & de la mer entre ſes mains. Elle étoit la ſouveraine des magiciens, des ſonges, des ſpectres, des fantômes & des terreurs; elle préſidoit aux carrefours & aux portes par la même raiſon que Mercure, le conducteur des morts, préſidoit aux chemins, & que tant d'autres divinités chroniques & cycliques préſidoient aux entrées des villes & des maiſons, le tout fondé ſur ce que la vie n'eſt qu'un paſſage, idée très-conforme au génie primitif de l'antiquité. Le vulgaire ne connoiſſoit cette divinité que par ſa fable, mais pour les gens d'un autre ordre Hécate avoit des myſteres qu'on célébroit dans l'antre de Zérinthe; ces myſteres avoient, ſelon les apparences, les mêmes objets que les autres ſur leſquels on gardoit pareillement un ſecret inviolable. En-

ſin dans le langage mythologique Hécate étoit la reine des morts & des enfers, la même qui ſous le nom de *Proſerpine* étoit fille de Cérès & femme de Pluton.

C'eſt en conſidérant Hécate ſous tous ces différens points de vue que l'on peut démêler l'eſprit des néoménies chez les Grecs : on voit qu'elles devoient être eſſentiellement lugubres ; on y réuniſſoit la mémoire des morts ou des ancetres, ainſi que l'indique le *ſouper d'Hécate*, qui n'a dû être dans l'origine qu'une offrande funéraire que l'on faiſoit ſur les tombes des morts, auxquels le déclin de la lune faiſoit ſonger comme à la fin de toutes choſes. Cependant ce qui avoit rapport à la nouvelle lune ne devoit point être auſſi funebre ; puiſque le culte s'adreſſoit alors à tous les dieux, & ſurtout au pere du jour, cette partie de la fête devoit être conſacrée à la joie ; mais chez les Payens l'ignorance des motifs faiſoit confondre tous les uſages des fêtes & en a fait un chaos qui eſt preſque devenu impénétrable.

En Phénicie la néoménie avoit été célébrée de la même maniere que l'on vit enſuite en Grece. On dreſſoit des tables ſur les terraſſes des maiſons, aux portes, aux veſtibules & aux carrefours ; il eſt vrai que ce n'étoit pas pour Hécate, mais en l'honneur d'*Aſtarté* (11), la

(11) Le nom d'*Aſtarté* reſſemble ſi fort à celui d'*Aſtérie* mere d'*Hécate*, & à celui de *Saturne* dont la racine eſt *Sathar*, cacher, qu'on doit regarder cette Déeſſe comme une Divinité chronique.

triſte épouſe d'Adonis. Si les noms ſont différens, leur légende eſt également funebre, & les cérémonies de la néoménie étoient lugubres & cruelles; s'il en faut croire les commentateurs c'étoit ſurtout à cette fête qu'en Phénicie on offroit des enfans à Moloch, ſoit en les jettant dans le feu, ſoit en les y faiſant paſſer pour les purifier. En effet il y a lieu de croire que les Néoméniens comme toutes les autres fêtes de renouvellement & de déclin, avoient les feux que nous avons vu allumer aux veillées funebres; l'on ſe ſervoit de ces feux pour ſe purifier & ſe régénérer avec la nouvelle lune; c'étoit-là le motif original de ces cérémonies devenues folles ou cruelles par l'oubli ou par l'abus des motifs. Le concile de Conſtantinople *in trullo Canon* 65, cenſure les chrétiens qui, allumant des feux à la nouvelle lune devant leurs maiſons, ſautoient & paſſoient par deſſus. Les Juifs avoient eu cet uſage qu'ils avoient emprunté des nations payennes, & dont l'antiquité prouve aſſez l'univerſalité.

V. La néoménie étoit une des plus grandes fêtes des Hébreux; on le voit par le ſacrifice que leur loi les obligeoit de faire ce jour-là; il étoit le même que celui de la pâque, & par conſéquent plus ſolemnel que celui des ſabbats ordinaires. Le pſeaume 80 préſente la néoménie comme une très-grande ſolemnité deſtinée à la joie; aux actions de grace en mémoire de la délivrance d'Egypte & des maux éprouvés dans le déſert, & de l'abondance que Dieu accorda à ſon peuple. La loi or-

donne de ſonner de la trompette aux premiers jours des mois, pour que Dieu ſe ſouvienne de ſon peuple; & tout ce que dit le roi prophète annonce la gaieté & ne préſente aucuns des uſages lugubres que nous avons vu pratiquer aux autres peuples à la néoménie. Les Juifs d'aujourd'hui ſe préparent à la nouvelle lune par le jeûne; les femmes ceſſent tout travail parce que cette fête les regardent plus particuliérement que les hommes qui vaquent à leurs occupations ordinaires; ceux-ci vont cependant à la ſynagogue où l'on chante les pſeaumes 112 & 117 qui ſont des cantiques de louange en mémoire de la ſortie d'Egypte. Ils donnent aux temps de la nouvelle lune la préférence pour célébrer leurs mariages (12). La gaieté que l'on voit régner dans les néoménies des anciens Hébreux, vient peut-être de la réforme que leur légiſlateur a cru devoir mettre dans les uſages antérieurs dont il eut ſoin de cacher les motifs. Cependant dans le jeûne préparatoire des Juifs & dans les commémorations qu'ils font aux nouvelles lunes des maux dont leurs peres ont été affligés, on peut encore retrouver des traces de cet eſprit de triſteſſe qui s'eſt indentifié avec toutes les

(12) V. Nombres Chap. X. vs. 10. XXVIII. vs. 11. & 19. Paralip. Liv. I. 23. vs. 31. & Liv. II. 8. vs. 13. Liv. des Rois I. 20. vs. 24. IV. Chap. 4. vs. 23. Cerém. relig. Tom. I. & II. Léon de Modene Liv. III. Chap. 2.

fêtes des nations. Les femmes juives ne regardent la néoménie comme leur fête que parce qu'*Hécate* avoit été chez leurs meres la patrone des femmes, comme chez les nations payennes. D'ailleurs la commémoration que les Juifs font du roi David en ce jour pourroit être fondée sur les mêmes motifs qui faisoient que chez les Grecs Apollon présidoit à cette fête. Dans la mythologie des rabbins le grand roi d'Israël tient lieu d'Apollon; ainsi que ce dieu, David étoit berger, jeune, blond, prophète & musicien, & avoit triomphé d'un géant & de ses ennemis.

Quoiqu'il en soit, je ne releverai point ici l'erreur de ceux qui prétendent que les nations payennes ont emprunté des Hébreux l'usage de célébrer la néoménie; cet usage devoit être antérieur à la législation de Moyse; les néoménies des juifs avoient même un caractere qui décele qu'elles étoient dérivées d'une législation qui n'avoit fait que changer & réformer celle qui étoit plus ancienne & plus universelle, & qui dépendoit d'une religion primitive que son ancienneté avoit fait oublier & méconnoitre même dans l'antiquité la plus reculée.

VI. La fête de la seconde phase de la lune, c'est-à-dire de son premier quartier, devoit arriver, selon l'ordre naturel, le 8 du mois, & commencer une nouvelle semaine; celle-ci finissant avec le 14e. jour, veille de la pleine lune, auroit, ainsi que la premiere, contenu un jour de fête suivi de six jours de tra-

vail. Cet ordre néanmoins a été interverti de différentes manieres, comme nous allons le remarquer, ſuivant que les peuples ſe ſont plus ou moins écartés des regles primitives, ſoit parce qu'ils en ignoroient l'eſprit, ſoit parce qu'ils l'ont corrompu.

(13). Romulus, ſuivant Macrobe, guerrier peu inſtruit dans l'aſtronomie, avoit réglé chez les Romains que le mois commenceroit du jour où l'on appercevoit la nouvelle lune, mais comme elle ne ſe découvre point dès le premier jour, & comme divers accidents peuvent même empêcher de la voir de pluſieurs jours, les mois étoient tantôt plus longs, tantôt plus courts, parce qu'on les commençoit plus ou moins tard; ainſi la néoménie étoit, pour ainſi dire, une fete mobile dans le mois; auſſi bien que les Ides & les Nones qui en dépendoient. Telle a été ſans doute chez les Romains, ainſi que chez bien d'autres peuples avant eux, la cauſe du dérangement que nous voyons dans leurs autres fêtes lunaires; en effet cette façon d'obſerver le retour de la lune a été preſque univerſelle; ceux qui vouloient obſerver l'ordre ſepténaire & ſéparer leurs fêtes par ſix jours, ne voyoient plus tomber leurs ſolemnités aux jours des phaſes, mais un ou deux jours plus tard, ce fut le cas des Hébreux & de preſque tous les anciens peuples de

(13) *Macrob. Saturnal. Lib. I. Cap.* 15.

l'Orient ; ceux qui voulurent remédier à cet inconvénient ne conſerverent plus exactement leurs ſemaines, ce fut le cas de tous les anciens peuples de l'Occident.

Chez les Romains le jour des nones qui dans ſon origine n'avoit pu être que le jour du premier quartier, & le premier jour de la ſeconde ſemaine du mois, c'eſt-à-dire qui auroit dû arriver le huitieme jour du mois lunaire, arrivoit tantôt le 5 & tantôt le 7 du mois Kalendaire, enſorte qu'ayant perdu de vue le plan du calcul primitif, on ne peut point mettre les Romains au nombre de ceux qui ont obſervé la ſemaine. Cependant ſi l'on fait attention que la néoménie kalendaire ſe célébroit chez les Romains pluſieurs jours après la néoménie lunaire ou véritable, les nones étant placées tantôt au 5 & tantôt au ſept du mois kalendaire, on doit entrevoir que l'on a originairement cherché par cette variation & par cette abréviation de la premiere ſemaine du mois, à les placer ſous le 8 du mois lunaire, où ces noms devoient naturellement tomber ſelon l'eſprit de leur inſtitution. Mais il faut convenir que les Romains n'allerent point juſqu'à ſoupçonner que leurs ancêtres euſſent eu des vues de précaution dans ce calcul; les nones ſe trouvant chez eux toujours antidatées, il arriva que leur ſeconde ſemaine fut augmentée d'autant que leur premiere étoit racourcie; ils n'en regardent pas moins les nones comme le renouvellement d'un autre cycle, mais ce cycle, au lieu d'être de ſept jours,

étoit de huit, & comme par un autre abus ils y comprirent auſſi le jour des Ides, ils l'appelloient cycle de neuf jours, ou *nones*, c'eſt-à-dire neuvaine.

Au reſte le jour des nones étoit beaucoup moins ſolemnel que celui des Kalendes ou des Ides; ces deux jours étoient des *féries* & les nones n'en étoient point; on n'offroit ce jour-là aucun ſacrifice aux Dieux; c'étoit le jour où les gens de la campagne venoient à la ville pour apprendre du roi pontife quelles ſeroient les féries du reſte du mois, & ce qu'ils avoient à faire; ils ſe retiroient enſuite chez eux, & ne vendoient rien à Rome ce jour-là qui étoit réputé très-funeſte. On pourroit cependant mettre en problème ſi ce jour étoit heureux ou malheureux pour les premiers Romains; il ſemble dans Macrobe qu'originairement les nones avoient été un jour de joie pour le peuple, mais par la ſuite ce jour préſentoit un aſpect aſſez triſte, puiſqu'on n'oſoit ni ſe marier, ni tenir de marché, ni aſſembler le peuple; cependant ce jour-là chez les Romains des derniers temps n'étoit point réputé malheureux, c'étoit ſeulement le lendemain, c'eſt-à-dire le 6 ou le 8 du mois qui étoit réputé noir & abominable. Il ne falloit y rien entreprendre, pas même des ſacrifices ou des funérailles, ni nommer les noms de *Janus* ou de *Jupiter*. Comme on avoit la même ſuperſtition pour le lendemain des kalendes & des ides, il n'eſt pas facile de rendre raiſon de ces bizarreries: cependant il paroît que ces idées étoient provenues

du dérangement du cycle hebdomadaire & de ſes fêtes, puiſqu'on ne pouvoit point dans un jour abominable nommer Janus, qui eſt le dieu de l'ouverture des périodes ; c'eſt que ſuivant les apparences, les jours réputés malheureux par la ſuite n'avoient été originairement que les derniers jours des cycles & des périodes, qui ayant été altérés, tronqués, allongés ou racourcis, en un mot boulverſés, le jour funebre, au lieu de ſe trouver la veille de la fête cyclique, aura été porté au lendemain & quelquefois au jour de la fête même. Dès que les peuples n'ont plus connu l'eſprit de la diſpoſition de leurs féries, ils n'ont pu que les déranger & les pervertir de plus en plus ; ils agiſſoient toujours en aveugles, & ne rencontroient juſte que par une eſpece de hazard.

C'étoit, par exemple, une opinion reçue chez les Romains, que le ſeptieme jour étoit noir, funebre & ſemblable au lendemain des Kalendes, des Nones & des Ides ; ces jours n'arrivoient cependant tantôt que le 2, le 6 & le 14 du mois, & tantôt que le 2, le 8 & le 16. D'où pouvoit venir cette opinion qui n'avoit aucun rapport à la diſpoſition du calendrier Romain ? Il faut ſans doute que cette opinion eût rapport à la diſpoſition primitive des anciens calendriers dans leſquels les cycles des mois lunaires avoient été exactement de ſept jours ; en effet alors la néoménie avoit été le premier jour de la premiere ſemaine, & le ſeptieme en avoit été le dernier ; le huitieme jour enſuite avoit de même été la férie de la ſeconde

ſemaine, & le 14 du mois en avoit été le ſeptieme, diſpoſition dans laquelle ce devoit être néceſſairement le 7, le 14, le 21 & le 28 qui, comme fin des périodes avoient dû être les jours funebres de la premiere & de la ſeconde ſemaine. Voilà peut-être la véritable ſource de toutes les idées triſtes & apocalyptiques que preſque toutes les nations ſe ſont en tout temps formées du nombre *ſept*. Le ſeptieme jour étoit celui qui mettoit fin au cycle de la ſemaine, on s'imagina que ce ſeroit auſſi ce nombre de ſept multiplié par certains termes qui mettroit fin au monde. Ainſi le ſeptieme jour devint un jour religieux mais triſte pendant lequel on s'inquiétoit ſur la ſemaine ſuivante comme on s'étoit inquiété ſur le retour de la néoménie, & comme nous avons vu qu'on s'inquiétoit ſur le retour de tous les périodes & même du période journalier. Une preuve que le ſeptieme jour avoit été dans les premiers temps un jour de fin de période, c'eſt que les hommes ſont preſqu'unanimement convenus de donner aux ſept jours de la ſemaine les noms des aſtres & des planetes ; ils ont donné aux deux premiers jours le nom des deux plus grands luminaires des cieux. Le premier fut celui du ſoleil & c'eſt ſans doute la raiſon pourquoi la néoménie étoit auſſi conſacrée à Apollon. Le ſecond eut le nom de la lune, & le ſeptieme obtint celui de Saturne qui eſt la plus ſombre & la plus éloignée des planetes. Une nouvelle preuve encore c'eſt que la fin de l'année ſolaire étoit auſſi ſous les auſpices de Saturne, & l'on avoit

de la derniere ſemaine de l'année à laquelle il préſidoit, c'eſt-à-dire des ſept jours des ſaturnales, les mêmes idées ſiniſtres que l'on avoit du ſeptieme & dernier jour de chaque ſemaine qui lui étoit conſacré.

Il ne faut pas croire que ce ſoient les qualités aſtrologiques de Saturne qui toutes paſſoient pour fâcheuſes, qui ont rendu le ſeptieme jour ſi haïſſable aux Romains & ſi redoutable à tous les apocalyptiques, c'eſt au contraire parce que ce jour-là étoit lui-même triſte & funebre dans les premiers temps que la planete qu'on y a fait préſider par la ſuite eſt devenue odieuſe; le jour avoit été odieux avant elle. L'on doit faire les mêmes raiſonnemens ſur les vices & les vertus des autres planetes qui n'ont été dans l'origine que les vices & les vertus des jours. C'eſt parce qu'on faiſoit la guerre le troiſieme jour que la planete qui préſidoit à ce jour eſt devenue la planete de la guerre. C'eſt parce qu'on faiſoit des échanges le quatrieme jour que Mercure eſt devenu le dieu des marchands; &c.

Le peuple Romain, malgré le dérangement arrivé dans ſon calendrier, & les divers changemens que la légiſlation y introduiſit, avoit donc conſervé une des opinions des premiers âges, enſorte que ſoit que le lendemain funeſte des nones arrivât le 6 ou le 9, les ſuperſtitieux qui n'avoient pu oublier que le ſeptieme jour avoit été funeſte & abominable, & qui le tenoient encore pour tel, devoient être deux jours ſans rien faire, lorſque les nones étoient

indiquées pour le cinq. On appelloit à Rome ce jour *ater*, *inominalis*, *inauſpicatus*; auſſi n'entreprenoit-on rien, & le culte des dieux demeuroit ſuſpendu, repos qui par la ſuite donna lieu à la débauche, non dans la vue de célébrer une fête, mais pour ſe diſtraire des idées lugubres que l'on croyoit y voir. Ceci peut être appliqué aux ſaturnales où l'on tenoit la même conduite relativement à la fin de l'année ſolaire que l'on tenoit à la fin de chaque ſemaine; delà ce contraſte de diſſolution dans des jours réputés malheureux & funeſtes.

Il réſulte de l'examen que nous venons de faire des nones chez les Romains qu'elles auroient dû toujours arriver le huit des mois, & être un jour de louanges envers le dieux, parce qu'elles commençoient un nouveau période de jours; ce devoit être non le lendemain des nones, mais la veille ou le ſeptieme jour qui devoit être ſiniſtre, d'après l'eſprit primitif qui ne s'étoit point entiérement effacé de l'eſprit du peuple, malgré les changemens introduits dans le calendrier.

VII. Les Grecs avoient ſur le ſeptieme jour des idées totalement oppoſées à celles des Romains. *Apollon*, dit Eſchyle *a choiſi les ſept jours*. On prétendoit que ce dieu étoit né le 7 de thargelion; c'étoit ce jour-là qu'on célébroit ſa fête à Athenes, dans laquelle les jeunes gens chantoient des hymnes en ſon honneur en portant des branches de laurier; c'étoit le ſeul jour dans l'année où ce dieu ſe manifeſtoit aux hommes par des oracles. Le ſeptieme de

chaque mois lui étoit consacré ; d'où l'on voit que les Grecs regardoient le septieme jour du mois comme un jour heureux & consacré à la joie (14). A Sparte on faisoit aussi des sacrifices à Apollon le premier & le septieme de chaque mois. Malgré cette gaieté des Athéniens aux thargélies ou fêtes de la naissance d'Apollon, rien dans l'origine n'avoit été plus triste & plus révoltant que la maniere dont leurs ancêtres les avoient célébrées. En effet la veille on expioit la ville en immolant un homme & une femme qu'on avoit nourris à ce dessein aux dépens du public ; ces victimes parées & ornées portoient en leurs mains du fromage, le pain appellé *maza*, & des figues seches. On les insultoit d'abord en leur jettant sept fois des oignons & des figues sauvages & en leur donnant sept fois des soufflets ; puis on les brûloit & on jettoit leurs cendres à la mer pour appaiser Neptune ; comme si la ville étoit menacée de grands dangers ; ce fut toujours la terreur qui fit faire ces affreux sacrifices. Cette horrible cérémonie se faisoit au son des flûtes ; les enfans portoient en l'honneur du soleil & des heures des rameaux d'olivier entourés de laine, auxquels étoient suspendus différens fruits & des légumes de toute espece. La fête se terminoit par des jeux

(14) *Æschil. Thebaïd. v.* 806. *Hierologia Decad. III. fest.* 9. *Meursii Græcia feriata Lib. III. Herodot. Lib. VI.*

dont le vainqueur conſacroit un trépied à Apollon (15).

Quoi qu'il en ſoit, Héſiode parlant des jours heureux & malheureux, met le 1, le 7 & le 14 au nombre des premiers, il les appelle *ſacrés* (Ἱερον), titre qu'Homere a auſſi donné au ſeptieme jour. Il n'eſt pas difficile d'entrevoir que c'eſt l'inſtitution de la ſemaine qui a donné lieu à l'opinion qu'Apollon préſidoit au nombre ſept. Mais pourquoi ce Dieu (qui devoit préſider au renouvellement des ſemaines, puiſqu'il avoit préſidé à la néoménie, & puiſqu'il préſidoit à l'ouverture de l'année vernale ou ſolſticiale & puiſqu'il preſidoit à l'ouverture du jour & de tous les périodes,) pourquoi, dis-je, ce Dieu préſidoit-il chez les Grecs aux derniers jours des deux premieres ſemaines du mois? En effet ce n'eſt ni au 7 ni au 14, mais au 8 & au 15 qu'elles commencent avec l'apparition du premier quartier & de la pleine lune. Il y a eu certainement quelque altération dans la façon dont les anciens Grecs ont compté leurs ſemaines, qui

(15) *J. Meurſii Græcia feriata Lib. IV. Faſoldi Hierologia. Decad. VII. feſt.* 5. Les *Pyanepſies* ſe célébroient 7 mois après les *Thargélies*, comme chez les Juifs la fête des Tabernacles ſe célébroit 7 mois après celle de Pâque. Les *Pyanepſies* étoient célébrées en l'honneur d'Apollon : on y cuiſoit des fèves & des légumes en mémoire de Théſée & de ſes compagnons, qui vécut miſérablement le jour qu'il ſe ſauva de l'Iſle de Crete. On attachoit aux portes des maiſons un rameau d'olivier, pour écarter la famine. V. *J. Meurſii, &c. Lib. V. & Faſoldi, &c. feſt. 6.*

leur a fait antidater d'un jour ; chez tous les peuples anciens & modernes c'eſt encore Apollon ou le ſoleil qui préſide au ſeptieme jour, il donne ſon nom, non pas au ſeptieme jour, mais au premier de la ſemaine qui dans l'ordre du mois n'arrive jamais que le 1, le 8 & le 15. On pourroit donner une raiſon aſſez naturelle de cette erreur ; c'eſt que les Grecs ne célébrant leurs néoménies que lorſque la nouvelle lune étoit viſible, la célébroient un jour trop tard, enſorte qu'obligés de racourcir leur premiere ſemaine pour que la ſeconde & la troiſieme commençaſſent au jour du premier quartier & de la pleine lune, c'eſt-à-dire le 8 & le 15 du vrai mois lunaire, il arriva par-là que le jour du ſoleil ou le jour heureux ſe trouva placé le 7 & le 14 de leur mois vulgaire, d'où l'on a imaginé enſuite qu'il préſidoit au ſeptieme jour, ce qui eſt contradictoire avec toutes les idées des nations.

Nous donnerons encore de cet écart des Grecs une raiſon plus profonde, qu'il eſt néceſſaire de connoître à cauſe des erreurs de pluſieurs autres peuples. C'eſt une choſe connue que tous les anciens peuples ont commencé leur jour le ſoir pour le terminer à un autre ſoir ; nous en avons vu la raiſon dans le caractere funebre & mélancolique des premiers hommes ; ils s'affligeoient au déclin du jour & s'entretenoient alors d'idées religieuſes qui ont donné lieu à toutes les ſolemnités cycliques & périodiques de commencer le ſoir par des larmes : & de le terminer le lendemain par

par des réjouiſſances, enſorte que le jour eccléſiaſtique commençant le ſoir & ſe terminant le ſoir ſuivant, les jours civils ont été comptés de même ; ainſi les uns & les autres ont été moins un jour naturel qu'un compoſé de deux jours, dont la ſeconde partie du premier faiſoit le commencement & dont la premiere partie du ſecond faiſoit la fin. C'eſt par cette diviſion des jours qu'on voit chez les Romains des fêtes qui n'occupoient plus que la moitié d'un jour & ſurtout celle du matin ; cette portion de fête avoit dans ſon origine fait portion d'une fête complette qui avoit commencé la veille au ſoir, mais cette premiere partie avoit peut-être été anéantie parce qu'elle étoit funebre.

Dans les premiers temps où le caractere mélancolique & religieux des premiers hommes les diſpoſoit bien plus aux larmes & à la triſteſſe qu'aux plaiſirs & à la gaieté, & où chaque fin de cycle ou de jour leur faiſoit deſirer qu'elle fût celle de leurs maux & de leur vie, dans de telles diſpoſitions, dis-je, il paroît que la premiere partie de la fête d'un cycle quelconque, c'eſt-à-dire la partie funebre, qui arrivoit la veille du véritable jour du cycle, devoit être la partie la plus remarquable de la ſolemnité ; il falloit commencer par pleurer, & les hommes étoient alors très-diſpoſés à le faire, enſorte que chez de tels hommes cette veille étant devenue la partie la plus ſolemnelle de la fête du cycle, aura inſenſiblement rétrogradé d'un jour, ſoit pour être toute en-

tiere conſacrée aux larmes tant que les hommes y ont été diſpoſes, ſoit pour être toute entiere conſacrée à la joie, lorſque le caractere des hommes fut changé à l'aide du temps qui calme les plus grands chagrins, ou à l'aide des législations plus intelligentes qui ont mieux aimé rendre les hommes moins religieux mais plus tranquilles, plus gais & plus heureux. Cette rétrogradation des fetes occaſionnée parce qu'elles ont été originairement compoſées de deux jours, eſt viſible, & nous en avons des exemples très-frappans.

VIII. On diſoit communément chez les juifs que la pâque (qui eſt une ſolemnité dont le temps eſt déterminé par la pleine lune la plus proche de l'équinoxe vernal, c'eſt-à-dire par le 15 du nouveau mois) arrivoit le 14. *Le* 14, diſoit-on, *eſt le jour de la Pâque*; *la Pâque ſe fera le quatorzieme jour*; mais comme cette pâque ne commençoit qu'après le ſoleil couché, c'eſt-à-dire la nuit du 14 au 15, elle n'appartenoit point à ce quatorzieme jour mais au quinzieme, vu que la loi ordonnoit de célébrer les fêtes d'un ſoir à un autre (16). Il y avoit donc à l'occaſion de cette fête une façon de parler vulgaire; qui n'étoit pas ſelon l'eſprit de ſon inſtitution, quoique la fête ſe célébrât ſuivant cet eſprit au moins chez les juifs. Mais ce langage vulgaire a pu induire en erreur une

(16) Lévitique Chap. vs. 32.

infinité d'autres peuples qui ont parlé de même & qui enſuite ont agi en conſéquence. Les Hébreux après avoir dit que la pâque ſeroit au quatorzieme jour, diſoient eux-mêmes que le quinzieme ſuivant étoit la fête ſolemnelle des Azimes du Seigneur (17). Ce langage feroit préſumer que cette fête étoit différente de la pâque & occupoit un autre jour, cependant elle étoit la même; c'étoit le quinze qu'on immoloit l'agneau & qu'on mangeoit le pain azime que l'on devoit manger pendant ſept jours. C'eſt par l'abus d'un ſemblable langage que chez les Grecs le 7 & le 14 du mois étoient devenus des jours ſacrés au lieu du 8 & du 15. On doit pré-

(17) Ibid. vs. 6. Exod. II. vs: 18: Il eſt bon d'obſerver ici que chez les Hébreux la fête des Tabernacles fixée au 15 de Thiſri paroit avoir eu rapport à l'équinoxe d'automne, comme celle de Pâque à l'Equinoxe du printemps. Le langage de l'Ecriture au ſujet de la Pâque & de la fête des Tabernacles a des différences qu'il eſt à propos de remarquer. On ſe préparoit à la Pâque le dixieme jour de Niſan, & l'on ſe préparoit à la fête des Tabernacles le dixieme de Thiſri; la Bible dit que la Pâque commencera le *quatorze* & durera ſept jours; nous avons vu que ce langage vulgaire déſigne que la fête durera le 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21; mais au ſujet de la fête des Tabernacles elle dit que cette fête ſera le *quinze* & durera pendant ſept jours. On peut ici demander ſi en cela la Bible a ſuivi le langage vulgaire, & ſi la fête des Tabernacles a occupé le 16, le 17, 18, 19, 20, 21 & 22, ce qui n'eſt pas vraiſemblable, quoique les Juifs ayent dû la célébrer ainſi, s'ils ont pris à la lettre l'ordonnance de la loi; ou bien Moyſe auroit-il pris un autre langage dans le Lévitique que dans l'Exode? quelque ſingulier que cela fût, il paroît que c'eſt pourtant la vérité. V. *Lévitique Chap. XXIII. vs.* 34.

ſumer que dès avant la législation de Moyſe, les Orientaux étoient déja tombés dans une erreur de calcul ſemblable à l'égard de la fête du renouvellement de la ſemaine, puiſque dans la loi de ce prophète le ſabbat qui eſt la fête de la création du monde, & qui à toutes ſortes de titres, eſt une fête de naiſſance, de renouvellement & de joie, ſoit par rapport au monde, ſoit par rapport au tems & à Dieu même, s'eſt trouvé par une eſpece de contre-ſens placé à la fin du cycle de la ſemaine, c'eſt-à-dire au ſeptieme jour, au lieu d'etre placé au premier des ſept jours. Cette premiere rétrogradation du huitieme jour au ſeptieme, occaſionnée viſiblement par l'ancien uſage de commencer la fete d'un cycle nouveau des la veille de ce cycle, a conduit enſuite à un autre uſage. Comme les Hébreux & ceux des Orientaux qui comme eux ont célébré une fete le ſeptieme jour de la ſemaine, en conſervant d'ailleurs l'ancien uſage de commencer leurs fêtes par le ſoir de leur veille, l'ont commencé le ſoir du ſixieme jour, ce ſixieme jour eſt devenu lui-même pour certains peuples le jour même de la fete; voilà pourquoi aujourd'hui les Arabes, les Turcs & les Perſans ont leur jour religieux au ſixieme jour de la ſemaine.

Il eſt vrai que malgré ces mépriſes les fêtes hebdomadaires de ces différens peuples n'en ont pas moins été eſpacés de ſept en ſept jours, & ſéparés les unes des autres par ſix jours non fériés. Dans le fond il importe peu

pour l'obſervation de la ſemaine de la commencer par un jour ou par un autre, pourvu que le premier terme une fois donné ſoit exactement ſuivi ; il importoit aſſurément très-peu à Moyſe que le ſabbat fut le jour d'Apollon, ou le jour de Saturne, ou celui de Venus ; ce grand légiſlateur étoit fort au deſſus de la terreur & de la ſuperſtition qui donnoit la préférence à un jour ſur un autre ; mais nous parlons ici de l'ordre hebdomadaire. Selon l'eſprit de la légiſlation primitive on ne peut nier que ce ne ſoit elle qui en ait donné le premier terme, & comme elle a laiſſé des traces de ces inſtitutions qui ne ſont point encore effacées ; comme les ſept jours de la ſemaine portent encore le nom des planetes ; enfin comme ces noms ſont encore placés dans leur ordre primitif, qui eſt un ordre naturel ; c'eſt d'après ces anciens titres que nous diſons ici que les fêtes hebdomadaires des muſulmans placées au jour de Venus ou au ſixieme jour, ſont des fêtes déplacées & qu'il y a un ſemblable dérangement chez les juifs qui ſolemniſent la création au jour de Saturne ou au ſeptieme jour, ils ſont en cela tombés dans la même mépriſe que les Grecs qui conſacroient auſſi ce jour à Apollon comme l'auteur de la lumiere, tandis que les Romains au contraire, qui redoutoient le ſeptieme jour, avoient mieux conſervé dans leur ſuperſtition l'eſprit des inſtitutions & des traditions primitives.

Il falloit qu'il y eût chaque ſemaine une fête

qui revint de ſept jours en ſept jours ; voilà ce que preſque toutes les nations ont connu ; mais étoit-ce le premier ou le dernier de la ſemaine qu'il falloit célébrer ? C'eſt ce qui devint un problème dès qu'on eut oublié l'eſprit de la liturgie primitive ; les nations auroient pu cependant ſe tirer de l'incertitude par quelques réflexions très-ſimples. Il n'eſt point douteux, par exemple, que le jour le plus ſolemnel d'un période quelconque eſt celui de ſon renouvellement, ſoit parce qu'il rappelle la création du monde ou un commençement, ſoit parce que l'homme ne peut ſe refuſer à la joie lorſqu'il voit renaître une année, un mois, un ſiecle, &c. dans leſquels il eſt porté à ſe promettre d'être heureux. Les Hottentots appellent leurs fêtes *changement pour le mieux.* Ceux-même qui ſont malheureux eſperent que le période qu'ils vont commencer leur ſera plus favorable. Ces ſentimens qui ſont auſſi naturels qu'univerſels, auroient dû décider en faveur du premier jour de la ſemaine & ramener les hommes au point dont ils s'étoient peu-à-peu écartés ; mais, dira-t-on, comment retrouver le premier jour lorſqu'on l'a perdu de vue ? Ce ſera 1°. en le cherchant dans les noms aſtronomiques des jours de la ſemaine ; la prééminence du jour conſacré à un aſtre auſſi frappant que le ſoleil ſur celui de Saturne ou de Vénus, ramene tout naturellement à la plus ancienne liturgie, & vraiſemblablement à la premiere depuis le renouvellement du monde. 2°. Ce ſera en cherchant dans les obſervations ſur le cours des

aſtres, des ſignaux communs propres à réunir tous les peuples de la terre pour louer Dieu au même jour & au même inſtant d'une voix unanime & univerſelle. 3°. Enfin ce ſera en remarquant la poſition des principales ſolemnités.

Je ſuppoſe que les Hébreux euſſent deſiré de s'inſtruire ſur l'ordre véritable qu'ils devoient donner à leurs fêtes hebdomadaires, lorſqu'elles ſe dérangeoient, ce qui devoit ſouvent arriver pour eux; alors il leur eût ſuffi de remarquer que la fête de pâque qui comprenoit ſept jours dont le premier étoit le plus ſolemnel, avoit dû dans ſon origine tomber dans une ſemaine exacte; que cette pâque arrivant le 15 & ſe terminant avec le 21, la ſemaine précédente avoit dû commencer le 8 d'un mois, & que ce jour avoit dû être une férie; qu'au-delà en remontant encore de ſept jours on tomboit dans la premiere ſemaine du mois & de l'année eccléſiaſtique, & que le premier jour de cette ſemaine du premier mois de cette année avoit été une férie qui avoit concouru avec la néoménie; & qu'ainſi c'étoit la lune, & ſes phaſes devoient être le ſignal de toutes leurs ſolemnités, ſoit majeures, ſoit mineures. Mais nous parlerons bientôt de la ſolemnité hebdomadaire des Hébreux.

IX. Revenons encore aux Grecs. Si le ſeptieme jour étoit conſacré à Apollon, le huitieme jour du mois, c'eſt-à-dire le premier de la ſeconde ſemaine n'étoit point reſté ſans diſtinction. A Athenes tous les huitiemes du mois l'on faiſoit mémoire de Théſée, ſoit à cauſe de

ſon retour de Crete, ſoit parce qu'il avoit réuni & policé les Athéniens diſperſés & ſauvages. Ce jour-là on faiſoit des feſtins en mémoire d'une ancienne diſette; on ſe faiſoit des préſens & l'on donnoit des aumônes aux pauvres. Le ſacrifice de Théſée ſe nommoit Οκτάς ou ſacrifice du huitieme jour (18). Comme cette commémoration de Théſée ſe confondoit avec le culte d'Appollon à la fête de Pyanepſie, qui tomboit au ſept du mois, on pourroit ſoupçonner que la fête du 8 & du 7 n'en avoient qu'une originairement; on remarque dans celle de Théſée aſſez de caracteres d'une fête de renouvellement & d'une fête commémorative pour penſer que dans le principe elle avoit été conſacrée à Apollon uniquement. L'examen de la légende mythologique de Théſée donneroit peut-être là-deſſus bien des éclairciſſemens; mais ces détails nous conduiroient trop loin; nous remarquerons ſimplement que ces deux jours de ſolemnités hebdomadaires conſacrés par les Grecs à la joie, étoient chez eux l'effet de leur heureux caractere, qui leur ayant fait totalement ſupprimer la triſteſſe du ſeptieme jour, aura donné ſon ton de gaieté au huitieme. Puiſqu'on ſavoit qu'Apollon préſidoit au premier jour du mois, & que Mercure préſidoit au quatrieme, on devoit ſavoir que Saturne préſidoit au ſeptieme; mais ce Saturne étoit une divinité trop lugubre pour que

(18) *Fuſoldi Hierologia Decad. VII. Theſeia.*

les Grecs qui l'exclurent, ſans doute, du rang qu'il occupoit pour ſe livrer a la gaieté qui leur étoit naturelle (19).

X. Le concert des peuples pour louer les dieux aux pleines lunes n'eſt pas moins univerſel que pour les nouvelles lunes. Les Egyptiens le jour de la pleine lune ſacrifioient une truie ou un porc a la lune, ils en mangeoient enſuite, en tout autre temps c'étoit un animal immonde que l'on ne pouvoit même toucher ſans purifier après. Les Etruſques à la pleine lune alloient ſaluer leurs Rois & leur faiſoient la cour; c'étoit un jour de louange envers Jupiter; on le remercioit de la perpétuité de lumiere qu'il accordoit pendant la nuit comme pendant le jour; auſſi appelloit-on ce jour-là *fiducia Jovis*, & dans la langue Etruſque *ide*, qui ſemble dérivé du Phénicien *ida*, louer, confeſſer, reconnoître les grandeurs de Dieu; nom que les Romains ont conſervé ſans connoître ſon origine & ſa ſignification. En effet les *Ides* chez ces derniers tenoient lieu de la pleine lune, elles ſe célébroient tantôt le 13 & tantôt le 15 du mois: ſi leur calendrier eût été bien diſpoſé, les Ides ne ſe feroient jamais écartés du 15, puiſque c'étoit la fête de la lune qu'ils avoient reçue des Etruſques. Ce jour étoit réputé ſaint & conſacré à Jupiter à qui l'on immoloit une brebis blanche; on ne ſe marioit point ce jour-là; & ſon lendemain

(19) *J. Meurſii Græcia feriata. Lib. IV. Theſeia.*

étoit regardé comme noir & abominable. Plutarque (20) remarque ſur ces lendemains ſiniſtres des Kalendes, des Nones & des Ides, que la religion a voulu que l'on conſacrât le premier jour des périodes aux dieux céleſtes, & les ſeconds aux dieux terreſtres & infernaux, & que c'eſt parce que dans ces ſeconds jours on faiſoit toujours mémoire des morts & que les cérémonies étoient lugubres, que ces jours étoient réputés malheureux. Plutarque nous donne ici une bonne raiſon de l'origine de ces jours ſiniſtres: mais il nous fait voir que le paganiſme avoit interverti l'ordre primitif & univerſel qui vouloit que l'on s'affligeât toujours avant de ſe réjouir.

Il ne paroît pas que la peine lune ait été une fête chez les Grecs, ni même un jour plus remarquable que les autres; au moins l'antiquité ne nous en dit rien. Mais le ſyſtème aſtrologique qu'ils avoient ſur les jours heureux & malheureux indique que la pleine lune avoit été originairement diſtinguée chez eux. Le 14e. jour étoit, ſuivant Héſiode, un jour heureux ſous les auſpices de Bacchus, dans lequel on pouvoit ouvrir le tonneau pour mettre le vin en perce & le goûter. Il donne à ce même jour le nom de *ſacré*, qu'il avoit déja donné au ſeptieme; mais comme ce quatorzieme jour auroit dû tomber au 15, qui étoit le jour véritablement heureux, c'eſt

(20) *Plutarch. Quæſt. Rom.* §. 24 & 25.

une nouvelle preuve que le bonheur du ſeptieme devoit appartenir au huitieme (21). Les Lacedémoniens regardoient la pleine lune, c'eſt-à-dire le 15 comme un jour heureux, puiſque jamais ils n'oſoient ſe mettre en campagne avant la pleine lune d'un mois; cet uſage qui leur étoit particulier & qui les expoſoit aux railleries des autres Grecs; devoit être fondé ſur des motifs qui ne leur étoient point auſſi particuliers qu'on le penſe. En effet l'on remarque une ſorte d'affectation chez bien des peuples anciens & modernes de ſolemniſer le renouvellement des périodes non aux nouvelles lunes, mais aux pleines lunes.

Chez les Mages le quinzieme jour portoit le nom de Dieu, & le quatorzieme ils mangeoient de l'ail, dans la vue, diſoient-ils, de chaſſer les démons & d'écarter les mauvais eſprits. C'étoit encore le quinzieme jour que l'on pouvoit ſe préſenter devant le Monarque (22).

Nous voyons encore la pleine lune célébrée chez un grand nombre de peuples modernes. A la Chine & au Tonquin l'on fait ce jour la mémoire des ancêtres, & les Mandarins y font des inſtructions au peuple. Au Japon ce jour eſt particulierement conſacré aux dieux, & la nuit ſe paſſe à prendre l'air dans des batteaux. La pleine lune eſt auſſi célébrée à

[21] Mém. de l'Acad. des Inſcript. Tom. IV. p. 58. *Juſtin.*
(22) *Hyde de Relig. Perſarum. Cap. XX.*

Siam ; chez ces différens peuples la fête tombe toujours au quinze du mois, c'eſt-à-dire au premier jour de la troiſieme ſemaine. Les Italiens, les Guebres & les habitans de l'Iſle Célebes ne ſont pas moins exacts à célébrer cette fete. Les Caffres & les habitans du Cap de Bonne Eſpérance obſervent à la pleine lune les mêmes cérémonies qu'à la nouvelle (23).

L'année eccléſiaſtique des Hébreux commençoit à la nouvelle lune de Niſan, c'eſt-à-dire à la mi-mars, cependant la grande ſolemnité du paſſage d'une année à l'autre n'étoit célébrée que le quinze, c'eſt-à-dire à la pleine lune. L'année civile des Hébreux commençoit à la nouvelle lune de Thiſri ou à la mi-ſeptembre ; cependant la grande ſolemnité ne ſe célébroit que le quinze ; car toute la fête des expiations & celle des trompettes ne peuvent, comme on a vu, paſſer que pour des préparations à la fête des Tabernacles.

Chez les anciens Romains la cérémonie d'enfoncer le clou ſacré qui indiquoit les années ſe faiſoit aux ides de ſeptembre, c'eſt-à-dire à la peine lune ; ainſi leur année étoit alors la même que l'année civile des Hébreux. Il paroît par Plutarque que les Romains qui avoient auſſi des égards pour l'année ſolaire, faiſoient des maſcarades & ſe livroient à des réjouiſſances diſſolues aux fêtes de janvier. Enfin

(23) Cérém. relig. Tom. V. Kempfer Liv. III. Chap. 3. Liv. V. Chap. 13.

c'eſt à la pleine lune que l'on commençoit la célébration des jeux olympiques chez les Grecs.

En un mot on donnoit ſouvent la préférence aux pleines lunes des périodes nouveaux ſur les nouvelles lunes ; ce que l'on peut expliquer en diſant que tous les premiers peuples faiſant leurs veilles à la fin des périodes, ont pu tranſporter ces ſolemnités nocturnes aux pleines lunes où la nuit eſt éclairée ; d'ailleurs la ſuperſtition peut encore avoir eu part à cet uſage. Les éclipſes du ſoleil ont lieu aux nouvelles lunes, & nous avons vu les terreurs dont ces phénomenes rempliſſent la plûpart des nations qui attendoient alors la fin du monde ; c'eſt peut-être pour éviter qu'un événement ſi rédouté ne tombât dans les ſolemnités annuelles que l'on en avoit remis la célébration aux pleines lunes.

Les fêtes des juifs paroiſſent réglées ſur cet ancien ſyſtème apocalyptique ; malgré les ſoins de Moyſe pour ſupprimer l'eſprit qui l'avoit fait naître, les rabbins par tradition en ſont reſtés dépoſitaires. Les juifs ſont tenus, comme on ſçait, de faire la lecture entiere de la loi chaque année ; cette lecture ſe termine à la fin de l'année civile, & par conſéquent elle devroit recommencer au premier de Niſan ; cependant ils ne recommencent cette lecture qu'après la fête des tabernacles qui commence le 15 & finit le 31. Les rabbins diſent que c'eſt *afin de cacher au diable le jour de l'an ; afin qu'il n'accuſe point les bons*

au jugement que Dieu tient en ce jour-là (24). Les fables des juifs prouvent leur antiquité autant que leur hiſtoire.

XI. Juſqu'ici les uſages & même les écarts des différentes nations nous ont fait reconnoître & l'uſage des ſemaines & l'eſprit qui l'a fait naître ; la nouvelle, la pleine lune & ſa première quadrature, qui arrivent préciſément le 1, le 8 & le 15 de chaque mois, ont eté des ſignaux univerſels qui ont déterminé à louer Dieu dans ces jours, & leur intervalle de ſept en ſept jours a déterminé les peuples à ſe ſervir de ce cycle. La facilité qu'il y a de compter ces deux premieres ſemaines & à célébrer ces trois fêtes hebdomadaires conformément au cours de la lune, eſt ce qui fait que nous avons retrouvé les traces de ces fêtes chez preſque tous les peuples du monde. Il n'en eſt pas de même de la quatrieme fete, ſoit par le défaut de monumens, ſoit par la confuſion dans laquelle toutes les fêtes étoient tombées chez les anciens. En effet l'on ne voit pas que les Egyptiens, les Grecs & les Romains aient eu quelques égards pour le jour de la derniere quadrature qui arrive tantôt au 22 & tantôt au 23 de la lune. Je préſume bien que quelques idées ſuperſtitieuſes auront pu contribuer à ne point placer les fêtes ſous le décours de la lune ; l'on ne peut, comme on a vu, en

---

[24] *Leuſden Philol. Hebræ. de V. T. p. 39.*

douter; mais comme ces idées ne peuvent être elles-mêmes qu'un écart de l'inſtitution primitive, je crois que malgré le ſilence de l'hiſtoire, le 22e jour avoit été ſolemniſé ainſi que le 1, le 8 & le 15, & que ce jour étoit pareillement la fête du renouvellement de la quatrieme ſemaine du mois, ſemaine qui comprenoit le 22, 23, 24, 25, 26, 27, & le 28e. jour qui eſt le dernier du mois périodique, mais non du mois ſynodique que par la ſuite tous les peuples ont ſuivi & qu'on ſuit partout aujourd'hui, ſi l'on excepte les Japonois qui ont retenu l'antique uſage de compter le mois, & dont nous n'avons trouvé que des veſtiges dans les écrivains Grecs & Romains. C'eſt ſans doute la difficulté d'ajuſter cette derniere ſemaine avec le retour de la nouvelle lune ſuivante, qui a peu-à-peu dérangé la quatrieme ſolemnité du mois. Le dernier quartier arrivant tantôt le 22, le 23 & même le 24, il falloit ſouvent que les deux dernieres ſemaines fuſſent inégales, ſi l'on vouloit célébrer la néoménie avec le retour de la nouvelle lune, ou bien intercaler la derniere ſemaine d'un ou de deux jours, comme on a intercalé des mois & des jours dans l'année. Mais l'embarras de ces opérations eſt, ſuivant les apparences, ce qui a déterminé les premiers peuples à n'avoir aucun égard au cours ſynodique & à s'en tenir au cours périodique qui eſt diviſible par ſept; enſuite l'inconvénient qui réſultoit de voir la fete de la néoménie s'écarter de mois en

mois de la nouvelle lune ; a fait embraſſer deux autres partis ; le premier qui a été le plus univerſel chez les peuples intelligens, eſt de n'avoir égard aux ſemaines que pour les trois premieres phaſes de la lune, qui s'y ajuſtent aiſément ; c'eſt de cette méthode que provenoit ſans doute chez les Romains l'uſage des *Kalendes*, des *Nones* & des *Ides* qui finiſſoient au 15, & de ne plus compter les jours du reſte du mois que relativement à leur diſtance de la nouvelle lune prochaine ; ainſi au lieu de dire après les Ides de mars, qui arrivoient le 15 de ce mois ; que le lendemain étoit le 16, ils l'appelloient le *dix-ſept avant les Kalendes d'avril* ; le jour ſuivant étoit le ſeize, enſuite venoit le quinze, &c. L'autre parti fut embraſſé par les Orientaux, beaucoup plus attachés à leurs anciens uſages ; il conſiſta à célébrer conſtamment le retour des anciennes fêtes lunaires, de ſept jours en ſept jours, comme ils ſe ſervoient encore du mois périodique, & ils inſtituerent une nouvelle néoménie pour le premier jour du mois ſynodique auquel ils ont eu recours pour régler leur année. Cet uſage a ſurtout été particulier aux Juifs ; ils célébroient tantôt quatre & tantôt cinq ſabbats par mois, indépendamment de la néoménie ; ainſi cette eſpece de conciliation du mois périodique avec le mois ſynodique a ſervi encore à multiplier les fêtes & à faire de doubles emplois du même motif.

Les hommes ont été dans le même embar-

ras

ras, & ſont tombés dans les mêmes abus pour la diſpoſition du mois, de la ſemaine & des fêtes qu'ils devoient contenir, lorſqu'ils ont voulu concilier les mois avec les années & le ſoleil avec la lune : chaque réforme a toujours ſervi à multiplier les fêtes : on a eu l'année lunaire, enſuite l'année luni-ſolaire, enſuite l'année ſolaire ; chacune de ces années auroit dû avoir une nouvelle diſpoſition de fêtes ; mais ſouvent l'on n'en a point fait, & l'on a continué de ſe ſervir de la diſpoſition précédente, qui alors ſe trouvoit fauſſe. Souvent on a fait une nouvelle diſpoſition, mais en même temps on a conſervé l'ancienne, & tout alors eſt tombé dans la confuſion. C'eſt de-là que proviennent dans nos années ſolaires ce que nous appellons *fêtes mobiles*, bizarrerie qui vient du reſpect pour l'uſage qui a fait conſerver des fêtes annuelles lunaires avec les fêtes annuelles ſolaires que l'on a voulu ſolemniſer également.

On remarque la même bizarrerie chez les Juifs dans le double uſage qu'ils ont fait du mois ſynodique & du mois périodique. Parmi nous il y a cette différence que la religion ſemble s'être approprié le mois périodique dont elle ſolemniſe les quatre fêtes ; mais ſans égard aux phaſes, tandis que le mois ſynodique abandonné au civil ou au profane n'a parmi nous aucune fête, en quoi nous ſommes oppoſés à toutes les nations qui n'ont ceſſé de conſacrer à la religion la nouvelle lune & ſouvent la pleine lune. Cet uſage eſt comme approuvé

chez nous par le vulgaire qui, ſans en pouvoir donner de raiſon, regarde les premiers dimanches du mois comme les plus ſaints & les plus ſoleminels, ſans ſavoir que c'étoit originairement la fête de la nouvelle lune.

XII. Malgré tous les écarts des anciens peuples, il n'en eſt aucun chez qui nous n'ayons vu des traces de fêtes hebdomadaires; la méthode que nous avons priſe eſt ſans doute la meilleure pour faire voir qu'ils ont tous connu cet uſage; ceux qui ont voulu démontrer qu'ils l'ont tous eu, ſe ſont trompés, puiſque c'eſt moins l'uſage que nous avons trouvé établi chez ces peuples, que l'eſprit de l'uſage, eſprit qui prouve qu'ils l'avoient originairement connu & pratiqué dans des temps plus anciens, mais où l'hiſtoire n'a pu pénétrer. Pour le prouver, ainſi qu'on a vainement tenté, l'on a abuſé de tout ce que les anciens ont dit, fait, ou écrit à l'occaſion du nombre *ſept*. Mais ces anecdotes ne ſont rien connoître, ſinon l'eſprit ſuperſtitieux que l'on avoit toujours conſervé pour ce nombre ſans en ſavoir la cauſe: elle n'étoit autre que d'avoir ſervi dans les premiers âges des ſiecles & de l'aſtronomie à régler l'ordre des fêtes, & ſervi de cycle pour régler les temps.

On voit bien, par exemple, qu'en Egypte on avoit beaucoup de reſpect pour le nombre de ſept; on pleuroit les morts & les rois pendant 70 jours; les moindres jeûnes des prêtres étoient de ſept jours; la fête d'Ombe & des Tentire, qui reſſembloit à celle des Taber-

nacles des Juifs, duroit ſept jours & ſept nuits (25). Mais tout cela ne prouve en aucune façon que les Egyptiens fiſſent alors un uſage conſtant de la ſemaine ; leur expérience dans l'aſtronomie dut les détacher de bonne heure de l'uſage conſtant de ce cycle ; & il y a lieu de croire qu'ils l'avoient quitté depuis longtemps, puiſque les Grecs qui leur devoient toutes leurs connoiſſances, n'en ont jamais fait eux-mêmes aucun uſage. On voit cependant une fête de ſept jours fondée par Myſus en Achaïe ; on voit encore que les Grecs ont toujours eſtimé le ſeptieme jour & le nombre ſept comme conſacré à Apollon ou à Bacchus, & par conſéquent comme heureux ; on voit que les Romains le croyoient ſous les auſpices du triſte Saturne, & par conſéquent le regardoient comme malheureux ; la pompe funebre des empereurs duroit ſept jours. En un mot preſque tous les peuples ont eu une multitude d'opinions, d'uſages & de ſuperſtitions réglées par le nombre ſept ; mais tout cela n'offre que des veſtiges de l'ancien uſage, ainſi que des anciennes opinions. Ce n'eſt que chez les Orientaux, & particuliérement chez les Hébreux, que l'uſage du cycle de ſept jours s'étoit conſervé : ces derniers avoient ſurtout pour lui la plus haute vénération, & comme leur fête hebdomadaire nommée *Sabbat* eſt devenue fameuſe, c'eſt par l'examen particulier de cette fete Judaïque & de ſes uſages que nous terminerons

(25) *Porphyr. de abſtinent. Diodor. Lib. I. Juvenal. Satyr. XV.*

ce que nous avons à dire des fêtes lunaires & de leur eſprit primititif.

XIII. Nous avons déja pluſieurs fois parlé du ſabbat dans le cours de cet ouvrage ; mais ce n'a été qu'en paſſant : cependant cette fête hebdomadaire des Juifs mérite un examen particulier, il ſervira à confirmer les principes que nous avons tâché d'établir juſqu'ici, & nous fera développer de plus en plus l'eſprit primitif qui a été l'ame de toutes les inſtitutions des premiers hommes.

On regarde communément le ſabbat des Juifs comme une fête qui eſt pour eux ce que le dimanche eſt pour les chrétiens ; cependant rien n'eſt moins exact : pour nous en convaincre faiſons abſtraction de tous les motifs de la célébration des différens jours chez ces deux peuples, & ne les conſidérons que ſuivant leur ordre naturel. Je dis ſuivant leur ordre naturel, car ſelon les dénominations communes qu'ils portent, ils en ont un que l'on ne peut changer & qui ne l'a jamais été. Le jour du ſoleil ou d'Apollon, comme nous l'avons déja dit, & le jour de Saturne, ont un rang auſſi diſtinct que celui qui ſe trouve entre le ſoleil & la planete de Saturne. Les nations étant une fois convenues de régler les jours par ſept & de leur donner les noms des planetes, ont dû donner le nom du *ſoleil* au premier jour, parce qu'il eſt le premier & le plus ſenſible des aſtres (26) & parce que chez les nations payennes il

(26) Les Allemands & les Anglois appellent le dimanche

étoit regardé comme le principe & la ſource de la lumiere de la vie. Le ſecond jour étoit celui de la *lune*, parce qu'après le ſoleil c'eſt l'aſtre qui frappe le plus les regards. Les noms de *mars*, de *Mercure*; de *Jupiter* & de *Vénus* donnés au troiſieme, au quatrieme, au cinquieme & au ſixieme jour, ne ſont point à la vérité dans l'ordre aſtronomique; mais cela vient de ce que nous ne faiſons encore que de connoître l'aſtronomie, & nous ſommes à peine ſortis des erreurs dans leſquelles les anciens ont été ſur l'ordre planétaire: cependant cela n'a point empêché qu'ils n'ayent donné au ſeptieme jour le nom de *Saturne*, parce qu'ils ont aiſément apperçu que cette planete étoit la plus reculée, la plus lente & la plus brillante de toutes. Ces conſidérations ne ſentent ni le paganiſme ni l'aſtrologie, elles ſont ſimples & naturelles; ainſi le jour de Saturne eſt le dernier de la ſemaine par une raiſon naturelle, comme le jour du ſoleil en eſt le premier par un droit qu'aucun autre aſtre ne peut lui diſputer. Ainſi le dimanche des chrétiens étant le même jour que le jour du ſoleil, eſt une fête de renouvellement & de joie, tandis que le ſabbat des Juifs étant le jour de ſaturne, ne doit être regardé que comme une fête de fin de période originairement conſacrée au deuil & à des idées ſombres apocalyptiques. Si nous ne trouvons

---

jour du ſoleil; les premiers le nomment *Sonn-dag*, les derniers *Sun-day*.

point ces idées primitives chez les Juifs, nous ne devons être assurés qu'elles ont été déguisées ou supprimées par leur législateur.

Le sabbat chez les Juifs étoit la fête de la création du monde; c'est une vérité si souvent répétée dans l'écriture qu'on ne peut l'ignorer; mais si l'on examinoit la chose à la rigueur on verroit que c'étoit moins la création ou le commencement que la fin de la création ou des ouvrages du seigneur qu'on célébroit dans cette fête. Le nom de sabbat avoit en effet la double signification de cessation & de repos, & l'on sait que c'étoit parce que Dieu ayant cessé de créer, s'étoit pour ainsi dire reposé. C'étoit donc effectivement une fin à laquelle ce jour avoit rapport, & je ne craindrois pas d'avancer que c'étoit déja une fête de fin de période & de fin du monde, parce que l'existence n'étant qu'une création continuée, la fête de la fin de la création ne peut être que la fête de la fin de l'existence des choses; mais laissons-là ces subtilités pour chercher les usages de cette fête, afin d'en découvrir l'esprit primitif qui s'étoit effacé.

Les Hébreux ont donné avec connoissance de cause le nom de *Sabbathi*, ou de *Sabthaï* à la planete de Saturne, puisque c'est une planete qui termine notre système planétaire; en effet ils n'ont point regardé le sabbat comme le premier jour de la semaine; le jour du soleil chez eux comme parmi nous est le premier; le jour de Vénus est le sixieme, & par conséquent le septieme restoit pour Saturne & faisoit leur sab-

bat, qui, comme on a vu ailleurs, eſt la ſource des mots *ſept* & *ſeptem*. Ainſi tout prouve que la fete hebdomadaire des Hébreux étoit placée à la fin d'un période.

XIV. Examinons maintenant ſi les uſages du ſabbat avoient rapport à une fin de période, & ſi les motifs que les Juifs ont donné de ces uſages ont été conformes ou analogues à l'eſprit primitif qui animoit les hommes après le renouvellement du monde. L'objet principal du ſabbat étoit de reſter en repos & de s'abſtenir de tout travail. On ne vendoit ni l'on n'achetoit; on ne voyageoit point; on mortifioit ſes inclinations; on n'allumoit point de feu dans les maiſons; du temps d'Eſdras on fermoit les portes des villes, pour ſuſpendre tout commerce avec les étrangers. La porte orientale du parvis intérieur du temple, fermée les autres jours, étoit ouverte au jour du ſabbat; le roi venoit ſeul adorer le ſeigneur ſur le ſeuil de cette porte, & le peuple adoroit en dehors (26).

[26] V. Exode Chap. XX. vs. 11. XXXV. vs. 3. Eſdras Liv. II, X. vs. 31. & XIII. vs. 19. Iſaïe LVIII. vs. 13. Ezéchiel XLVI. vs. 1, 2, 3. Il eſt dit dans l'Ecriture que Judith ne jeûnoit ni au Sabbat, ni à la nouvelle lune. On doit remarquer que chaque fois que l'Ecriture parle de la Néoménie elle y joint toujours le Sabbat, ce qui pourroit faire juger que le Sabbat avoit été dans ſon origine une fête de même nature que la Néoménie, c'eſt-à-dire, une fête lunaire & de renouvellement, & non la fête de la fin d'un cycle. C'eſt le changement arrivé dans la poſition de cette fête qui a introduit le mêlange de cérémonies & d'opinions gayes & triſtes qu'on pratiquoit dans ce jour.

Tels ſont les uſages ſabbatiques dont il eſt parlé dans l'écriture ; paſſons aux motifs qu'elle en donne. Tantôt elle dit que Dieu ayant créé le monde en ſix jours, ſe repoſa le ſeptieme, & voulut que ce jour fût conſacré ; tantôt c'eſt parce que ce Dieu a tiré le peuple d'Iſraël de l'Egypte ; tantôt c'eſt pour donner du relâche aux hommes, aux animaux & à la terre ; tantôt un ſigne établi entre Dieu & ſon peuple (27). Nous ne voyons rien d'apocalyptique dans ces motifs, & les uſages ne l'étoient pas plus dans l'eſprit de la légiſlation judaïque. L'extinction du feu qui, comme on a vu, eſt lui-même un uſage funebre, n'étoit ſans doute ordonné que pour empêcher tout travail domeſtique. L'ouverture de la porte orientale eſt auſſi par lui-même un uſage cyclique qui avoit rapport à un renouvellement. Cette porte, indépendamment du jour de ſabbat, s'ouvroit encore à la lune avec les mêmes cérémonies ; mais au jour du ſabbat cette porte s'ouvroit pour adorer Dieu dans une fête qui lui étoit conſacrée ; ce n'étoit que le lendemain, c'eſt-à-dire le jour du ſoleil, qu'on chantoit *attollite portas*, &c. Si la légiſlation des Juifs leur eût tranſmis l'eſprit cyclique, il y auroit eu contra[illegible] dans cet uſage, mais comme ils n'a[illegible] point cet eſprit, cette contradiction n'eſt qu[illegible]rente. Si Eſ-

(27) Deutéronome. V. vs. 15. Exode XX. vs. 11. XXIII. vs. 12. XXXI. vs. 14. XXXIV. vs. 21.

dras faiſoit fermer les portes de la ville le jour du ſabbat, ce n'étoit pas par un eſprit funebre, quoique cet uſage le ſoit en lui-même, mais pour mettre la police & pour faire obſerver la loi qui ordonnoit la ceſſation du commerce; cette ceſſation étoit chez les autres nations un uſage funebre pratiqué à la fin des périodes, qui étoient réputés des jours malheureux; mais chez les Juifs ce n'étoit qu'une imitation du repos du ſeigneur, ou c'étoit un repos néceſſaire à l'homme après ſix jours de travail.

Malgré cela l'Ecriture ne nous apprend point ſi le ſabbat étoit pour les Juifs un jour de gaieté ou de triſteſſe; nous préſumons d'après notre dimanche, que ce jour étoit conſacré à l'allégreſſe, & nous en jugerons encore d'après les uſages des Juifs modernes qui ſe réjouiſſent en ce jour-là; cependant ſi nous conſultons ce que les écrivains anciens nous ont dit du ſabbat des Juifs, nous y verrons un extérieur aſſez lugubre. Agatharide dit que les Juifs paſſoient le ſabbat dans leur temple les mains étendues, & priant juſqu'au ſoir. Philon dit que le ſabbat eſt un jour de recueillement, dans lequel on faiſoit l'examen de ſa conſcience & de ſes fautes. Auguſte écrivoit à Tibere après avoir fait une abſtinence: *Les Juifs ne jeûnent point ſi rigoureuſement au Sabbat que j'ai fait ce jour-là.* Pétrone & Martial parlent des jeûnes ſabbatiques. Perſe ne parle du ſabbat que comme d'un jour où les Juifs étoient pâles & taciturnes. On voit dans Juvenal que les rois de Judée obſervoient le ſabbat pieds

nuds, & que ce jour-là les Juifs ne ſe donnoient aucun mouvement pour ſe procurer les choſes les plus néceſſaires à la vie. Plutarque nous dépeint les Juifs en habits de deuil au jour du ſabbat. Juſtin dit que ſuivant la loi de Moyſe le ſabbat eſt conſacré au jeûne à perpétuité, en mémoire des miſeres qu'ils ont ſouffertes dans leur ſortie d'Egypte, qui dura ſept jours. Le poëte Rutilius tourne en ridicule les froids ſabbats des Juifs; (*frigida Sabbata*) parce qu'ils n'allumoient point de feu & demeuroient dans une inaction totale. Strabon & Joſephe remarquent que Pompée profitant du ſabbat ſe rendit maître du temple de Jéruſalem, parce que c'étoit un jour de jeûne auquel les Juifs ne faiſoient aucun travail (28).

Cette foule de témoignages ſemble prouver inconteſtablement que le ſabbat des Juifs étoit un jour de triſteſſe. L'origine que Juſtin donne au Sabbat n'eſt pas fort éloignée de la vérité, car il eſt dit dans le Deutéronome: „ Souviens-toi que tu as été eſclave en Egypte, „ que le Seigneur ton Dieu a déployé ſon „ bras, qu'il t'en a tiré par ſa force, c'eſt „ pourquoi il t'a ordonné d'obſerver le Sab„ bat". A ces autorités on pourroit joindre l'uſage où l'Egliſe Romaine eſt encore de s'abſ-

(28) *Joſeph. contra Appion. Lib. I. Cap.* 8. *Sueton. in Auguſt. Martial. Lib. IV. Epig.* 4. *Petron. in fragment.* Baſnage Liv. VI. Chap. 14. §. 16. *Juvenal Satyra V, VI & XIV. Plutarch. de ſuperſtit. Juſtin. Lib. XXXVI. Cap.* 2. *Strabo Lib. XVI.*

tenir de viande le ſamedi, uſage qui eſt très-ancien, & qui étoit connu même des premiers chrétiens, quoiqu'il y ait eu des temps où l'Egliſe, de peur de judaïſer, ſans doute, a défendu le jeûne du ſamedi & a preſque égalé ce jour au dimanche.

Plutarque, dans ſon traité ſur Iſis & Oſiris, dit que Typhon, pere de Juda & de Jéruſalem, ayant été vaincu, demeura fugitif pendant ſept jours dans la Judée. Et Joſephe, contre Appion, dit que bien des villes à l'exemple des Hébreux, jeûnent le ſeptieme jour & allument des lampes. Dans le temps où l'on croyoit aux ſorciers l'on penſoit que les malins eſprits étoient plus nuiſibles qu'à l'ordinaire la nuit qui ſe trouve entre le vendredi & le ſamedi: le ſamedi, comme on ſçait, eſt le grand jour des ſociers qui vont au ſabbat. Toutes ces fables ridicules ont eu, ſans doute, une origine; elles contribuent encore à prouver que le ſabbat étoit une fête lugubre (29).

Il eſt vrai que nous avons un paſſage de Plutarque où cet auteur ſemble contredire lui-même ce qu'il a dit ailleurs, & infirmer les témoignages que nous venons de rapporter. En effet dans ſes *propos de table. Livre IV. queſt.* 5. (30) il conjecture que le Dieu des

(29) *Plut. in Iſide & Oſiride. Joſeph. cont. App. Lib. II. Cap.* 9. Démonomanie de Bodin.

(30) La fin de ce livre de Plutarque qui eût pu expliquer ce qu'il y avoit d'obſcur n'eſt point parvenu juſqu'à nous. Il

Hébreux n'eſt autre choſe que Bacchus dont les ſectaires l'appelloient auſſi *Sabaſius*, & ſe nommoient *Sabéens*; parce que dans leurs cérémonies on crioit *ſabboi*, & parce qu'au ſabbat des Juifs ils s'invitoient les uns les autres pour ſe régaler, ſe réjouir & s'enivrer. Il y a loin de l'ivreſſe au jeûne; & comme ni l'un ni l'autre ne ſont ordonnés par la loi, il paroît que les Juifs ſont ſortis ce jour-là d'un juſte milieu pour donner dans des excès oppoſés. Mais avant d'expliquer la contradiction de Plutarque, voyons ce que les Juifs modernes penſent du ſabbat & les uſages qu'ils obſervent en ce jour.

XV. Les Juifs modernes ſont encore rigides obſervateurs du ſabbat quant au repos; les Samaritains ne voyagent jamais ſur mer, parce qu'il faudroit violer le ſabbat; ils imitent en cela leurs ancêtres qui ſe ſont ſouvent laiſſés égorger par leurs ennemis plutôt que de ſe défendre. Aujourd'hui les Juifs ne ſe font plus ſcrupule de voyager ſur mer, mais dans les villes où ils ſe trouvent ils ſuſpendent toute affaire & tout commerce à l'exception de celui de vin, parce qu'ils diſent avec le pſalmiſte, que cette liqueur *réjouit le cœur de l'homme.*

---

eſt ſingulier & fâcheux que tout ce que les anciens auteurs Payens ont écrit ſur les Juifs ſe ſoit perdu préférablement à tant de choſes inutiles qui nous ont été tranſmiſes. Le voyage de Pauſanias au pays des Hébreux eſt perdu en entier: on le trouve cité par Euſtache & par Etienne de Byſance. La Bible ne ſuffit point pour connoître les Juifs.

Ainſi ils regardent le ſabbat comme un jour de délaſſement & de réjouiſſance, dans lequel il faut boire, manger & dormir, prétendant que ce jour-là Dieu leur donne une ame ſuperflue pour mieux ſe livrer au plaiſir. Et pour ne point donner un démenti à Plutarque qui regarde Bacchus comme le dieu du Sabbat, ils boivent du vin largement; en effet c'eſt une choſe défendue que de jeûner le jour du ſabbat, il eſt même méritoire d'y faire trois bons repas; en ſuivant cette méthode ils eſperent d'être exempts des douleurs du temps du Meſſie, de la guerre de Gog & de Magog, & du feu de la *géhenne*. Il ſemble que par leur conduite actuelle les Juifs ont voulu démentir tous ceux qui ont parlé de leurs jeûnes ſabbatiques.

Il n'en eſt pas de même des Samaritains; ceux-ci pendant toute la journée ne ſe permettent que des actes religieux; ils liſent la loi, ils chantent des hymnes, vont à la ſynagogue, vivent très-ſobrement & retirés, s'abſtiennent du commerce de leurs femmes, en quoi ils ſont très oppoſés aux Juifs qui diſent au contraire qu'en s'acquitant ce jour-là du devoir conjugal on fait un ſaint dans Iſraël. Les Samaritains reprochent à ceux-ci de faire du feu le jour du ſabbat, ce qui en effet eſt contraire à la loi de Moyſe : cependant on voit dans les perſécutions que les Juifs ont éſſuyées en Eſpagne, qu'un des moyens les plus ſûrs pour les reconnoître étoit de remarquer les cheminées qui ne fumoient point le ſamedi. Peut-être le reproche des Samari-

tains tombe-t-il ſur la lampe ſabbatique que les Juifs ont ſoin d'allumer dès que la nuit du ſabbat commence, uſage qui paroît venir d'une origine funebre, puiſque les modernes diſent que c'eſt en mémoire du ſoleil éteint au moment du péché d'Eve (31).

Les Juifs quoique fort relâchés, au prix des Samaritains, ſur l'obſervation du ſabbat, n'y joignent donc pas moins des uſages triſtes & lugubres. L'idée où ils ſont que de bien manger les exemptera des maux futurs, eſt une nouvelle preuve d'un eſprit apocalyptique, attaché au dernier jour du période hebdomadaire, qui leur retrace la fin des temps. Cette perſpective doit empêcherde trouver étrange que quelques Juifs aient avancé que le ſabbat étoit un jour funebre; que la planete qui y préſidoit n'y répandoit que de triſtes influences, & que c'eſt pour cette raiſon que Moyſe voulut qu'on le ſanctifiât. On pourroit encore dire que cette fête a pu devenir un jour de débauche pour ſe diſtraire des idées funeſtes qui l'avoient fait inſtituer: c'étoit en effet là le motif qui empêchoit les Romains de vaquer à aucune affaire le jour de Saturne & c'étoit celui qui faiſoit qu'ils paſſoient les ſaturnales à ſe réjouir. Mais dans les jours malheureux les Romains ne pouſ-

(31 Baſnage Hiſt des Juifs Liv. II. Chap. 9 & 12. Liv. III. Chap. 14. Liv. VI. Chap. 14 & 15.

ſoient pas la ſuperſtition auſſi loin que les Juifs le jour du ſabbat, on pouvoit faire à Rome ce jour-là tout ce qu'il eût été nuiſible d'omettre (32).

Le jour du ſabbat les Juifs font encore la commémoration des morts (33). C'eſt, ſelon eux, à pareil jour que le roi David eſt mort, ce qui eſt une fable des rabbins pour qui David eſt Apollon. Cependant leur mythologie eſt mieux raiſonnée que celle des Grecs qui plaçoient au contraire la naiſſance d'Apollon au ſeptieme jour. C'eſt ſans doute par un effet de cette mythologie rabbinique qu'anciennement on faiſoit une commémoration de David peu après le ſolſtice d'hiver, temps auquel tous les anciens peuples célébroient la naiſſance du ſoleil ou de Mithras.

XXI. Nous avons vu que Saturne, comme divinité, préſidoit aux temps & ſurtout à la fin des périodes; nous avons vu qu'il étoit regardé comme le dieu du ſiecle futur, plus craint qu'aimé de ſes adorateurs. C'eſt du fond de ces idées que ſont tirées celles qui précedent : on craignoit d'attirer ſa colere en manquant de célébrer ſa fête; ſon jour étoit donc religieux & funebre; mais on cherchoit à égayer ces idées par la débauche & la bonne chere. Moyſe en ſupprimant les dog-

(32) *Macrob. Saturnal. Lib. I. Cap. XVI.*

(33) Baſnage Liv. V. Chap. 2. §. 17. & Liv. III. Chap. XIV. §. 13.

mes funebres & apocalyptiques, s'eſt conduit plus ſagement que les législateurs Grecs ou Romains; par-là les ſabbats des Hébreux ne furent ni triſtes ni diſſolus, mais graves & religieux. Cependant nous expliquerons les contradictions que nous préſentent les uſages des Juifs, en diſant que malgré les ſoins du législateur, l'eſprit apocalyptique a toujours percé à l'aide de la tradition rabbinique, & a fait qu'à la gaieté ou à la gravité preſcrite par Moyſe; les Juifs ont quelquefois joint les idées lugubres de leurs rabbins, & quelquefois la diſſolution des autres peuples de la terre. Par ce moyen Plutarque ſe trouve concilié avec lui-même, avec les autres auteurs, & enfin avec les juifs; & ces derniers auront fait de leurs ſabbats des jours de bacchanales, de diſſolution & de débauche.

Les Juifs diſent qu'au ſabbat & à la nouvelle lune les portes de l'enfer ſont ouvertes pour donner du relâche & du rafraîchiſſement aux ames malheureuſes qui ſouffrent toute la ſemaine après ce jour; le ſabbat venant à expirer, les portes de ce ſéjour ſe referment, & les tourmens recommencent. Il eſt aiſé de voir par-là que les Juifs regardent leur ſabbat du même œil que la nouvelle lune, c'eſt-à-dire comme un jour du renouvellement, ce qui eſt une erreur. D'un autre côté puiſque leur Sabbat leur rappelle l'autre vie, il paroît qu'il doit avoir rapport aux ſuites de la fin des temps. Pour qu'il y ait quelque apparence de raiſon à cette opinion des Juifs, ils auroient

dû

dû dire que l'enfer s'ouvroit à la fin du Sabbat; car c'eſt-là le moment où l'on paſſe à la délivrance & à la joie qu'amene tout renouvellement de période. Le Sabbat, comme les Juifs ne pouvoient l'ignorer, étoit le dernier jour de la ſemaine & non le premier; ce jour peut cependant être conſidéré comme une fête qui eſt à la fois civile & religieuſe; c'eſt le dernier jour de la ſemaine pour le peuple qui ayant travaillé ſix jours, ſe repoſe & ſe réjouit le ſeptieme; c'eſt le premier jour relativement à la religion, qui conſacre à Dieu les prémices de toute choſe Quoi qu'il en ſoit, les Juifs la veille du ſabbat au ſoir ſe ſouhaitent un bon ſabbat, & le lendemain à la clôture du ſabbat, ils ſe diſent réciproquement : *Dieu vous donne une bonne ſemaine.* Ce qui prouve que la ſemaine ne commence pour eux qu'à la nuit qui ſuit le ſabbat (34). De retour chez eux ils font une libation de vin en ſigne de joie, ils récitent le pſeaume 115 qui eſt une hymne de louange ſur une délivrance, & un verſet du livre d'Eſter (Chapitre VIII. verſet 16) qui dit *qu'une nouvelle lumiere s'eſt levée ſur les Hébreux, que la joie, l'honneur & le plaiſir ſont retournés vers eux.* Enfin le lendemain ils chantent le pſeaume 23. *La terre eſt*

(34) Baſnage Hiſt. des Juifs Liv. III. Chap. 10. §. 10. & Liv. VI. Chap. 14. §. 2. 9 & 16. Léon de Modene Liv. III Chap. 1. §. 26 & 27.

au Seigneur, &c. c'eſt un pſeaume de triomphe qui, chanté le jour du ſoleil, indique que c'étoit le premier jour de la ſemaine, tandis que le ſabbat ou le jour de Saturne devoit être lugubre par ſa nature.

Pour nous convaincre encore plus de la réalité de cette conjecture, voyons ſi nous ne trouvons point quelques traces de cet eſprit dans le pſeaume 91 qui porte le titre de ſabbat. D'abord ce pſeaume contemple l'univers & loue Dieu de ſes ouvrages, enſuite il finit par enviſager la fin des temps qui menace les pécheurs & dont la perte eſt regardée comme prochaine. Le pſeaume 90 paroît lié à celui qui précede, & les Juifs le récitent à la fin du ſabbat; il annonce la confiance après le péril paſſé. Dans le pſeaume 118 que les Juifs modernes liſent dans leur ſynagogue au jour du ſabbat, on voit un juſte qui demande à être ſauvé, à n'être point confondu avec les impies, & dont le cœur eſt rempli du deſir de voir finir la vie malheureuſe qu'il mene ſur la terre, & d'être admis dans la félicité du Seigneur. Dans le pſeaume 103 que les Juifs modernes récitent au ſoir qui commence le ſabbat avant de ſe coucher, on voit une commémoration des anciennes révolutions du monde; Dieu eſt invoqué dans ce pſeaume comme créateur, comme conſervateur & comme deſtructeur. On voit régner le même eſprit dans le pſeaume 92, qui paroit deſtiné à être récité la veille du ſabbat, & qui porte le titre aſſez

ſingulier *qu'il doit ſervir de cantique à David au jour qui précede le ſabbat, lorſque la terre fut affermie ou habitée.* Le pſeaume 37 a pour titre *pour la commémoration du ſabbat* : c'eſt une priere lugubre & lamentable & un humble aveu de ſes fautes.

En un mot toutes ces circonſtances ſemblent prouver que le jour du ſabbat a été dans ſon origine un jour funebre dont Moyſe n'a pu entiérement ſupprimer l'eſprit : le ſabbat étoit, ſelon les apparences, antérieur à ce légiſlateur; il en a été le réparateur & le réformateur & non l'inſtituteur. On a pluſieurs fois agité cette queſtion, ce qui eſt aſſez étonnant, puiſque la bible fournit une multitude de preuves que les hommes avant Moyſe avoient diſtingué le ſeptieme jour, & s'en ſervoient comme d'une eſpece de cycle qui régloit leurs démarches & même leurs uſages. Nous voyons dès les temps dont parle la geneſe des grands égards pour le nombre de ſept jours. Noë entre dans l'arche le ſeptieme jour avant le déluge; il attend ſept jours pour envoyer une ſeconde & une troiſieme fois la colombe afin de s'aſſurer ſi la terre eſt deſſéchée. Le même patriarche fait entrer dans l'arche ſept couples de chaque eſpece d'animaux. La circonciſion, qui n'eſt point une inſtitution moſaïque, ſe faiſoit au huitieme jour, c'eſt-à-dire au renouvellement de la ſemaine. C'eſt dans le même eſprit que la loi vouloit qu'on laiſſât les premiers-nés des animaux ſept

jours avec la mere, & qu'on ne les offrît que le huitieme, Jacob ſe loua à Laban pour ſept ans ; l'Egypte pleura ce Patriarche pendant 70 jours ; la cérémonie de ſes funérailles dura ſept jours. Enfin, ce qui eſt très-déciſif, Moyſe lui-même parle du ſabbat avant que la loi eût été donnée ſur le mont Sinaï, à l'occaſion de la manne qu'il veut que l'on recueille pour deux fois au ſixieme jour, parce qu'il ne devoit point en tomber le ſeptieme qui eſt le jour du ſabbat (35).

Cette ſolemnité hebdomadaire eſt donc fort antérieure à Moïſe, & ſon uſage ne peut venir que des légiſlations primitives ; ſon objet avoit été de louer Dieu au retour de toutes les phaſes de la lune, mais l'uſage de pleurer à la fin des périodes avant que de ſe réjouir pour leur renouvellement, a dès les premiers temps donné plus de célébrité à la partie funebre qui eſt inſenſiblement devenue la partie eſſentielle de la fête, voilà pourquoi le ſeptieme jour comme fin de période a été chez preſque tous les

(35) Voyez la Geneſe Chap. VII. vs. 2, 3, 4, 10, 12. & Chap. L. vs. 3, 10. Exod. Chap. XVI. & XXII. vs. 30. Baſnage Liv. VI. Chap. 8. §. 10. Ariſtote dit que les Grecs ne donnoient un nom à leurs enfans que le ſeptième jour après leur naiſſance, parce que la plûpart mouroient avant ce jour, & que par conſéquent on ne pouvoit avant ce terme les compter au nombre des vivans. Cette Cérémonie ſe nommoit *Ebdomée* & étoit accompagnée d'un feſtin. V. *Ariſtot. Hiſt. Animal. Lib. VII. Cap.* 12. *J. Meurſii Græcia feriata. Lib. III.*

peuples un jour beaucoup plus funebre que de réjouiſſance. Il ne faut donc plus être ſurpris que le nombre de ſept ait été ſi révéré de tous les apocalyptiques, & ſoit devenu le nombre fatal & chéri de tous les aſtrologues, ſorciers & viſionnaires. De-là, comme on a vu, ſont dérivées toutes les idées ſur les années climatériques; & tous les périodes multipliés par ſept ont été regardés comme funeſtes aux hommes, aux empires, à l'univers. Toutes ces folies ont eu pour baſe l'idée lugubre attachée dans l'origine au ſeptieme jour de la ſemaine, dans lequel on ſe rappelloit les malheurs paſſés du monde & ceux qu'on redoutoit encore pour lui; on éteignoit les feux, comme font encore les Juifs & les Cophtes; on allumoit les lampes ſabbatiques; on prioit, on veilloit, on jeûnoit dans l'attente d'un juge exterminateur. Enfin on s'occupoit du grand renouvellement qui conſoloit les hommes de leurs maux préſens par l'eſpérance d'une vie plus fortunée. S. Auguſtin appelle la vie future le *ſabbat de l'éternité*. C'eſt avec plus de raiſon qu'il l'appelle dans un autre endroit une *octavie éternelle*, parce que de ſon temps on avoit diviſé la durée du monde en ſept âges (36).

XVII. Il nous reſte encore à parler des uſa-

(36) *S. Auguſtin. Confeſſ. Lib. XIII. Cap.* 36. *Idem de Civitate Dei Lib. XXII. Cap.* 30.

ges du période journalier, dans leſquels nous retrouverons viſiblement les alternatives de triſteſſe & de joie que nous avons remarquées dans toutes les inſtitutions anciennes. En effet ſi nous examinons les prieres périodiques & journalieres que nous voyons établies chez tous les peuples de la terre, nous ſentirons que les unes nous ramenent à la gaieté & les autres nous rappellent des idées triſtes & lugubres. Toutes les fêtes, comme on a vu, commençoient au coucher du ſoleil & s'annonçoient par un ton lugubre. L'uniformité de ces uſages doit nous prouver de plus en plus qu'il fut un temps où le coucher du ſoleil rempliſſoit les hommes de terreurs, & leur faiſoit craindre d'être replongés dans les ténebres & le monde dans la ruine ; c'eſt une vérité ſur laquelle nous reviendrons encore dans le livre ſuivant en parlant des effets phyſiques du déluge ; les remarques que nous y ferons ſerviront à nous expliquer l'eſprit de la plûpart des uſages religieux & journaliers des anciens & des modernes dans leurs liturgies ſacrées.

Les Payens, ſuivant Noël le Comte, ſacrifioient aux dieux céleſtes le matin, aux dieux infernaux & aux Manes le ſoir. Les Romains, les Perſes, les Sabiens, les Indiens ſaluoient le ſoleil levant. Les Bramines au lever de l'aurore chantent une hymne en l'honneur d'un Dieu qui vole dans les cieux, porté ſur un char très-rapide ; ce dieu combattit mille ans avec un crocodile, & le tua à l'aide de Viſt-

nou. (37) Qui eſt-ce qui ne voit pas dans ce Dieu un Apollon vainqueur du ſerpent Python, & le ſoleil vainqueur des exhalaiſons peſtiférées de la terre après le déluge? Ainſi dans cet uſage des Bramines nous voyons ſenſiblement une commémoration des malheurs du monde; de plus ceci ſert encore à nous expliquer les motifs de la vénération que tous les peuples ont eue pour l'aſtre du jour, dont, comme nous avons vu, les chrétiens eux-mêmes ont eu de la peine à ſe défendre.

On voit dans Job que c'eſt au point du jour que les juſtes attendront la viſite & la conſolation du ſeigneur (38). Le prophete Iſaïe dit que la déſolation viendra le ſoir, & que les méchans ne verront plus le matin (39). L'eſprit primitif des nations n'eſt point banni de la liturgie particuliere de l'égliſe romaine; on trouve de l'allégreſſe & de la gaieté dans les prieres conſacrées au matin, & de la triſteſſe dans celles que l'on récite le ſoir. Si cette obſervation ſe trouve quelquefois démentie, c'eſt que les heures où l'on récite aujourd'hui ces prieres, ont été peu à peu déplacées & que l'on a inſenſiblement oublié les intentions & les idées primitives. Homere appelle le ſoleil levant la *lumiere ſacrée du jour*. Les Egyptiens ſaluoient

(37) Cérémonies religieuſes Tom. VI.
(38) Job Chap. VII. vs. 18.
(39) Iſaïe Chap. XVII. vs. 14.

les dieux dès le grand matin. Oſiris le plus grand de ces dieux peut être regardé comme un ſoleil perſonnifié: ils avoient des offices réglés dans leſquels on célébroit ſurtout les victoires & les malheurs de ce dieu (40). Les Juifs doivent faire la priere dès le moment que le ſoleil paroît ſur l'horiſon; c'eſt, ſelon eux, l'inſtant le plus favorable pour obtenir de Dieu ce qu'on lui demande; les mauvais anges ſe taiſent à cette heure-là; ils penſent que les larmes du matin effacent les péchés; ils béniſſent Dieu d'avoir donné au coq l'inſtinct pour diſtinguer la nuit du jour (41). Lactance dit que l'occident & la nuit ont rapport au diable, à la mort, aux ténebres; & que l'orient & le jour ont rapport à Dieu, au ciel, à la vie éternelle (42).

Dans la mythologie payenne la nuit eſt la plus ancienne des divinités; elle eſt fille du chaos, mere des dieux & des hommes, femme de l'Erebe, ou de la noirceur, mere de l'Ether & du jour; elle eſt pareillement mere de l'odieux deſtin, de la parque noire, du ſommeil, des ſonges, de la mort, des craintes, de la douleur, de l'envie, du travail, de la vieilleſſe,

(40) M. Jablonski dérive le nom d'*Oſiris* de deux mots Cophtes ou Egyptiens *Oeiſchiri*, qui ſignifient *celui qui fait le temps ou la cauſe du temps. Voyez Jablonski Pantheon Egyptiorum pag.* 151.

(41) V. Baſnage. Livre VI. Chap. 18.

(42) *Lactant. inſtit. divin. Lib. II. Cap.* 10.

de la misere ; en un mot dans les idées de la mythologie la nuit est regardée comme la source de tous ce qui est mauvais. Enfin chez tous les peuples la nuit a été un sujet d'effroi, & le retour du soleil un sujet d'allégresse. Le mot François *Jour* ne pourroit-il point venir de *Jo-ur* feu divin, *divus ur* ou *Deus uranus*, d'où l'on a pu faire *diurnus* ? Alors l'expression de *lumiere sacrée du jour* dont Homere s'est servi, n'en seroit qu'une traduction fidele.

Quoi qu'il en soit, nous venons de voir que les usages nous présentent, comme toutes les institutions antiques, un mêlange de chagrin & de plaisir occasionné par cette inquiétude & cette espérance pour l'avenir, que nous avons nommé *esprit apocalyptique*. C'est à cet esprit que j'ai attribué dans le cours de cet ouvrage une foule d'opinions vulgaires, d'usages civils & politiques, d'institutions religieuses, de façons de parler des anciens, qui étoient souvent pour eux-mêmes des énigmes insolubles. Je n'ai point la présomption de croire que j'aye parfaitement deviné, & encore moins que j'aye tout expliqué ; j'ai souvent été ébloui par la multitude des objets que j'ai rencontrés dans une terre inconnue où personne n'avoit encore abordé par la même route. Si je n'ai point également réussi dans mes recherches, j'espere qu'on pardonnera mon insuffisance, & que le lecteur me fera grace en faveur d'un tableau très-étendu que je lui ai présenté des

uſages & des opinions des hommes ; tableau toujours intéreſſant pour le philoſophe, qui tire ſon inſtruction également des erreurs & des vérités que l'hiſtoire lui préſente.

Fin du cinquieme livre.

L'ANTIQUITÉ

DÉVOILÉE

PAR SES USAGES.

LIVRE SIXIEME.

Tableau des effets physiques & moraux du Déluge.

CHAPITRE I.

Du Déluge, ou de la révolution universelle qui a changé la face primitive de notre Globe, & des effets physiques qu'elle a produit sur la terre.

I. APRES avoir parcouru dans les livres qui précedent, les usages de presque tous les peuples de la terre; après avoir fait voir que leurs cérémonies, leurs fêtes, leurs mysteres, ainsi que la plûpart de leurs opinions, avoient pour

baſes des idées funebres & lugubres, il faut maintenant examiner le grand événement qui a fait naître toutes ces idées : nous devons le regarder comme la ſource féconde de toutes les inſtitutions humaines, dont un grand nombre, quoique altérées, corrompues & diverſement modifiées, ſe ſont tranſmiſes juſqu'à nous, & dont pluſieurs, ſelon les apparences, paſſeront à la poſtérité la plus reculée. Ce terrible événement n'eſt autre que le déluge ; nous avons vu ſa mémoire conſervée chez toutes les nations du monde, & le naturaliſte trouve ſes ravages écrits en caracteres liſibles & ineffaçables ſur toutes les parties de notre globe.

Le nom que les anciens Orientaux donnoient à la cataſtrophe effrayante que nous nommons déluge, eſt *Mabul* ou *Manbul* : on comprendra mieux ce que ce mot ſignifie lorſqu'on ſaura qu'il eſt dérivé de *Nebel*, vaſe ou vaiſſeau propre à verſer de l'eau (1). C'eſt de ce nom, que les Orientaux ont employé à leur ordinaire dans un ſens allégorique, que les Occidentaux ont formé celui de Νεφελαι qui ſignifie nuages ou nuées en grec, celui de *nebula* & que nous nommons en françois un *temps nébuleux*. Chez les Allemands le mot *nebel* ſignifie brouillard. Au temps du déluge l'atmoſphere dut, ſans doute, être chargée de nuages épais qui enveloppèrent la terre de ténebres, qui avertirent

(1) נכול & נבול *Diluvium*, *inundatio* נבל *uter*, *lagena*, *nebelei*, *pluviæ*. נבל *Nabal*, *cadere*, *defluere*.

les nations du fort qui les menaçoit, & qui détruisirent ensuite les hommes consternés par les torrens de pluie dont leur séjour fut inondé. Telle est l'idée que les traditions hébraïques nous donnent en effet du déluge; elles nous présentent toutes les bouches ou cataractes du ciel ouvertes, & cette catastrophe précédée de la rupture des réservoirs de l'abîme qui contribua à grossir les eaux. C'est-là à-peu-près l'idée que l'on se forme du déluge; mais ce tableau, tout effrayant qu'il est, le devient encore bien plus lorsqu'on fait attention à une autre anecdote de l'histoire des Hébreux & aux détails renfermés dans la consolation que Dieu donne à Noë. En effet Dieu lui promet que tant que la terre durera la semence & la moisson, le froid & le chaud, l'été & l'hiver, la nuit & le jour ne cesseront de s'entresuivre (2), ce qui nous autorise à conclure qu'il régna un affreux désordre dans la nature non-seulement au moment du déluge, mais vraisemblablement encore dans les années qui le précéderent & le suivirent. L'ordre des saisons avoit donc été altéré; la famine & la misere s'étoient répandues sur la terre par le défaut de temps favorables pour semer, moissonner & labourer; l'été & l'hiver ne succédoient donc plus réguliérement & tous ces désordres avoient dû couvrir le genre humain d'infirmités, de maladies, rendues encore plus

(2) Genese Chap. VII. vs. 11. Chap. VIII. vs. 22.

cruelles par la confuſion du jour & de la nuit ; & par les ténebres toujours effrayantes pour l'homme & capables ſeules de le jetter dans le déſeſpoir.

Les Phyſiciens s'étendront, s'ils veulent, ſur les cauſes qui ont pu produire le dérangement du jour & couvrir la terre de ténebres. Ils décideront ſi ces cauſes étoient au dedans de notre globe ou hors de lui. Les ſeuls nuages de notre atmoſphere ont-ils ſuffi pour produire une obſcurité totale ? Y a-t-il eu quelque ſuſpenſion dans les révolutions journalieres de la terre ? Le ſoleil ſeroit-il alors entiérement couvert de ces taches qui lui ſont ordinaires, & ont-elles formé une croûte qui déroba totalement ſa lumiere ? Enfin la queue ténébreuſe de quelque comète a-t-elle enveloppé la terre ? & le déluge n'a-t-il été que la ſuite d'une révolution qui s'eſt fait remplir dans tout le ſyſtême de l'univers ? Tous ces ſentimens ont quelque choſe de plauſible ; mais il y auroit de l'imprudence à rien aſſurer poſitivement (3).

Quoi qu'il en ſoit, les divers fléaux dont Dieu promet à Noë que la terre ſera délivrée par la ſuite, prouvent qu'au temps du déluge

(3) Les traditions du regne d'Ogygès ſous lequel eſt arrivé le déluge de Béotie portent qu'il y eut de ſon temps des changemens conſidérables dans la planete de Vénus, qu'elle changea de couleur, de grandeur, de figure & de cours. *S. Auguſt. de Civitate Dei* rapporte ces faits d'après Varron. D'autres ont attribué le déluge à l'inclinaiſon ſurvenue aux poles de la terre, &c.

la nature fut dans un déſordre total & dans une effervescence extraordinaire. Quelle qu'en ait été la cauſe, on peut encore, ſans ſe tromper, attribuer une partie conſidérable de ces déſaſtres à la mer irritée & ſortie de ſes bornes ordinaires; les forces qui produiſent actuellement ce balancement tempéré & toujours réglé des mers, par lequel elles ſont tantôt portées ſur nos rivages & tantôt repouſſées; ces mêmes forces, dis-je, augmentées ou dérangées, ont ſuffi pour ſubmerger les continens; la nature troublée a pu élever alors ſes eaux à une hauteur beaucoup plus grande que celle que nous voyons dans les plus fortes marées. Ainſi toutes les mers ont pu en un inſtant être jettées ſur nos continens & détruire en un clin d'œil les nations; elles ont pu enſuite être ramenées dans leurs baſſins accoutumés pour être reportées de nouveau ſur les terres à qui elles ont livré des aſſauts fréquents & réitérés. Par-là les eaux ont pu changer la ſurface géographique du globe terreſtre, former de nouvelles vallées: déchirer des chaînes de montagnes, creuſer de nouveaux golphes, renverſer les anciennes hauteurs, en élever de nouvelles, & couvrir les ruines de l'ancien monde de ſable, de fange & d'autres ſubſtances que leur agitation extraordinaire les mettoit en état de charrier. Les traditions d'accord en cela avec tous les monumens naturels juſtifient ce que nous diſons de ces révolutions (4).

(4) Selon les Caraïbes c'eſt le déluge qui a produit les

A ces phénomenes nous devons encore joindre les tremblemens de terre, qui on dû faire ſortir du ſein de la terre des ſources capables de groſſir les eaux. Tous les continens ont été ébranlés par la même ſecouſſe qui agitoit & ſoulevoit les flots; les couches de la terre furent tantôt affaiſſées & tantôt élevées violemment ſuivant les mêmes directions qui affaiſſoient & ſoulevoient les eaux de la mer; à la fin ces couches ſe ſont briſées & ont donné paſſage aux eaux ſouterraines; la croûte de la terre, ſemblable à une voûte antique, fut forcée d'écrouler ſur elle-même, & produiſit des montagnes dans quelques endroits, des vallées, des lacs, des mers en d'autres. L'homme ne vit alors que la mort de toutes parts; la terre ſe déroboit ſous ſes pieds : il invoquoit le ciel qu'il ne voyoit plus; il erroit dans l'obſcurité ſur les débris de ſa demeure; & tous les élémens conjurés ne lui préſentoient que le trépas.

Le feu vint encore joindre ſes fureurs à toutes ces étranges convulſions; il ſort du ſein de la terre, un bruit affreux annonce ſes

mornes, les falaiſes, les eſcarpemens, les écueils que l'on voit dans leurs iſles qui ont été ſéparées dans la terre ferme. Ces notions d'un peuple ſauvage ſont très-remarquables, & pourroient apprendre à des peuples plus inſtruits que c'eſt pareillement le déluge qui a produit les ſéparations viſibles de pluſieurs parties du continent qu'ils habitent. V. les Œuvres phyſiques de Lehmann. préface du IIIe. volume, & Voyages de la Borde pag. 6 & 7.

ſes efforts, il éclate au travers des montagnes & des plaines. Des volcans allumés en mille endroits vomiſſent à la fois de l'eau, du feu, des rivieres embraſées, & des torrens de lave qui conſument ce que les eaux ont reſpecté. Les exhalaiſons & les fumées ſorties de ces fournaiſes infectent l'air & détruiſent les nations que les ſecouſſes & les ravages de la nature avoient épargnées juſques-là; l'air s'épaiſſit & ne devient plus qu'un brouillard ſulphureux; une noire fumée remplit toute l'atmoſphere; le ſoleil n'exiſte plus ſur la terre, tout contribue à lui dérober ſa lumiere ſecourable; une nuit vaſte regne ſur le monde ruiné, il n'eſt éclairé par intervalles que par les embraſemens affreux qui montrent à l'homme égaré toutes les horreurs qui l'entourent (5).

II. Il faut de nouveaux malheurs à la terre pour lui rendre les rayons du ſoleil interceptés par la fumée & par les vapeurs malfaiſantes qui l'environnent. Il faut que l'atmoſphere ſe purifie, cet effet eſt produit par les nuages qui touchent à la terre; ils ſe réſolvent en pluie, des torrens continuels tombent du ciel & ſillonnent les nouveaux continens depuis leurs ſommets juſqu'aux ri-

(5) Les traditions du déluge d'Ogygès font mention d'une nuit qui dura neuf mois. Pour peu que l'on conſidere l'Archipel, on verra que les iſles qui le compoſent ont été formées par des volcans dont quelques-uns ſubſiſtent encore. V. *Solinus Cap. XVII.*

vages de la mer, ils s'ouvrent un paſſage au travers des débris & des cendres que les tremblemens de terre & les incendies ont amoncelés; ils rompent les digues de ſable & de vaſe que la mer avoit formées; & lorſqu'ils ne trouvent point d'iſſue, leurs eaux ſe raſſemblent & forment de nouveaux lacs. Les anciens débris ſont par-là enſevelis ſous de nouvelles ruines; les eaux lavent & dépouillent les ſommets des rochers & des montagnes, qui depuis ce temps ſont demeurés arides & incapables de produire; le limon, la fange & les eaux ſont portés dans les lieux les plus bas, dont ils font des marais; ceux-ci formeront au bout des ſiecles des plaines fertiles pour des races futures (6).

Ainſi la chûte des eaux éclaircit peu-à-peu l'atmoſphere & fait diſparoître cette obſcurité qui couvroit l'univers; l'eſpérance de recevoir la lumiere peut déja rentrer dans le cœur des mortels; ils commencent à entrevoir les débris qui les environnent; mais bientôt la nuit vient les replonger dans les ténebres & dans le déſeſpoir; ayant perdu l'habitude des alternatives régulieres du jour & de la nuit, cette nouvelle obſcurité a droit d'allarmer les hommes qui avoient preſque oublié le ſoleil

(6) Dans les langues Orientales *Phaëton* ſignifie *bouche de fournaiſe*; les larmes des Héliades ſes ſœurs, filles du ſoleil comme lui, ſont ſans doute dans le ſtyle allégorique de la fable, les pluies qui éteignent les flammes & qui rabattent les vapeurs cauſées par les embraſemens ſouterrains. On trouvera toutes les deſcriptions que nous venons de faire dans Ovide. *Metamorphoſ. Lib. II. fabul.* 2 & 4.

banni depuis ſi long-temps de leur triſte atmoſphere ; peut-être l'avoient-ils cru détruit comme leur demeure ; cependant le lendemain cet aſtre recommence ſa carriere & lance une lumiere foible ſur la terre convertie en ſolitude. Le globe a repris ſon mouvement de rotation ; c'eſt lui qui produit cette ſucceſſion réglée du jour & de la nuit. Alors l'homme connoît l'étendue des maux que ſa demeure a ſoufferts pendant l'obſcurité ; qui pourroit entreprendre de peindre ſes premieres ſenſations à la vue du déſordre qu'il voit régner partout ? où prendre les couleurs propres à repréſenter les idées de ceux qui eurent le triſte bonheur de ſurvivre au monde détruit ? nos yeux accoutumés à une nature tranquille & réguliere ne nous peuvent rien fournir qui approche de ce tableau, & notre imagination ne peut nous retracer les penſées qui durent s'élever dans des ames accablées par l'inquiétude, la crainte & la douleur ; elle ne peut nous montrer que foiblement les traits de ces infortunés engourdis par la miſere, exténués par le beſoin & égarés par la terreur. Rendus ſtupides par l'infortune, ils n'attendoient que leur anéantiſſement ; à peine leur reſtoit-il des forces pour ſentir tous les maux (7). Ce ſont-là les traits ſous leſquels Ovide & Séneque nous peignent le tableau phyſique & morale du dé-

(7) Rien n'eſt plus conforme à ce qui vient d'être dit que la

luge : ils nous repréſentent les hommes aſſemblés aux ſommets des montagnes, timides, éperdus, ſtupides & devenus inſenſibles à force de calamités.

Cependant les vapeurs commencent à ſe condenſer par l'action inſenſible du ſoleil, & les nuages qui étoient deſcendus juſques ſur la ſurface de la terre, & qui ſe confondoient avec les eaux dont elle étoit couverte, s'élevent inſenſiblement & vont occuper la région de l'air où nous les voyons aujourd'hui ſuſpendus. L'atmoſphere débarraſſée, laiſſe appercevoir au loin la nouvelle diſpoſition de la terre, dont les eaux prennent un cours ſuivant la pente naturelle des nouveaux terrains,

---

deſcription que fait Ovide du déluge de Deucalion. *Metam. Lib. I. fab.* 1. & 7. *Lib. II. fab.* 1.

Redditus orbis erat, quem poſtquam vidit inanem,
Et deſolatas agere alta ſilentia terras
Deucalion, &c.

METAMORPHOS. LIB. I. FAB. 7.

Il eſt bon de remarquer que les expreſſions *d'inanis* & de *deſolata* que le poëte employe pour peindre l'état de la terre, ſont fidélement traduites du *Tohu Bohu* du ſecond verſet du premier chapitre de la Genèſe : expreſſions dont Jérémie s'eſt encore ſervi pour peindre la déſolation future de la Judée *Chap. IV. vs.* 23. Dans la Coſmogonie de Sanchoniathon, ce *Bohu* ſe trouve perſonnifié ſous le nom de *Baau* que les Grecs ont traduit par *nuit*. On en a fait la mere des deux premiers hommes, que l'auteur appelle *premier-né* & *la vie* : généalogie métaphyſique & ridicule, qui montre de plus en plus que les Coſmogonies & les Théogonies de la plupart des peuples, ainſi que leur chaos & leurs Géans, ne ſont que des peintures altérées de la grande révolution dont nous parlons ici. V. *Euſeb. Præparat. Evang. Lib. I. Cap.* 10. *Seneca quæſt. natur. Lib. III.*

& vont ſe rendre dans les nouveaux baſſins que le déſordre leur a creuſés en différens endroits, là elles forment des marais, des lacs, des mers. S'il exiſte quelques portions de la premiere terre, on y découvre encore de nos jours les reſte de ſes anciennes productions; on y trouve des forêts renverſées & enfouies, dont la réſine ou le bitume devenus ſolides forment des mines de charbon de terre, on y voit dans les couches de limon durci qui les couvrent des empreintes de végétaux ſouvent parfaitement reconnoiſſables; & dans d'autres nous trouvons les reſtes de créatures annimées qui furent alors enſévelies ſous des couches immenſes de boue, de fange, de ſable, où ils nous atteſtent la cataſtrophe terrible qui a porté dans la terre ce qui étoit jadis à ſa ſurface.

III. La ſurface de la terre fut ſans doute longtemps à ſe deſſécher même après l'écoulement des eaux; de plus les continens échauffés par les feux ſouterrains durent longtemps exhaler en quelques endroits une quantité de vapeurs humides que la chaleur fit ſortir des dépôts fangeux dont la terre étoit reſtée couverte; elles contribuerent encore longtemps à former des brouillards qui rendirent le ſéjour de l'homme nébuleux & mal-ſain; elles perpétuerent les pluies, entretinrent l'humidité ſur la terre & empêcherent le ſoleil de ſe montrer à découvert ſur l'horiſon; malgré la régularité des jours & des nuits, la lumiere que donnoit cet aſtre dut continuer à être foi-

ble & ſemblable à celle de nos plus triſtes jours d'hiver ; la nuit pareillement privée de la lumiere douce de la lune & des étoiles, couvrit longtemps les yeux des mortels d'un voile ſombre & impénétrable. Mais enfin ce nuage univerſel & ces ſombres vapeurs commencerent à ſe diſſiper, les nuages ſe diviſerent, & ces épaiſſeurs ſolides donnerent paſſage aux rayons de la lumiere ; alors le ſoleil ſe montra à la terre, elle en fut réchauffée ; toute la nature ſembla reſpirer & renaître. Quelle dut être la joie & la ſurpriſe de l'homme, juſques-là condanné à une lumiere triſte & ténébreuſe, à la vue de l'aſtre brillant qu'il avoit longtemps cru totalement éteint pour lui ? A la faveur de la ſévérité rendue au ciel, la nuit parvint enfin à jouir de cette lumiere douce & paiſible que la lune nous réfléchit, & le brillant cortege des étoiles étincella dans le firmament.

Les nuages ne furent pas plutôt diſſipés en tout ou en partie, que tous les êtres engourdis qui avoient ſurvécu au déſaſtre univerſel, ſe ſentirent ranimés. Les habitans des eaux, ſans ſortir de leur élément, avoient pourtant partagé le malheur général ; une partie avoit été briſée par les tempêtes, brûlée par les ſouterrains, étouffée dans les bitumes & les vaſes, & enſévelie dans les ſables & les fanges ; ſentant la chaleur douce du ſoleil & la tranquillité rendue à leur élément, ils éprouverent les premiers les bienfaits de la nature renouvellée. Dans les eaux chargées des dé-

bris du monde les poiſſons trouverent une ſubſiſtance facile, qui fut longtemps refuſée aux premieres générations de toutes les autres eſpeces d'animaux. Les habitans de l'air ne tarderent pas non plus à reparoître : l'air devenu plus pur leur permit de chercher leur nourriture, & à la vue de l'aſtre du jour ils recommencerent leurs chants. L'eau & l'air ſe repeuplerent ainſi les premiers, l'une offroit une ſubſiſtance abondante, & l'autre un paſſage facile.

Il n'en étoit pas ainſi de la terre & des animaux attachés à ce ſéjour, alors couvert de ſable, de fange & de boue. Il falloit qu'elle ſe deſſéchât tout-à-fait pour que les animaux échappés ſe répandiſſent. Ils ſe tinrent d'abord ſur des rochers & ſur des ſommets de montagnes ſtériles ; ils furent réduits à ſe repaître de toutes les ſubſtances terreſtres, fluviatiles & maritimes que les eaux avoient diſperſées ; ils vécurent de racines, de plantes déchirées, de poiſſons & d'animaux ſouvent corrompus ; ils chercherent ſurtout les aſpects où la chaleur du ſoleil pouvoit en les réchauffant rétablir leurs forces abattues. La deſtruction de tout ce qui marche ou qui rampe ſur la terre avoit été terrible ; cependant beaucoup d'arbres & de plantes ont pu réſiſter au mouvement des eaux ; les torrens & les marées avoient aiſément balayé tout ce qui ne tenoit point au ſol de la terre ; il n'en reſta ſans doute que la petite quantité que différens haſards porterent ſur les ſommets de quelques contrées élevées :

auſſi doit-on préſumer que la terre fut bien plutôt ornée de forêts & de verdure que de créatures vivantes; car ſi, lors de la deſtruction, la plus grande partie de ces créatures fut enſévelie ſous les ruines du monde, combien la miſere des temps qui ſuivirent dut-elle en moiſſonner parmi le petit nombre qui avoit pu ſe ſauver. Le ſéjour de la terre longtemps après que le calme eut été rendu à la nature, dut être le ſéjour de la maladie, de la contagion & du deuil. La terre ſe couvrit donc d'abord de verdure & de forêts, & ces forêts ſe remplirent peu-à-peu d'animaux.

Les hommes, les plus malheureux de tous les êtres dans ces triſtes révolutions, furent les derniers à ſortir des antres & des retraites élevées où ils s'étoient refugiés; ce ne fut que trop tard qu'ils purent deſcendre des rochers & des hauteurs qui leur avoient ſervi d'aſile. Lorſque la terre fut devenue plus ſolide, le beſoin les força de ſuivre les traces des animaux & de chercher leur ſubſtance avec eux. La ſplendeur du ſoleil pouvoit ſeule les tirer de l'engourdiſſement de leur ame; cet aſtre y fit renaître quelques ſenſations de plaiſir; il les guida où leurs beſoins les appelloient, il deſſécha leur demeure; quelle dut être leur inquiétude lorſqu'ils le virent caché par des nuages, ou la premiere fois qu'ils le virent ſe coucher? quelle étoit leur joie à ſon retour, & leur triſteſſe périodique toutes les fois qu'ils le voyoient quitter l'horiſon? Sans le ſoleil, ces hommes infortunés euſſent ſans

doute ſuccombé ſous le poids de leurs chagrins, la terre n'eût été pour eux qu'une ſource de larmes, & leur reconnoiſſance pour cet aſtre ſecourable dut augmenter à meſure que le temps leur fit connoître les biens que ſa chaleur & ſa lumiere leur procuroit.

IV. Tel eſt le tableau le plus naturel & le plus vrai que l'on puiſſe ſe former du déluge & de ſes ſuites immédiates. Pour le compoſer je n'ai point été conſulter ni l'imagination, ni la poéſie qui ſont ſi ſouvent exercés ſur ce grand ſujet, ſans ordre, ſans méthode & ſans principes; j'ai profité ſimplement des détails les plus vraiſemblables qui nous ont été tranſmis par les traditions hiſtoriques & allégoriques de tous les peuples divers; j'ai puiſé les caracteres eſſentiels & l'ordre des différens événemens qui ont accompagné ou ſuivi cette grande cataſtrophe, de l'examen que nous avons fait dans les livres précédens des uſages & de l'eſprit des uſages. De plus, autant qu'il m'a été poſſible, j'ai confronté ces traditions avec les monumens phyſiques ſur leſquels les révolutions de la nature ſont encore gravées en caracteres ineffaçables. J'ai éclairci ces monumens par les traditions, & j'ai conſulté la nature dans ſes opérations ſimples & ordinaires pour juger de ce qu'elle a pu faire dans des temps de criſe & d'horreurs, perſuadé qu'elle étoit alors ſujette aux mêmes loix. Je n'ai regardé la chûte, l'éruption & le cours des eaux que comme un des derniers actes de la deſtruction qui arriva alors,

quel qu'en ait été le premier agent phyſique que l'homme chercheroit toujours vainement à connoître. Les traditions, les allégories; les uſages commémoratifs, les différentes Coſmogonies que je n'ai pas négligé de conſulter; préſentent toutes également une terre détruite par le feu & par l'eau. Il ſemble que la diverſité des traditions n'ait eu d'autres ſources que la diverſité des contrées que les peuples habitoient : les pays montueux & élevés ont plus ſouffert du feu, les regions moyennes & baſſes ont plus ſouffert des eaux; des nations ont été étouffées dans les flammes & les vapeurs d'un incendie, d'autres ont été ſubmergées & enſévelies dans la fange. Cette diverſité d'annecdotes ſemble faire entrevoir qu'il y a eu dans différentes contrées du monde des hommes qui ont ſurvécu à ces divers accidens, ce qui eſt fort contraire à la tradition des Juifs adoptée par les chrétiens, qui font deſcendre tous les habitans de la terre actuelle de celui qui fut ſauvé du deluge, dont Moyſe a parlé. S'il y a quelque moyen de réſoudre ce grand problème, ce ne ſera qu'en examinant les diverſes traditions diluviennes, qui ſemblent dans pluſieurs contrées porter avec elles des détails propres à la diſpoſition phyſique de ces mêmes contrées; ce ne ſera qu'en examinant les traditions qui donnent ſur les ſuites phyſiques & morales de ce grand événement les détails les plus conformes à la vraie nature des choſes. Ce ſera en jettant

les yeux ſur les différentes eſpeces d'hommes blancs, noirs, rouges, olivâtres, &c. qui ſemblent ne pouvoir avoir eu Noe pour pere commun. Ce ſera en conſidérant le texte, l'eſprit & le caractere des annales hébraïques dans leſquelles le plus ſouvent l'expreſſion *toute la terre* n'eſt qu'emphatique, & ne déſigne que toute une contrée particuliere telle que l'Egypte, la Judée, la Syrie, &c.

Ce ſera en faiſant cette autre remarque que l'unité d'un ſeul Noé & d'une ſeule famille ne forme point un dogme ſi capitale au chriſtianiſme même que l'unité d'un Adam. C'eſt ce dernier ſeul qui eſt la ſource du péché originel & la premiere pierre de l'édifice de la religion actuelle. D'un autre côté il n'eſt point écrit dans les annales ſacrées des Hébreux que toutes les hautes montagnes qui ſont ſous le ciel furent ſans exception couvertes par les eaux & ſurpaſſées de *quinze* coudées; il eſt vrai que cela eſt ainſi énoncé, non en françois ou en anglois, ou dans une langue exacte & perfectionnée, mais en Hébreu, c'eſt-à-dire dans une langue peu correcte & fort éloignée de la préciſion, dans une langue remplie de l'emphaſe ſi naturelle aux Orientaux. La Chine s'appelle encore aujourd'hui *Thienchia*, nom qui ſignifie *tout ce qui eſt ſous le ciel*; lorſque nous lirons dans l'hiſtoire chinoiſe rendue en notre langue qu'en 1644 les Tartares envahirent toute la Chine, le texte orientale porte que l'année *vingt & unieme du cycle ſoixante-ſept les Tartares ont*

envahi & déſolé tout ce qui eſt ſous le ciel; faut-il de-là conclure que ces Tartares ont réellement envahi les quatre parties du monde (8)?

De plus, quoiqu'il ſoit écrit, & quoiqu'il puiſſe être vrai que les eaux ont ſurpaſſé de hautes montagnes, le texte ne dit point, comme la traduction françoiſe *toutes les plus-hautes montagnes*; les hautes montagnes dont parle le texte de la Bible ne déſignent point que la terre entiere eût été en même temps couverte d'une couche d'eau qui la ſurpaſſoit de quinze coudées dans toutes ſes parties: dans quelques endroits les eaux ont pu en effet ſurmonter certains ſommets par l'effet d'un flux & d'un reflux violent: mais alors des lieux très-bas pouvoient être découverts lorſque des lieux très-hauts pouvoient être inondés. Dans d'autres endroits l'élaſticité des couches de la terre a pu plonger des portions de continens ſous les eaux & les en faire ſortir à diverſes repriſes, lorſque les forces élaſtiques ont aſſez eu de forces pour cela. Ailleurs les couches ayant été rompues, les continens ont été noyés en ſe précipitant ſous les eaux avec leurs montagnes & leurs vallées; leur reſſort détruit par la violence de leur chûte ne leur a point permis de reprendre leur état naturel; les eaux voiſines alors en déchargeant d'autres contrées y ſont accourues, & ont formé des lacs, ou même de

(8) Du Halde Hiſt. de la Chine Tom. I. p. 95.

nouvelles mers dans ces triſtes contrées, dans leſquelles on peut dire que le déluge dure encore.

Rien n'eſt plus ſingulier que les ſentimens étranges, extrêmes & dénués de vraiſemblance que l'on a eu ſur le déluge; les uns n'ont vu que des eaux qui ſe ſont accumulées en peu de mois au point d'envelopper la terre entiere d'une mer univerſelle, dans laquelle on ne voyoit plus ni la moindre île, ni le plus petit rocher, ni le moindre ſommet de montagne. Un déluge univerſel conçu de cette façon, porte néceſſairement avec lui l'idée d'une deſtruction univerſelle pour toutes les créatures; mais ceux qui l'ont ainſi imaginé ne ſont point embarraſſés de chercher d'où ils pouvoient faire venir un volume d'eau aſſez énorme pour ſubmerger à la fin toutes les parties d'un globe tel que celui de la terre, ils ne ſe ſont pas plus occupés du ſoin de faire diſparoître cette maſſe d'eau. D'autres ont preſque nié le déluge, ils l'ont rélégué dans la ſeule Judée ou dans l'Egypte: effrayés par le mot d'*univerſel* qu'on donne à cet événement, ſans en comprendre le ſens, ils ont rejetté tous les monumens de la nature qui réclament dans toutes les contrées de la terre en faveur de l'univerſalité d'une révolution phyſique, parce qu'ils ont cru que l'univerſalité d'une révolution par rapport à la terre, entraînoit auſſi l'univerſalité de deſtruction par rapport à l'homme; ce ſont pourtant deux choſes bien dif-

férentes : il a pu ſe faire que la terre ait été bouleverſée & ravagée dans toutes les parties de ſa ſurface, ſans que cela empêche qu'il n'y ait eu en différens climats des hommes échappés du malheur général de leur demeure. Le déluge enviſagé avec des yeux raiſonnables & phyſiciens, a pu être un événement univerſel, ſans qu'il en ſoit réſulté une mer univerſelle ou une deſtruction générale de toutes les créatures.

Je ne décide pourtant point ce problême, je ne le propoſe pas non plus dans la vue de rendre cet événement moins redoutable ; j'agirois contre les principes que j'ai poſés dans mon ouvrage, dans lequel on voit partout les impreſſions funeſtes & unanimes cauſées par la deſtruction du monde, d'une maniere qui a peut-être été méconnue des gens les plus perſuadés de l'univerſalité littérale & continue du déluge. Qu'il ne ſoit ſauvé qu'une ſeule famille en un ſeul endroit de l'Arménie, ou qu'il s'en ſoit ſauvé cent en cent différens endroits, il n'en eſt pas moins vrai que le genre-humain a été détruit, & que ſes reſtes ont été miſérablement diſperſés ; que les hommes ont été les plus malheureux des êtres ; que les premieres générations ont été long-temps miſérables ; & que toutes les nations préſentes ne doivent leur origine qu'au petit nombre de ces infortunées créatures qui ont échappé aux révolutions de notre globe. Mais d'un autre côté il n'eſt pas moins vrai auſſi que cet événement, tout grand qu'il

eſt par lui-même, a été chargé chez divers peuples d'une foule d'incidens merveilleux inventés tour-à-tour par la vanité & par l'oubli de l'antiquité. Il faut donc néceſſairement conſulter la nature & la raiſon pour s'en former une idée convenable & dégagée des fables. Quel qu'ait été le nombre de ceux qui ont ſurvécu aux ravages de l'eau & du feu, même parmi ceux-ci il n'a du y avoir qu'un très-petit nombre qui a pu ſurvivre à la miſere, à la faim, aux maladies, aux exhalaiſons dangereuſes qui ont été les ſuites naturelles & néceſſaires de la révolution générale (9).

V. On ſeroit, ſans doute, curieux de connoître par quels moyens ou par quel hazard les hommes & les bêtes, quel qu'ait été leur nombre, ont pu échapper à ce boulverſement & ſe tirer de l'horrible chaos des élémens irrités, déchaînés & preſque confondus : en effet rien n'a été plus difficile ſi cet événement a ſurpris ſubitement les nations. Mais rien n'eſt ſubit dans la nature : ſi les moindres tempêtes ſont annoncées pluſieurs jours d'avance, la deſtruction du monde a dû être annoncée pluſieurs années par des chaleurs, par des vents, par des météores, en un mot par une infinité de phénomenes. Il paroît par

(9) Ovide dit :
Maxima pars undâ rapitur ; quibus unda pepercit
Illos longa domant inopi jejunia victu.
METAMORPH. LIB. I. FAB. 6.

les traditions hébraïques que la terre étoit déja une terre maudite & miſérable 600 ans avant le déluge ; que plus de 100 ans auparavant on prévit la ruine de la nature, & que l'on dut ſe précautionner, ſoit en allant habiter des contrées élevées pour ſe dérober aux inondations, ſoit des contrées maritimes pour être à portée de s'embarquer (10). Il paroît par les traditions univerſelles & par une multitude de détails que les montagnes furent ſurtout les aſiles des hommes (11). c'eſt vers les hauteurs qu'ils ont levés les yeux, ſoit pour s'y refugier d'avance, ſoit pour pouvoir y aller échouer ; mais ce dernier moyen de ſe ſauver a dû être le plus rare & le plus hazardeux. Si ce ſont les mers qui ont d'abord inondé les continens par une marée déréglée, les vaiſſeaux ne pouvoient que ſe briſer contre les hauteurs par le choc des flots tumultueux ; ſi ce ſont les eaux de pluie au contraire, elles ont dû d'abord faire déborder les rivieres, remplir les vallées où elles couloient, & entraîner tout ce qui ſurnageoit, non ſur les hauteurs d'où les eaux deſcendoient, ce qui ſeroit contre nature, mais vers les pleines mers où les vaiſſeaux & ceux qui les montoient ont dû périr de façon ou d'autre. Enfin ſur cet élément il devoit y avoir

(10) Génèſe Chap. V. vs. 29. & VI. vs. 3.

(11) *Ingreſſi ſunt ardua & aſcenderunt rupes, univerſæ arbores derelictæ ſunt.* Jérémie Chap. IV. vs. 29.

avoir mille chemins à la mort & à peine un ou deux à la vie. Je ne ſçais ſi je dois nommer heureux ou malheureux ceux qui furent jettés ſur quelque rocher Mais on ne peut nier qu'il y ait eu des hommes qui ayent trouvé cette reſſource, & que les hauteurs & les montagnes n'ayent été en général le refuge des reſtes du genre-humain. Le culte des montagnes dont nous avons parlé en plus d'un endroit, paroit un monument de la reconnoiſſance que les hommes conſerverent pour les endroits qui ſauverent leurs ancêtres.

VI. Si l'hiſtoire pouvoit pénétrer dans les premieres annales du monde renouvellé, elle nous marqueroit avec plus de préciſion les contrées qui ont ſervi d'aſile & de berceau aux premieres ſociétés; ce qu'on remarque, c'eſt que toutes les anciennes nations ont été jalouſes de leur origine particuliere; elles ne ne vouloient rien ſe devoir les unes aux autres; elles prétendirent toutes aux titres d'*Autochtones*, d'*Aborigenes*, d'*Indigenes*, *d'enfans de la terre*, dont on s'eſt ſans-doute ſervi pour déſigner les peuplades compoſées du petit nombre de ceux qui dans chaque contrée échapperent aux calamités du déluge, & que l'on oppoſa aux nations établies par colonies; qui avoient formé des établiſſemens ailleurs que dans les endroits où le déluge les avoit d'abord raſſemblées. Cependant on peut juger des prétentions que les nations ont à l'antiquité par la nature du continent & du ſol qu'elles habitent. Le vaſte continent de l'Aſie dans

lequel il y a des régions fort éloignées de la mer, de grands déſerts dénués de rivieres & de fleuves, enfin des contrées fort élevées, a pu avoir pluſieurs nations qui pouvoient être appellées *Autochtones*; mais il faut les chercher vers les ſommets du Songari, d'où les Chinois & les Tartares deſcendent; dans les hautes montagnes du Thibet & de Cachemire, d'où les Indiens ſont venus; dans les hauteurs du mont Taurus & du Caucaſe, d'où les Chaldéens, les Hébreux, les Phrygiens doivent tirer leur origine. Le titre d'*Autocthones* ou d'originaires, n'a dû convenir qu'à un très-petit nombre de nations Européennes; l'Europe eſt la plus petite des quatre parties du monde; elle eſt découpée par de grands fleuves, des golphes, des mers; cependant cette chaîne de montagnes qui la traverſe depuis l'Eſpagne juſqu'en Ruſſie a dû offrir différens aſiles aux nations dans le temps de la révolution générale. Les Pyrénées, les Alpes, l'Apennin & différens autres rameaux de ces montagnes ont pu avoir leurs *Autocthones*. L'Afrique, moins grande que l'Aſie, mais plus grande & plus arride que l'Europe, & formant un continent moins découpé, a dû avoir ſes *Autochtones* dans le centre de ſon continent & aux ſommets des montagnes d'Ethiopie & d'Abyſſinie. Par la nature du ſol de l'Egypte & de l'Ethiopie, il eſt aiſé de juger leſquels des habitans de ces deux contrées avoient le plus de droit à la haute antiquité qu'ils revendiquoient égale-

ment ; elle appartenoit ſans doute à l'Ethiopie, région haute, & non à l'Egypte, région baſſe & marécageuſe. On doit de même ôter le titre d'*Autocthones* à tous les peuples que l'hiſtoire nous montre établis dans de grandes plaines & ſur les bords des grands fleuves, tels que l'Euphrate, l'Indus, le Gange, l'Hoango, le Pô, &c. Quoique on y voye ces peuples établis dès les premiers temps connus de l'hiſtoire, ces contrées fertiles depuis aujourd'hui qu'elles ont été habitées, n'ont dû être pendant une longue ſuite de ſiecles, que des bourbiers fangeux & des marais inhabitables. C'eſt le temps & le travail des hommes qui ont fait des ſéjours agréables de la baſſe Egypte, de la Béotie, de la Theſſalie, de l'Arcadie, de l'Aſie mineure, de la Méſopotamie, des rives de l'Indus & du Gange & des provinces inférieures de la Chine. L'hiſtoire juſtifie ce que nous avançons. Hercule, ſuivant Diodore, deſſécha la Theſſalie en redreſſant le cours du Pénée ; il fit la même choſe pour la contrée qu'arroſe le fleuve Archeloüs. Suivant Strabon l'Araxe ne formoit qu'un grand lac en Arménie que Jaſon déboucha en ouvrant des montagnes, ce qui fit que ce fleuve ſe déchargeat dans la mer Caſpienne. La Béotie fut inhabitable 190 ans après Ogygès. Dans Diodore les Ethiopiens aſſurent que les Egyptiens ſont une de leurs colonies ; fondés ſur ce que le ſol d'Egypte n'étoit primitivement qu'une mer ; en effet l'hiſtoire d'Egypte nous repréſente Oſiris

redreſſant le cours du Nil, deſſéchant les campagnes, creuſant des canaux & formant des digues pour rendre le pays habitable. Hérodote parle ſur le même ton, & dit que toute la baſſe Egypte n'avoit été qu'une mer ou un marais juſqu'à Ménès qui régnoit à Thebes dans la haute Egypte, ſeule habitable de ſon temps. C'eſt de-là que les Ioniens pour ſe mocquer des antiquités Egyptiennes demandoient aux Egyptiens *où ils étoient lorſqu'il n'y avoit point d'Egypte ?* Enfin il paroît que la Grece fut totalement déſerte, inculte & dépeuplée plus de trois ſiecles après le déluge de Deucalion. Eurotas, troiſieme roi de Sparte, trouva encore le plat-pays de la Laconie inondé & marécageux, & pour le déſſécher il fit creuſer le lit du fleuve qui porte ſon nom (12).

L'Amérique a pu voir également ſes *Autochtones*, mais elle n'en a point eu une quantité auſſi grande relativement à ſon étendue; quoique cette vaſte partie du monde contienne les montagnes les plus élevées que l'on connoiſſe, elles ſont encore preſque toutes des volcans & des fournaiſes. D'ailleurs l'Amérique eſt découpée & traverſée par des fleuves dont le cours eſt ſi immenſe & dont les rameaux s'étendent ſi loin que l'on peut regarder les vaſ-

(12) Voyez *Dioder. Lib.* I. §. 1. *Cap.* 4. *Lib. III. Cap.* 2. *Lib. IV. Herodot. Lib. II. Strabo Lib. XI. Pauſanias Lib. III. Cap.* 1. *Acta Erudit. Lipſienſ. anno* 1691. *pag.* 100.

tes plaines de l'Amazone, de l'Orénoque, du Paraguai & de la Louiſiane comme des golphes à peine deſſéchés. Le Canada eſt ſi rempli de lacs qu'une grande partie de cette contrée peut encore être regardée comme inondée par le déluge. De plus les habitans qu'on a trouvés en Amérique ſont dans un état qui indique qu'il n'y a eu dans cette partie du monde que très-peu d'hommes qui ayent eu le bonheur d'échapper aux malheurs de la nature: cette contrée n'a point eu le temps de ſe repeupler autant que d'autres; il faut encore des ſiecles pour y ramener la vie ſociale & les arts qui en ſont la ſuite. Les révolutions fréquentes auxquelles ce pays eſt ſujet, ſemblent prouver que les ſuites du déluge y ont duré bien plus longtemps qu'ailleurs, ont dû inquiéter & troubler les nations dans leur tendance à ſe perfectionner, & maintenir chez les peuples cette vie errante & ſauvage qu'une nature plus calme a depuis longtemps fait diſparoître de tout notre hémiſphere. Au reſte nous avons vu dans le cours de cet ouvrage que les nations policées de l'Amérique, telles que celles des Péruviens & des Mexicains, ont longtemps conſervé le ſouvenir des maux arrivés à leurs ancêtres, & ont à cette occaſion pratiqué des uſages analogues à ceux de tous les autres peuples de la terre. C'étoit une tradition chez les Péruviens que leurs ancêtres ſauvés autrefois ſur les montagnes y étoient longtemps demeurés, parce que des monſtres & des géans s'étoient emparés des plaines.

VII. Nous terminerons ce chapitre par quelques réflexions ſur l'hiſtoire : rien ne paroît ſans doute plus digne de notre étonnement que le ſilence gardé par la plûpart des hiſtoriens ſur le déluge, & que la ſtérilité des détails nous ont tranſmis ſur ce grand événement. La plûpart de ces écrivains ont cependant eu pour objet l'origine des ſociétés qu'ils voyoient établies de leur temps : pluſieurs d'entr'eux ont voulu remonter juſqu'aux temps les plus reculés qu'il leur étoit poſſible ; quelques-uns même ont oſé remonter juſqu'à la premiere origine de toutes choſes. Ont-ils donc pu ignorer réellement ce grand événement ? comment, s'ils le connoiſſoient, ont-ils pu ne le raconter que comme un fait iſolé, ſans ſuites, & détaché de tout ce qui étoit arrivé depuis ? Peut-on préſumer que le déluge n'eût fait aucune impreſſion ſur la façon de penſer des premiers hommes ? Peut-on douter qu'une cataſtrophe ſi remarquable n'ait influé ſur leur conduite, au point de devenir le mobile de tous les actes des premieres ſociétés ? N'eſt-ce pas dans cette ſource que les écrivans auroient dû chercher l'explication des uſages & des inſtitutions qui ſubſiſtoient de leur temps & qui ſe ſont perpétuées juſqu'à nous ? Le déluge étoit ſans doute le premier fait d'où il falloit partir, qu'il falloit détailler & approfondir, dont il falloit examiner les ſuites phyſiques à l'égard du monde, & les effets moraux à l'égard des hommes & des nations.

Ce ſilence & cette indifférence doivent nous paroître d'autant plus ſurprenans dans les hiſtoriens, que nous devons connoître, après l'examen qui a été fait, combien les premiers qui ont entrepris l'hiſtoire du monde ont dû avoir de reſſources. Les fables allégoriques dans leſquelles nous avons trouvé plus de détails & plus de vérités que dans l'hiſtoire même; ne devoient point être auſſi inintelligibles de leur temps qu'elles le ſont devenues par la ſuite. Ne connoiſſoient-ils donc pas le langage poëtique & religieux dont nous avons retrouvé l'eſprit & le ſyſtème? Ne voyoient-ils qu'avec les yeux du peuple cette multitude de fêtes, de jeux, de cérémonies & d'uſages dans leſquels nous avons découvert les impreſſions faites par le déluge ſur le cœur des hommes, l'eſprit funebre de toute l'antiquité, l'intérêt que les nations ont pris aux révolutions arrivées du temps de leurs ancêtres? La mémoire qu'elles en conſerverent longtemps, avoit, comme on a vu, attriſté le genre humain, & l'avoit plongé dans la plus ſombre mélancolie: comment donc eſt-il poſſible que les hiſtoriens n'ayent fait nulle attention à ce caractere lugubre que nous avons remarqué au ſein même des ſolemnités? S'ils s'en s'ont apperçus comment n'ont-ils pas eu le deſir d'en découvrir l'origine? La fable eſt plus inſtruite & plus inſtructive à cet égard que l'hiſtoire, ſingularité bien frappante, mais qui n'en eſt pas moins réelle!

Il faut avouer que les plus anciens des hiſ-

toriens n'ont été néceſſairement que des hommes modernes, relativement au déluge. Les villes dont le luxe & l'oiſiveté ont, ſuivant Platon, donné les premieres la naiſſance aux écrivains, n'ont été bâties que bien des ſiecles après cet événement terrible. Les premiers temps ſe ſont paſſés dans la miſere, dans les larmes, dans l'ignorance. Des hommes forcés de s'occuper péniblement à trouver une ſubſiſtance précaire, ne ſongent guere à cultiver leur eſprit, ou à recueillir des faits pour inſtruire & amuſer une poſtérité ſur laquelle ils ne peuvent compter. Les plus anciennes hiſtoires connues nous peignent l'idolâtrie déja univerſellement régnante dans le monde; elles nous indiquent par-là que le ſtyle allégorique & les uſages figurés étoient déja altérés & corrompus même chez les peuples policés; dès-lors nous voyons ces fables & ces allégories chantées & non compriſes; dès-lors nous voyons les ſuites de cette ignorance que l'eſprit qui préſida à l'inſtitution des myſteres, avoit déja répandue partout dans la vue de rendre les ſociétés actives & laborieuſes; dès-lors nous voyons de vaſtes empires déja fondés & établis dans des contrées bâties de la terre, qui n'ont pu être habitables que les dernieres.

Tout nous indique donc un prodigieux intervalle entre le déluge & le temps des premiers hiſtoriens. D'ailleurs il n'étoit point de la gravité de l'hiſtoire & de la nature de ſon ſtyle de recueillir toutes les anecdotes allégo-

riques & confuſes dont toutes les légendes primitives étoient remplies ; ſi les hiſtoriens l'ont fait quelquefois, tantôt ils n'ont oſé les préſenter que comme des traditions populaires, tantôt comme des objets iſolés, uniquement reſpectables par l'uſage qu'en faiſoit la religion établie ; il eût été impie d'en nier l'exiſtence, il eût été dangereux d'expliquer aux peuples leur véritable ſens. Joignez à cela que ces premiers hiſtoriens ignoroient de quelle importance il pouvoit être pour l'hiſtoire & ſurtout pour l'hiſtoire morale dont ils n'avoient, ſuivant toute apparence, aucune idée, de la puiſer, non dans les annales, mais dans les uſages conſacrés de tous les différens peuples ; ils n'ont rapporté ces uſages que comme des ornemens & des hors-d'œuvre ; ſi pluſieurs ont tenté de les expliquer, ils s'en ſont communément très-mal acquittés, faute d'une certaine étendue de connoiſſances que le temps ſeul pouvoit donner ; pluſieurs après avoir rapporté ces uſages ſe ſont fait une religion de ne les point expliquer. Hérodote, Diodore & Sicile, Pauſanias, Plutarque, &c. ſont remplis de réticences volontaires lorſqu'il eſt queſtion d'expliquer des uſages religieux ; & l'on ne peut douter que cette diſcrétion dans les premiers écrivains n'ait eu originairement le même principe & les mêmes vues que les législations politiques qui crurent devoir cacher aux hommes la ſcience de l'univers à cauſe des objets triſtes dont elle étoit remplie, & des empêchemens qu'elle apportoit aux progrès de la ſociété,

Voilà, ſans doute, les principes, les raiſons du ſilence des hiſtoriens ſur le déluge, ſur ſes détails, ſur ſes ſuites phyſiques & morales. On peut les réduire à quatre chefs 1°. la longueur de l'intervalle qui s'eſt écoulé entre le déluge & les premiers hiſtoriens ; 2°, le ſtyle allégorique devenu fabuleux & inintelligible & lié à la religion ; 3°. les connoiſſances incomplettes des hiſtoriens, 4°. enfin les vues politiques qui ont fait établir les myſteres dont l'ignorance fut la ſuite.

VIII. Ce dernier motif des vues de l'ancienne police nous préſente une réflexion à faire. Si nous avons découvert que d'anciens légiſlateurs ont cru devoir cacher aux hommes les anecdotes de leur premiere hiſtoire, & leur voiler l'eſprit funebre de leur religion ; ſi nous avons découvert qu'ils l'ont fait par prudence & en vue de l'utilité des peuples ; à quoi ſert, dira-t-on, de rappeller un ſouvenir oublié, & de préſenter aux nations un tableau lugubre qui ne peut que les attriſter, les dégoûter & les attendrir inutilement ſur le ſort de leurs ancêtres ? Ce ſont les objections que je me ſuis faites à moi-même, & ſi elles ne m'euſſent pas conduit à des réflexions profondes, peut-être aurois-je été retenu dès le premier pas ; j'aurois ſacrifié ſans peine au ſilence les études de toute ma vie. En cela j'aurois ſuivi les vues myſtérieuſes des légiſlations ; car j'avoue que mon ſyſtème ſeroit de cacher aux hommes des vérités que je leur croirois dangereuſes ; je ſouhaiterois à mes

ſemblables plus de bonheur que de lumieres, ſi ces deux choſes ne marchoient pas communément d'un pas égal. J'ai bien vu en effet que le ſyſtème de l'ancienne police étoit ſage & digne d'éloges, puiſqu'il avoit pour objet de tirer les hommes d'une vie malheureuſe, & d'effacer de leur eſprit une foule d'opinions extravagantes qui ne ſervoient qu'à nourrir leur mélancolie, leur indifférence pour le bonheur & leur ennui de la vie.

Mais d'un autre côté j'ai auſſi apperçu que les temps étoient changés, & que le principe d'humanité qui avoit engagé les légiſlateurs à jetter un voile utile ſur une foule d'objets nuiſibles, pouvoit aujourd'hui faire écarter ce voile pour expoſer aux regards des hommes revenus de leurs craintes les choſes telles qu'elles ſont & telles qu'elles ont été. Une révélation qui eût été nuiſible alors eſt utile aujourd'hui. En effet par une ſuite d'une foule d'événemens arrivés ſur la ſurface de notre globe depuis ces antiques légiſlateurs, les hommes ſe ſont de nouveau remplis l'eſprit d'une multitude d'opinions fauſſes & d'uſages déraiſonnables; à force d'avoir été ballotés par une infinité de ſyſtèmes de religion, de politique & de morale, par une foule de gouvernemens & de principes différens, ils n'ont pu ſuivre de chemin aſſuré. L'homme ne connoiſſoit plus rien, & ne ſe connoiſſoit pas lui-même; ſes droits, ſes eſpérances & ſes craintes étoient des énigmes pour lui, & le genre humain étoit ſemblable à un foible vaiſſeau pouſſé au gré des

vents & des caprices de ſes guides ſur une mer immenſe, où il eſt expoſé à de fréquens naufrages ou du moins à des tourmentes continuelles...

J'ai vu que preſque par toute la terre l'hiſtoire n'étoit qu'une fable, que les plus graves hiſtoriens n'étoient que des conteurs puériles, que leur ſcience n'étoit qu'un délire pompeux & perpétuel; j'ai vu que tout ce qu'on regardoit la plûpart du temps comme une ſucceſſion continuel & non interrompue de faits & de vérités n'étoit qu'une chaine continue d'erreurs, d'extravagances & de menſonges politiques. J'ai vu que la ſcience du bonheur des hommes qu'on appelloit autrefois politique, n'étoit plus ſous ce nom reſpectable que l'art de couvrir la terre de malheureux, pour ſervir les paſſions d'un petit nombre. J'ai vu que la plûpart de ceux qui ſe trouvoient chargés du ſoin de rendre les hommes paiſibles, tranquilles & heureux, n'en connoiſſoient plus les moyens, ou par un effet de leur ignorance, de leurs préjugés & de leurs injuſtices refuſoient d'y recourir, & n'étoient que les fardeaux du monde & les fléaux de leurs ſemblables. J'ai vu enfin que par une multitude de révolutions morales & politiques, de changemens de loix, de principes, d'opinions & de préjugés, le caractere naturel de l'homme avoit été tellement altéré qu'il étoit devenu méconnoiſſable, ridicule & indéfiniſſable. En un mot l'homme eſt devenu un énigme pour le philoſophe; des moraliſtes dangereux l'ont égaré d'âges en âges,

tantôt en le conſidérant comme un être naturellement méchant, féroce & corrompu, tantôt en le regardant comme un animal ſtupide, dont la raiſon troublée ne méritoit plus d'être conſultée ; leurs maximes pernicieuſes, biſarres & toujours extremes ont tantôt avili cet être infortuné, & tantôt l'ont enivré & ravi follement au delà de ſa ſphere. Dans le dérangement preſque univerſel qui réſulte de ces idées inſenſées & dangereuſes, on retrouve l'homme preſque au même état où l'ancienne police l'avoit trouvé. Si la plus grande partie du genre humain n'eſt point retombée dans une vie ſauvage, du moins il eſt retombé ou reſté dans une barbarie réelle même au milieu des villes, & dans des craintes, des triſteſſes & des mélancolies habituelles qui le pourſuivent juſqu'au ſein des plaiſirs. Enfin on voit l'homme preſque univerſellement malheureux, & privé de cette portion de bonheur que la religion, le gouvernement & l'induſtrie devroient lui procurer ſur la terre, & dont une nature calme & un ciel ſérein lui permettent de jouir.

C'eſt ſurtout à cette claſſe d'hommes qui gouverne les autres que j'ai voulu montrer l'affreux tableau des malheurs du genre humain ; j'ai cru par-là les intéreſſer en ſa faveur ; je me ſuis flatté que ſi l'ambition n'a point étouffé en eux l'humanité, ils ſentiront quelques remords à redoubler les maux des hommes qui depuis tant de ſiecles n'ont preſque point ceſſé d'être malheureux. J'ai eu pour objet de con-

ſoler des infortunés, de les raſſurer ſur leurs craintes vagues & démenties par l'expérience, & de leur épargner de nouvelles terreurs & de nouvelles larmes. Qu'ils comparent la ſituation malheureuſe de leurs peres avec celle dont la nature leur permet de jouir. Que les ſouverains des hommes renoncent au triſte avantage d'être auſſi deſtructeurs que les élémens déchaînés au temps du déluge. Que les légiſlateurs apprennent aux citoyens à s'aimer, à ſe ſecourir, à ſe rendre mutuellement heureux dans la ſociété qui n'eſt avantageuſe au genre humain qu'autant qu'elle adoucit les peines.

IX. Telles ſont les réflexions qui m'ont déterminé à révéler aux hommes des vérités qu'une étude profonde & aſſidue de l'antiquité m'a fait entrevoir. Si l'ancienne police a cru pour le bien des nations devoir leur cacher l'eſprit de leurs inſtitutions primitives; j'ai cru que c'étoit les ſervir aujourd'hui que de relever le voile que l'antiquité avoit jetté ſur les choſes. Il a fallu pour cela remonter aux principes afin que les légiſlateurs & les peuples ſortent du labyrinthe où juſqu'à préſent la plûpart des hommes ont erré. En cela j'ai ſuivi les vues de pluſieurs grands de notre temps, qui ont ſenti combien il importoit au bonheur des peuples de remonter aux premiers principes des choſes. Le goût de la philoſophie & le deſir de faire des recherches ſur la marche de l'eſprit humain, qui fait le caractere de notre temps, ſont des fruits néceſſai-

res de la renaiſſance des lettres, ſecondée par l'ineſtimable invention de l'imprimerie: celle-ci après un grand nombre de ſiecles de ſtupidité & d'ignorance, a expoſé à tous les yeux les ouvrages de l'antiquité; par-là dans l'eſpace de deux ou trois ſiecles la ſphere de l'eſprit humain s'eſt aggrandie avec une rapidité ſinguliere, & par un effet naturel elle va toujours en croiſſant. Les premieres lectures données à la curioſité ont conduit à la réflexion, & ont fait naître l'eſprit de critique & de controverſe. On a longtemps critiqué & commenté, & enfin on a commencé à penſer d'après ſoi-même. Plus l'antiquité a été connue, plus on a eu occaſion de voir les ténebres dont elle étoit couverte en pluſieurs de ſes parties & les lacunes qui y ſont demeurées. L'eſprit de ſyſtême a voulu ſuppléer à ces défauts: mais la multitude des ſyſtêmes la plûpart aſſervis plus ou moins aux anciens préjugés en ayant dégoûté, on a pris le goût des ſciences exactes qui ne permettent aucun écart à l'eſprit; on a reconnu en elles quel étoit l'effet de la ſenſation du vrai, & cette ſenſation a paru toute nouvelle, parce que le vrai eſt rare partout ailleurs: elle a fait naître un peuple de géometres, d'aſtronomes, de phyſiciens & de philoſophes qui ont enfin inventé l'art de calculer, d'analyſer, & ſurtout l'art important & nouveau de conſidérer & de comparer les êtres phyſiques & moraux. Dès-lors on a agi comme ſi l'univers ne faiſoit que de naître; chacun a regardé autour de ſoi, il a levé

les yeux vers le ciel, il a fouillé la terre, il s'eſt interrogé & ſondé lui-même. Pluſieurs de ces ſçavans ont travaillé dans leur cabinet, & ſe ſont réchauffés du même eſprit que des législateurs qui auroient à inſtruire, à policer & à rendre heureux des hommes nouvellement ſortis de la terre. Après avoir apprécié avec juſteſſe l'utilité des ſciences nouvelles, on a donné à chacune le rang qu'elle méritoit, relativement aux avantages qui en réſultoient; les hommes ont enfin reconnu celles qu'il importoit le plus d'honorer & de chérir. On a remonté de nos jours aux grands principes des loix & de la législation; de grands hommes ont prêché l'agriculture, le commerce, l'induſtrie, la population, les ſçavans renonçant aux jouets qui amuſoient, pour ainſi dire, l'enfance de l'eſprit humain renouvellé, ſe ſont attachés à des objets plus dignes de l'occuper dans un âge mur, & plus propres à perfectionner ſon ſort. Toutes les branches de l'adminiſtration ont été & ſont encore examinées par des citoyens qui, dégoûtés des études ſtériles & frivoles de leurs peres, ont oſé porter leurs regards ſur la politique & le gouvernement & ſur tout ce qui intéreſſe véritablement leur bien-être en ce monde & en l'autre. L'eſprit parvenu à ſa maturité a voulu des alimens plus forts; & les écrits ont été forcés de prendre une énergie & une vigueur inconnues autrefois. Tout a pris le ton de la philoſophie, & ceux qui n'ont point été capables de ſuivre la marche des eſprits de leur ſiecle,

ſiecle, ont eu le déplaiſir de voir qu'ils étoient des étrangers dans leur pays, qui n'en parloient plus la langue, ou de vieux enfans dont les pas tardifs n'ont pu atteindre leurs contemporains.

Quoi qu'en diſe l'envie, notre temps eſt celui des êtres penſans; il nous promet un avenir heureux. Car, ne nous y trompons pas, la lumiere progreſſive frappe tôt ou tard les yeux même de ceux qui ſe croient intéreſſés à l'éteindre; la vérité entraîne à la fin ceux mêmes qui lui oppoſent les obſtacles les plus forts. La politique vulgaire & bornée eſt ſouvent ébranlée par l'impulſion donnée à l'eſprit des peuples; elle montre alors quelques lueurs de philoſophie, elle quitte la routine aveugle que l'intérêt du moment & le préjugé lui rendent ſouvent chere; & quelquefois la néceſſité la force de s'occuper du bien-être des nations, & de céder à la philoſophie qu'elle hait ou qu'elle mépriſe.

Telle a été & telle ſera la marche de l'eſprit humain depuis la renaiſſance des lettres; dès qu'il s'eſt vu éclairé il a pris la route du vrai; il ne lui a fallu pour cela que le temps néceſſaire pour examiner les différens objets; s'il a mis pluſieurs ſiecles à cet examen, c'eſt que la multitude des objets dont il a été frappé tout à la fois étoit immenſe; c'eſt que ſa vue étoit encore foible & peu accoutumée à la lumiere. Mais enfin le vrai eſt connu, ou du moins nous le voyons de loin; nous ſommes ſur le chemin qui y mene; nous marchons par-

tout le flambeau de l'expérience à la main; nous le portons même ſur les replis de l'ame humaine, & nous ſçavons tirer des fruits de ſes opinions, de ſes erreurs & de ſes folies. Notre temps eſt à quelques égards ſemblable à celui des premiers inventeurs de la police: les eſprits ſont, comme eux, occupés à chercher les moyens de rendre les hommes plus ſociables & plus heureux: il faut pour y parvenir, perfectionner la connoiſſance de l'hiſtoire morale de l'homme. La morale, comme la phyſique, ne peut être éclairée que par l'expérience & les faits.

CHAPITRE II.

Des effets moraux du déluge, ou du premier état des ſociétés échappées aux malheurs de la terre.

I. L'HISTOIRE nous préſente ſi peu de faits ſur les temps qui ont immédiatement ſuivi le déluge que nous ſommes forcés de recourir à la fable pour découvrir les idées que les anciens s'etoient formées de ces premiers temps. Il faut enſuite néceſſairement rentrer au fond de ſon propre cœur & ſe conſulter ſoi-même pour juger de leurs idées & pour les rectifier en puiſant dans la nature des choſes & des circonſtances, ce qu'on a pu dire, faire & penſer dans ces premiers inſtans d'infortune & de miſere.

Commençons par conſulter les Chinois, les plus anciens peuples de la terre dont nous ayons l'hiſtoire. Cependant ce n'eſt point dans l'hiſtoire de ce peuple, mais dans ſes fables qu'il faut chercher le déluge & ſes ſuites; événemens dont leurs annales hiſtoriques ne font aucune mention. Au delà des temps dont la certitude eſt fondée ſur la chronologie, la plûpart des hiſtoriens Chinois ont placé d'immenſes périodes qui renferment un intervalle de temps de plus de cent millions d'années; ces périodes appellés *Ki*, ſont au nombre de dix, & comprennent chacun les regnes de pluſieurs rois ou dynaſties : on les trouve remplis de fables; de merveilles, d'inventions, de contradictions & de répétitions. (1).

Le premier période nous montre trois familles ſous le nom d'*auguſtes familles du ciel*; d'*auguſtes familles de la terre*, & d'*auguſtes familles des hommes*. C'eſt cette troiſieme famille qui fit conſtruire les premieres villes; ce fut alors qu'il commença à y avoir de la diſtinction entre le ſouverain & le ſujet; ce fut alors que l'on but & que l'on mangea en paix & que les ſexes s'unirent.

Sous le ſecond période on nous préſente

(1) Les détails qui ſuivent ſur les Chinois ſont tirés de l'extrait des hiſtoriens Chinois fait par M. des Hauterayes, & inſéré à la fin du IIIe. Volume du livre de l'*Origine des Loix, des Arts, &c.* de M. Goguet, Paris 1758, de *l'hiſtoire des Huns. Tom. I.* & de *l'hiſtoire de la Chine du P. du Halde.*

les hommes cachés dans le fond des antres & des cavernes, ou perchés sur des arbres. Cet état fut de longue durée sans doute, puisqu'il est dit que ce fut vers la fin du septieme période que les hommes cesserent d'habiter les cavernes.

Dans le huitieme période les herbes & les feuillages servoient encore d'habillement ; les serpens & les bêtes féroces étoient en grand nombre sur la terre, les eaux n'étoient point encore rentrées dans leur lit, & la misere étoit extrême. *Tchine-fang* apprit aux hommes à préparer des peaux, à en ôter le poil avec des rouleaux de bois, & à s'en faire des vêtemens propres à garantir des vents & des frimats ; il leur enseigna encore à faire un tissu de leurs cheveux en forme de parapluie pour se couvrir la tête ; on lui obéissoit avec joie. Les rois de ce période alloient les chèveux épars & sans ornemens : ils gouvernoient en paix sans sceptre ni couronne. Remplis de bienfaisance, ils donnoient toujours & ne receevoient jamais rien ; les peuples, sans les connoître pour maîtres, les portoient au fond de leurs cœurs. Le ciel & la terre étoient alors dans un ordre & une harmonie merveilleux ; tout croissoit à l'envi ; les oiseaux faisoient leurs nids si bas qu'on les auroit pu prendre à la main ; tous les animaux étoient dociles & se laissoient conduire à la volonté des hommes ; on tenoit le *juste milieu* ; la concorde régnoit partout, il n'y avoit ni dedans, ni dehors, ni mien

ni tien. Mais lorſqu'on eut dégénéré de cet heureux état, les oiſeaux & les bêtes, les vers & les ſerpents commencerent à ſentir leurs forces, & comme de concert firent la guerre à l'homme. Il eſt dit ailleurs que les animaux ſe multiplioient beaucoup, mais que les hommes étoient fort rares & ne pouvoient vaincre les bêtes & les ſerpens. Un autre écrivain dit que les princes de ce temps, perchés ſur des arbres ou enfoncés dans des cavernes profondes poſſédoient l'univers (c'eſt-à dire la Chine); que ces bons rois ne reſpiroient que la bienfaiſance & l'humanité; que le peuple n'alloit point leur faire la cour, mais que tout le monde obéiſſoit ponctuellement à leurs ordres; que les hommes peuploient les déſerts & vivoient en ſociété avec toutes les créatures, ſans ſonger à faire aucun mal aux bêtes; que celles-ci de leur côté furent long temps ſans les attaquer, mais qu'à la fin il fallut faire des maiſons de bois en forme de nids d'oiſeaux pour ſe mettre à couvert de leur voracité. Qu'alors on ne ſçavoit ce que c'étoit que le labour, qu'on vivoit d'herbes & de fruits; qu'enſuite on but le ſang des animaux, on mangea de leur chair crue avec le poil & les plumes; que *Souigine* trouva l'art de faire du feu par le frottement d'un certain bois & apprit à cuire les viandes; que dès-lors il n'y eut plus de maladies. Comme du temps de *Soui-gine* il y avoit encore beaucoup d'eau ſur la terre, il apprit aux hommes à pêcher; il voulut que les hom-

mes, qui ne ſe marioient alors qu'à 50 ans & les femmes à 30, s'uniſſent dès 30 ans à des filles de 20. Telle eſt la fable du huitieme *Ki*.

Dans le neuvieme période on commença à faire quelques courſes ou quelques voyages ; pluſieurs obſerverent le ciel pour connoître le temps & ſes changemens. Sous *Sce-hoang* il y eut une différence entre le roi & le ſujet ; il s'établit du rapport entre le pere & le fils ; on diſtingua le précieux du vil ; les loix parurent ; les rites & la muſique s'établirent ; des châtimens furent excercés ; & ce prince jetta les fondemens d'une bonne politique en établiſſant des officiers pour chaque choſe. Ainſi le ciel & la terre acquirent leur entiere perfection, ce qui, dans le ſtyle chinois, doit être entendu dans un ſens morale, & non dans un ſens phyſique.

Tcho-jong inventa un accord de muſique dont l'harmonie pénétroit par-tout, touchoit l'eſprit intelligent & calmoit le cœur de l'homme ; de maniere que ſes ſens extérieurs furent ſains & ſes humeurs dans l'équilibre, & qu'il y eut entre les hommes des vertus ſociales, de la modération, de la politeſſe & une vie bien réglée. Ce tableau n'eſt cependant que pour l'homme, la terre étoit encore horrible à voir ; car il eſt dit que vers la fin de ce période on ne voyoit par-tout que de vaſtes forêts remplies de bêtes féroces ; que les hommes étoient encore en petit nombre, & n'avoient d'autres armes que des

branches d'arbres pour ſe défendre des bêtes ſauvages ; que les eaux croupiſſoient partout, que les fleuves n'avoient point de cours réglé, & qu'il en réſultoit un grand nombre de maladies ; ce triſte état ne ſervoit cependant qu'à animer & à entretenir l'attention & l'affection des princes pour les hommes. *Tchu-kiang-chi* fit faire une guitarre à cinq cordes pour conſerver tout ce qui a vie, & *Une-khang* inſtitua la danſe par principe de ſanté. C'eſt à la fin de ce neuvieme période que les auteurs chinois terminent les temps fabuleux, en avouant cependant que l'intervalle qui ſuit juſqu'à la dynaſtie vraiment hiſtorique des Hya, eſt ſans aucune certitude chronologique, & tient un milieu entre la fable & l'hiſtoire.

Le dixieme âge ou période commence par *Fohi*, que l'on regarde aſſez généralement comme le premier légiſlateur de la Chine. Vû l'état où la Chine étoit de ſon temps, l'on ne peut faire venir ce légiſlateur que des montagnes élevées qui ſont à l'orient & au ſeptentrion de la Chine, puiſqu'il établit ſon empire dans le Chenſi & le Honan, entre les fleuves Hoang-ho & Kiang, qui furent encore longtemps après lui les bornes de la Chine au nord & au midi. De ſon temps on dit que la vie des hommes différoit à peine de celle des animaux, errans çà & là dans les forêts & les montagnes ; les enfans ne connoiſſoient que leurs meres & jamais leurs peres ; les hommes étoient ſans bienſéance & ſans pudeur ; ils ne ſongeoient

qu'à dormir, puis ils ſe levoient & ſoupiroient, lorſque la faim les preſſoit ils cherchoient à manger, & lorſqu'ils étoient raſſaſiés ils jettoient les reſtes ſans prévoyance. Ce tableau qui choque la vraiſemblance après ce qui a été dit des progrès déja faits, n'eſt peut-être cependant point une contradiction. Fohi pouvoit être originaire d'un peuple déja plus civiliſé & plus heureux, dont ce qui a été dit précédemment étoit l'hiſtoire, & nous devons ici le regarder comme un chef de colonie qui va à la découverte & qui ſe fixe dans une contrée dont les habitans vivoient encore miſérablement. On ſçait qu'il s'en faut de beaucoup que tous les peuples du monde n'ayent fait des progrès égaux vers la ſociabilité : vis-à-vis les Egyptiens, les Grecs n'étoient que des peuples nouveaux ; vis-à-vis de nous les Américains ne ſemblent que de naître ; les Eſpagnols & les Portugais comparés aux Anglois & aux François ſont encore dans la plus honteuſe barbarie ; cependant des temps égaux ſe ſont écoulés pour les uns comme pour les autres. Au reſte il y a encore dans les montagnes de quelques provinces de la Chine des barbares qui deſcendent des ſauvages ou des vrais *Autochtones* que les Chinois trouverent dans le pays qu'ils habitent aujourd'hui.

De ce que les traditions éparſes dans les neuf *Ki* ou périodes appartiennent aux Chinois, il ne faut pas croire pour cela que le ſol de la Chine ſoit le théâtre que les premiers auteurs de ces traditions ayent eu en vue, la ſcene a

pu être partout ailleurs. Dans les anciens temps les peuplades étoient fort ambulantes, elles portoient vraiſemblablement avec elles leurs traditions & l'hiſtoire de leur ancien état; les faits ſe ſont fixés à la fin aux endroits où les peuples ſe ſont fixés eux-mêmes. C'eſt une obſervation qui peut être utile & propre à éclaircir pluſieurs contradictions & pluſieurs enigmes que la fable & l'hiſtoire nous préſentent. On voit par exemple dans Hérodote, livre II, que les Egyptiens ſe ſouvenoient d'avoir vu le ſoleil ſe lever où il ſe couche aujourd'hui, & que ce prodigieux phénomene n'avoit produit aucun changement dans les productions de la terre. Pour expliquer cette tradition il ſuffit de ſonger que les Egyptiens, du temps d'Hérodote, originaires ſans doute des hautes contrées de l'Afrique, lorſqu'ils demeuroient par delà la ligne équinoxiale & qu'ils regardoient le lieu du midi du ſoleil, devoient voir ſon levant à leur droite & ſon coucher à leur gauche; parvenus inſenſiblement dans le lieu qu'ils occupent aujourd'hui, ils n'ont pu regarder le lieu du ſoleil ſans mettre à leur gauche ce même levant, que leurs ancêtres avoient à leur droite.

Fohi réunit les hommes diſperſés, il leur porta ou plutôt leur perfectionna la pêche & la chaſſe; il leur apprit à nourrir des animaux domeſtiques tant pour leur uſage que pour les ſacrifices; il régla les mariages; mit de l'ordre par les loix dans les ſociétés publiques & particulieres; il établit différens officiers, les uns pour obſerver le ciel, d'autres pour la conſtruc-

tion des maiſons & des villes, d'autres pour l'agriculture, d'autres pour la médecine, d'autres pour veiller ſur les travaux qu'il entreprit dans les montagnes & les plaines pour l'écoulement des eaux. Il fit de plus des chanſons pour récréer ſes ſujets; il inventa une écriture nouvelle qu'il ſubſtitua à des cordes nouées; enfin il régla les temps.

Son ſucceſſeur *Chin-nong* fut appellé *eſprit laboureur*, parce qu'il donna tous ſes ſoins à l'agriculture qu'il facilita à l'aide de pluſieurs inventions; ce fut la grande multiplication des hommes qui le porta à tourner ſes vues de ce côté; on prétend même que ce prince trouva le vin; qu'il fut un grand médecin; qu'il fit des chanſons pour les travaux champêtres, & qu'il inſtitua des fêtes; comme Cérès il parcourut toute la terre, c'eſt-à-dire toute la Chine, traîné par des dragons, dans la vue de répandre ſes bienfaits. Les mœurs étoient ſimples; chacun avoit le ſien & s'en contentoit; on ne voyoit point de querelles; cependant les loix étoient peu nombreuſes, mais le gouvernement n'en avoit pas moins un appareil ſévere & majeſtueux.

Hoang-ti ſon ſucceſſeur ne fut pas moins ardent à rendre les peuples heureux & à en civiliſer de nouveaux; il fit pratiquer pour cet effet des chemins dans les montagnes, & continua les travaux de Fohi pour régler le cours des rivieres. Sous ſon regne on fit uſage de bateaux ou de navires; par ce moyen ce prince fit des découvertes & réunit ſous ſon empire toutes

les contrées entre les deux fleuves dont nous avons parlé ; ces conquêtes le déterminerent à prendre le diadème & les ornemens royaux afin de rendre ſon autorité plus reſpectable. Il établit la diſtinction des rangs ; les villes & les maiſons devinrent plus commodes. Cependant il y avoit encore beaucoup de maladies ; il eſt dit que ce prince fit la guerre & vainquit trois rebelles. Chaohao marcha ſur les traces de ſon prédéceſſeur ; ſous ſon regne l'empire continua à être heureux, & il pourſuivit les travaux publics qui avoient été commencés. Tchuen-hio continua les choſes ſur le même pied, mais il fit ſurtout de grandes réformes dans le culte public. Chaque famille avoit alors chez elle des prêtres & des ſacrificateurs particuliers, uſage qui s'eſt encore conſervé dans le Thibet ; le roi établit un ſacerdoce unique qu'il réunit à ſa couronne ; il voulut que l'empereur fut le ſeul pontife de ſes états, & que lui ſeul offrît des ſacrifices au ſouverain du ciel au temps marqué. Kao-ſin rendit la Chine la plus heureuſe contrée qui fut ſous le ciel ; il établit les *Lettrés* pour être le ſéminaire des magiſtrats ; ils eurent ſeuls le droit d'enſeigner le peuple au nom du prince & de prêcher la morale & les devoirs de l'homme. La muſique de ſon temps continua à ſe perfectionner. Tohi ſon ſucceſſeur fut un mauvais prince qui ne ſongea qu'à ſes plaiſirs ; il fut dépoſé & banni.

Yao lui ſuccéda. C'eſt ſon inſtallation arrivée en 2357 qui eſt l'époque de la certi-

tude chronologique dans l'hiſtoire chinoiſe. Le nom de ce prince eſt encore fameux par les bienfaits dont il combla ſes ſujets. Il continua à aggrandir la terre aux dépens des eaux, qui de ſon temps baignoient encore le pied des montagnes & rendoient les plaines inhabitables. Ces eaux, ſelon les auteurs chinois, s'étoient autrefois élevées juſqu'au ciel, & ils les regardent comme celles du chaos ou de la naiſſance du monde. Yao aidé d'Hyn, homme fort intelligent, & d'un peuple nombreux & laborieux, qui aima toujours mieux travailler chez lui que d'aller courir le monde comme nos Européens, détruiſit les forêts, deſſécha les vallées, forma des canaux, éleva des digues & des chemins, & fit partout des ſaignées pour débarraſſer les eaux. Par tous ces travaux ce prince acquit un nom immortel. Enfin, au lieu de choiſir ſon fils pour ſucceſſeur, il prit un ſimple laboureur nommé *Chun*; ſon choix fut applaudi, & celui-ci répondit à ſes vues, car on le compte parmi les grands bienfaiteurs de l'empire chinois. Il eut pour ſucceſſeur Yu dont nous avons parlé. Ainſi les talens furent couronnés tour à tour. Yu monta ſur le trône l'an 2207 avant notre ère, & fut la tige de la premiere dynaſtie dite *Hia*. Il rendit la couronne héréditaire & y établit le ſacerdoce à perpétuité, décernant la peine de mort contre quiconque feroit la fonction de prêtre dans l'empire. Ce prince laiſſa des li-

vres ſur l'agriculture, l'art hydraulique, le nivellement, &c.

II. Tel eſt le tableau que les fables & les premieres hiſtoires de la Chine nous préſentent ſur le plus ancien état des hommes. On y voit de fréquentes contradictions, un mêlange ſingulier de miſere & de félicité, de vertus & de férocité : cependant il eſt impoſſible de n'y pas reconnoitre ſouvent le ton de la nature & de la vérité. Nous verrons par la ſuite quel uſage raiſonnable on peut faire de ces divers points de vue, & même de ces contradictions; on a banni ces détails de l'hiſtoire comme indignes d'y occuper une place, & l'on a cru que les premiers pas des hommes n'étoient point aſſez intéreſſans pour en chercher les traces. La philoſophie n'en porte point ce jugement. Platon dans ſes œuvres politiques ne ceſſe d'inſiſter ſur les premiers temps, il les regarde comme la clef de l'hiſtoire. Voyons donc ce qu'a dit ſur ce ſujet le plus ſage de la nation la plus éclairée du monde (2).

„ L'état préſent de la ſociété, dit ce phi-
„ loſophe, la conſtitution des pays & des loix,
„ tout cela procede de la profondeur des temps
„ & des révolutions arrivées anciennement.....
„ c'eſt une tradition qu'il y a eu autrefois de
„ grandes mortalités cauſées par des inonda-
„ tions & par d'autres calamités générales

(1) *Plato de Legibus Lib. I.*

„ dont peu d'hommes ſe ſont ſauvés; ceux qui
„ furent alors épargnés ont mené une vie paſ-
„ torale ſur les montagnes : nous pouvons
„ penſer, ajoute-t-il, que ces hommes con-
„ ſerverent la connoiſſance de quelques arts
„ utiles & de quelques-uns des uſages anté-
„ rieurs, mais ils oublierent l'avarice & les
„ querelles qui en ſont les ſuites. On peut
„ encore penſer que les villes ayant été totale-
„ ment renverſées par ces deſtructions, la
„ plûpart des inventions furent alors enſéve-
„ lies avec elles ſous les eaux, & qu'il a fallu
„ bien du temps pour les retrouver, que ces
„ temps ont été très-longs, ainſi que le prou-
„ ve la nouveauté de nos connoiſſances; elles
„ ſont pour ainſi dire d'hier, & il n'a pas
„ fallu moins que des milliers d'années pour
„ nous les rendre. Ces inondations altérerent
„ la fertilité de la terre; elles changerent &
„ corrompirent la nature & l'eſpece des créa-
„ tures, & ne laiſſerent que peu de choſes
„ pour la ſubſiſtance des hommes. Voilà d'où
„ dérive l'état actuel du monde, voilà où il
„ faut chercher l'origine & les principes de
„ nos ſociétés, de nos loix morales, civiles
„ & politiques, & ce mêlange biſarre de biens
„ & de maux, de vertus & de vices que l'on
„ y voit..... Pour remettre les choſes dans
„ l'état où elles ſont il a fallu bien du temps;
„ cela s'eſt fait inſenſiblement; les hommes
„ reſterent bien des ſiecles ſur les ſommets
„ les plus élevés; le reſſentiment du paſſé &
„ la crainte ne leur permettoient pas de deſ-

„ cendre dans les plaines & encore moins
„ de s'y établir tout-à-fait. L'eſpece des hom-
„ mes étoit ſi rare qu'ils ſe félicitoient & s'em-
„ braſſoient toutes les fois qu'ils ſe rencon-
„ troient; mais cette ſatisfaction ne leur arri-
„ voit pas ſouvent faute de hardieſſe & de
„ moyens pour franchir les vallées, les ma-
„ rais & les eaux qui les tenoient ſéparés. Les
„ arts & les artiſtes étoient perdus, & les hom-
„ mes étoient en trop petit nombre & trop
„ occupés de leurs miſeres & de leurs beſoins
„ préſſans pour rechercher & pour retrouver
„ ces arts tout à la fois, Ce triſte état a duré
„ pendant pluſieurs générations; d'un autre
„ côté ils eurent l'avantage de ne plus con-
„ noitre ni les combats, ni les guerres; la
„ raiſon en eſt ſimple, la terre n'étoit plus
„ qu'une ſolitude; ſes habitans réduits con-
„ çurent les uns pour les autres la plus ten-
„ dre affection. Sans richeſſes, ſans or, ſans
„ argent, poſſeſſeurs de quelques beſtiaux,
„ de quelques vaſes de terre, ils ne furent
„ pourtant point pauvres: jouiſſant du ſeul
„ néceſſaire, l'ambition n'eut plus lieu; l'état
„ où les réduiſit la nature devint la ſource de
„ leurs mœurs juſtes & honnêtes, de leur ſo-
„ briété, de leur modération, de leur caract-
„ tere doux & paiſible..... Les premiers
„ hommes furent très-dociles, il ſuivoient
„ exactement les conſeils de ceux qui les inſ-
„ truiſoient, ils leurs obéiſſoient & les cro-
„ yoient en tout, tant étoit grande leur ſim-
„ plicité; peu ſemblables à quelques hommes

„ d'aujourd'hui, ils ne ſoupçonnoient point
„ que ceux qui les inſtruiſoient fuſſent capa-
„ bles de menſonge ; mais ajoutant foi à tout
„ ce qu'on leur diſoit de Dieu & de l'hom-
„ me, ils dirigeoient ſur ces principes toutes
„ les actions de leur vie. Enfin s'ils eurent
„ moins de ſciences & de commodités que
„ ceux d'avant le déluge & que ceux d'au-
„ jourd'hui, ils eurent ſur eux les avantages
„ de pratiquer une morale plus pure, d'être
„ plus amis du bien & de la vertu, plus mo-
„ dérés, plus ſages, & infiniment plus juſ-
„ tes ; nous en avons dit la raiſon qui eſt
„ tirée de leur état.... Dans ce même état,
„ ajoute-t-il plus loin, ils n'avoient cepen-
„ dant ni légiſlateurs, ni loix écrites, ils ſui-
„ voient la coutume, de génération en géné-
„ ration ; on ſe modeloit ſur les anciens ; cha-
„ que pere ou chaque ancien étoit le roi de
„ ſa famille, ſa femme & ſes enfans étoient
„ ſes ſujets ; beaucoup de barbares en uſent
„ encore de même, & les anciens habitans de
„ la Sicile, au rapport d'Homere, avoient
„ ainſi vécu. Ces Siciliens n'avoient point
„ d'aſſemblées publiques pour juger ou délibé-
„ rer ; retirée dans les cavernes ou ſur les
„ montagnes, chaque famille formoit une ſo-
„ ciété particuliere, ſans idée de ſociété gé-
„ nérale. Cette forme de gouvernement étoit
„ en effet propre & naturelle à des hommes
„ que les révolutions de la nature viennent
„ de diſperſer & de réduire à un petit nom-
„ bre ; on ne peut mieux faire alors que de

ſuivre

„ ſuivre un ancien, ou ſon pere ou ſa mere,
„ comme font les petits des oiſeaux. Lorſ-
„ qu'enſuite pluſieurs de ces familles ſe ſont
„ réunies pour former une cité & s'aider au
„ travail de la terre; cette premiere cité n'a
„ été placée que ſur la pente ou au pied d'une
„ montagne, pour avoir un aſile prochain en
„ cas d'accident; elle n'a été conſtruite que
„ de hayes pour ſe mettre à l'abri plus des
„ bêtes féroces que des hommes; l'union en-
„ tre eux étoit encore ſi parfaite qu'ils n'a-
„ voient que l'uſage pour loix, point d'autre
„ maître que les plus anciens & ceux qui
„ ſçavoient comment on s'étoit autrefois com-
„ porté, comment on avoit honoré la Divinité,
„ comment on avoit pratiqué la vertu. Ce
„ n'eſt que longtemps apres que les hommes
„ ont ceſſé de ſe gouverner par les loix de
„ leur propre raiſon, qu'ils en ont reçu des
„ autres, & que les loix anciennes & nou-
„ velles ayant été rédigées & fixées, on a élu
„ des chefs pour les conſerver & les maintenir".

Platon remonte enſuite ſur les montagnes; c'eſt de-là qu'il ſe plaît à conſidérer le berceau & l'aſile du genre humain; il rappelle différentes traditions d'après leſquelles il ſuit le genre humain dans trois poſitions différentes & ſucceſſives; 1°. ſur le ſommet des plus hautes contrées; 2°. au pied des montagnes; 3°. dans les plaines. Rien ne lui paroît plus vraiſemblable que ces traditions, rien de plus conforme à la nature. Nous avouerons auſſi que rien n'eſt plus philoſophique que la mé-

thode de ce grand homme; il ſe fait un tableau préliminaire de ce que les hommes ont dû faire naturellement apres les déſaſtres qu'ils avoient eſſuyés, il compare ce tableau idéal avec celui que préſentent les traditions, ainſi il a trouvé l'unique route du vrai, & il le montre à tous ceux qui voudront la ſuivre.

Mais doit-on regarder la deſcente des Phrygiens dans les plaines comme un événement qui ſoit arrivé peu ou longtemps après le déluge (3)? C'eſt, ſuivant Platon, longtemps après, car cette entrepriſe & la hardieſſe de s'établir ſur un côteau peu élevé proche d'une riviere, loin des montagnes & dans le voiſinage de la mer, tout cela annonce un eſprit de ſécurité & un oubli total des anciennes inondations, qui ne peut être que le fruit des ſiecles accumulés. On peut s'en rapporter à Platon, il connoiſſoit l'eſprit humain, & il ne ſe trompoit pas lorſqu'il diſoit que pour faire l'hiſtoire des gouvernemens & des loix des Egyptiens & des Crétois, il falloit remonter au premier état où ces ſociétés ont toutes originairement été.

III. Avant de paſſer aux obſervations qu'exigent ces détails de Platon & les traditions chinoiſes pour les confronter, de juſtifier les uns par les autres & ſupléer à ce qui peut leur manquer, il nous reſte encore à exami-

[3] Strabon a auſſi traité cette queſtion. Il dit que les peuples ſont deſcendus de leurs montagnes plus ou moins tard, en raiſon de leur courage, de leur ſociabilité, &c. *Lib. XIII.* Varron dit qu'ils furent un temps infini avant que d'oſer deſcendre. *Varro de re ruſtica Lib. XIII. Cap.* 1.

ner quelques réflexions de Platon que nous ne pouvons point laiſſer en arriere ; il eſt vrai que ces réflexions auront un peu le ton fabuleux & enigmatique ; mais une fable adoptée par Platon peut être plus utile & plus inſtructive que bien des hiſtoires ; ſes énigmes méritent d'etre méditées.

Platon dans le livre IV des loix, parlant des noms qui ont été donnés aux gouvernemens ſelon leurs diverſes natures, dit qu'au lieu de les nommer tantôt *Monarchie*, tantôt *Ariſtocratie* & *Democratie*, on auroit dû les nommer tous *Théocratie* du nom de Dieu, parce qu'il eſt le vrai maître & le Seigneur des hommes. Ce propos qui nous paroît bien ſingulier dans la bouche d'un homme payen, en amene ſur le champ un autre qui n'eſt pas moins ſurprenant. *Eh quel eſt donc ce Dieu?* lui dit auſſitôt Clinias en l'interrompant ; à cette demande préciſe notre philoſophe répond par cette énigme ou cette fable. Il dit que long-temps avant la conſtruction des premieres villes, Saturne avoit établi ſur la terre une certaine forme de gouvernement ſous lequel l'homme avoit été très-heureux. Comme c'eſt de l'âge d'or dont il veut parler, ou du regne des dieux tant célébré par les anciennes fables, & comme il en parle ailleurs avec plus de détails, voyons les idées qu'il ſe formoit de ces temps heureux, voyons comment il les peignoit & tâchons de découvrir à quelle occaſion il amene cette fable dans un traité de politique.

Il eſt encore queſtion dans cet ouvrage de l'origine des ſociétés, des loix, des rois &c. & platon remonte à ſon grand principe, c'eſt-à-dire aux révolutions arrivées dans la nature. „ Selon lui pour avoir des idées nettes „ & préciſes ſur la royauté, ſur ſon origine „ & ſa puiſſance, il faut remonter aux premiers principes de l'hiſtoire & de la fable. „ Il eſt arrivé autrefois de grands changemens dans le ciel & ſur la terre, & l'état „ préſent des choſes en eſt une ſuite. Nos „ traditions nous parlent de bien des merveilles, de changemens arrivés dans le cours „ du ſoleil, du regne de Saturne, & de mille „ autres faits épars dans la mémoire des hommes; mais on ne parle point du mal qui „ a produit ces révolutions; ni de celui qui „ en a été la ſuite. Il le faut dire cependant, „ ce mal le principe d'où il faut partir pour „ traiter de la royauté & de l'origine des puiſſances; & ce mal dont on ne parle point, „ le voici; c'eſt que par la volonté de Dieu, „ le monde eſt ſujet à des changemens réglés & à des révolutions périodiques qui „ le détruiſent pour le renouveller. "

Notre philoſophe expoſe tout de ſuite le ſyſtême cyclique dont nous avons retrouvé l'eſprit dans tous les uſages & les opinions des anciens; il trace d'après ce ſyſtême les différens états ou dégrés par leſquels tous les êtres phyſiques & moraux ſont forcés de paſſer; il dit que chaque période a ſon enfance, ſon adoleſcence, ſon âge mur & ſa vieilleſſe;

ſon printemps, ſon été, ſon automne & ſon hiver, ſon âge d'or, ſon âge d'argent, ſon âge de fer & ſon âge d'airain; que la vertu & la félicité commencent chaque période, que le vice & toutes ſortes de maux le terminent; que tout cela cependant n'arrive point ſubitement, mais par dégrés inſenſibles. Sénèque a dit pareillement qu'après les déluges qui détruiſent le monde, la nature ſe rétablit, & que l'homme ſe renouvelle & ſe corrompt périodiquement avec elle (4).

Nous ne nous arrêterons point à relever ce qu'il y a de vicieux ou de faux dans ce ſyſtême; remarquons ſeulement que, ſelon l'eſprit de tous les anciens, l'enfance du monde, le printemps de la nature & l'âge d'or ne ſont qu'une même choſe; ce ne ſont que des peintures plus ou moins exactes du premier état du monde après ſes révolutions: faiſons encore attention à ce principe conſtant de Platon, qu'il y a une ſcience de l'univers; une ſcience de la nature, une ſcience ſecrette & rare ſans laquelle il dit qu'on ne peut faire l'hiſtoire ni des empires, ni des ſociétés, ni de l'homme.

IV. Voyons maintenant ce que Platon a penſé de particulier ſur l'âge d'or & ſur le regne de Saturne; ſans la connoiſſance deſquels on ne peut ſelon lui, raiſonner avec juſteſſe ſur l'origine des rois. Il n'eſt pas néceſſaire ſans doute de prévenir que ce phi-

(4). *Senec. Quæſt. Natur. lib.* III.

loſophe va continuer de rendre ſes idées dans le langage allégorique & théologique qui étoit admis de ſon temps, c'eſt de ce mélange que réſulterent encore des embarras, des obſcurités & même des contradictions dans ce qu'il va dire; mais il a pu avoir des raiſons très-légitimes de donner cette tournure à ſes expreſſions & à ſes idées. „ Long-temps avant „ que l'homme eût bati des villes il vécut „ ſous un genre de gouvernement qui lui „ rendit la vie ſi heureuſe & ſi douce que „ le ſouvenir de cette félicité s'eſt perpétué „ de race en race & s'eſt tranſmis juſqu'à „ nous. La nature fertile offroit tout d'elle-„ même & en abondance. Voici comment cela „ eſt arrivé : Saturne ſachant que l'homme „ ne pouvoit gouverner l'homme ſans que l'univers ne ſe remplit d'injuſtice par l'effet „ de ſes caprices & de ſa vanité, ne permit qu'aucun mortel eût la puiſſance ſur „ les autres. Ce dieu prit alors à notre égard „ le parti que nous prenons encore nous-mêmes à l'égard de nos troupeaux : nous n'établiſſons pas un bœuf ou un bélier à la „ tête de nos bœufs & de nos béliers, mais „ nous leur donnons pour conducteur un berger, ou un être d'une eſpece différente de „ la leur & d'une nature ſupérieure. C'eſt ce „ que Saturne fit alors à l'égard du genre-„ humain qu'il aimoit, il chargea du ſoin de „ le gouverner & de le conduire, non des „ rois & des princes, mais des eſprits & des „ génies (Δαίμονας) d'une nature divine &

„ bien plus excellente que celle de l'homme.
„ Ces génies travaillerent avec autant de pou-
„ voir que de facilité à notre bonheur ; ils
„ firent jouir toute la terre de la paix la plus
„ profonde ; leur regne fut celui des mœurs,
„ de la juſtice, de la liberté, de la félicité.
„ Les hommes ſans ſoins, ſans travail, cou-
„ choient nuds & à la belle étoile, s'amu-
„ ſoient paiſiblement, raiſonnoient en ſemble
„ & même avec les bêtes alors douées de rai-
„ ſon ; ils ſe laiſſoient gouverner ſans vio-
„ lence ni contrainte ; ils obéiſſoient gaie-
„ ment à une autorité douce & cependant
„ puiſſante qui n'avoit qu'à parler pour per-
„ ſuader & ſe faire obéir. C'étoit Dieu mê-
„ me qui préſidoit ſur ces génies, il étoit
„ le premier maître, le paſteur & le con-
„ ducteur des hommes. . . . . ;
„ Lorſque le monde ceſſa d'être ainſi gou-
„ verné, les bêtes devenues féroces dévore-
„ rent une partie des hommes ; ceux ci dé-
„ pourvus de tout & d'autant plus miséra-
„ bles, qu'ayant vécu ſans travail, ſans in-
„ quiétude & ſans prévoyance, ils ſe trou-
„ verent ſans expérience & ſans art, plon-
„ gés dans l'indigence & la miſere ; ils de-
„ vinrent ſauvages & errans de montagnes
„ en montagnes, afin de pourvoir à une ſub-
„ ſiſtance difficile. Occupés de leurs preſſans
„ beſoins pendant bien des ſiecles, le paſſé
„ ſortit de leur mémoire, ils ne ſongerent
„ qu'au préſent, & leur miſere ſollicitant peu
„ à peu leur induſtrie ; des inventeurs pa-

„ rurent ſucceſſivement, & trouverent le feu, „ le bled, le vin, & la reconnoiſſance les di- „ viniſa (5). "

La premiere réflexion que ces images nous préſentent c'eſt que l'âge d'or, le regne de Saturne & le regne des dieux ne ſont que la même choſe. Mais comment concilier tant de félicité avec tant de miſère, cette beauté & cette horreur ſucceſſivement apperçues dans la nature ? comment concevoir cet état brut & ſauvage & cependant vertueux & délicieux ? que veut dire ce regne des Dieux ſur des hommes nuds & privés de toute induſtrie & de tout art ? que ſignifie cette ancienne fable du langage & de la docilité des bêtes mêmes ? Pourquoi d'ailleurs ces idées ſont-elles ſi univerſellement repandues par toute la terre malgré leur bizarrerie & leur ſingularité (6) ? C'eſt ce que nous allons tâcher d'expliquer ; il n'y a que de l'ordre à mettre dans ces traditions pour les rendre claires & naturelles. Recueillons pour cela nos idées ; ſi nous ne pouvons point adopter toutes celles de Platon, prenons au moins ſa méthode & guidons-nous par ſes principes dont tout nous prouve la bonté.

---

(5) *Plato de Legibus Lib. IV. Idem in Critia & in Politic.*

(6) L'auteur du livre de *l'origine des loix, des ſciences & des arts* n'a pu ſe tirer de ce chaos. Il a mieux aimé nier l'exiſtence de l'âge d'or, & dire que le déluge ne rendit pas les hommes meilleurs, ce qui paroit dépourvu de vraiſemblance. *Voyez Livre VI. Chap. 4.*

V. On doit conſidérer dans l'homme échappé du déluge l'homme extérieur & l'homme intérieur, c'eſt-à-dire, l'homme phyſique & l'homme moral. Pour bien juger de ſon état phyſique il ſuffit de nous repréſenter le triſte état de la nature ; pour juger de ſon état moral il faut nous mettre à ſa place, nous ſuppoſer dans les mêmes circonſtances où il s'eſt vu, & dès lors on ſe trouvera éclairé par la voie de la nature même. Son état phyſique demande à être enviſagé ſous deux époques ; la premiere ſuit immédiatement les révolutions arrivées à la terre, qui en ſont l'unique cauſe ; la ſeconde époque beaucoup plus éloignée eſt celle où ſon état phyſique n'a plus été l'état immédiat de ces révolutions, mais une ſuite des diſpoſitions dans leſquelles l'impreſſion du malheur mit ſon ame, de la tournure que prit ſon caractere, & des principes de conduite qu'il ſe fit en conſéquence. C'eſt parce que ces deux états ſont peu diſtingués dans les traditions, qu'elles ſemblent nous préſenter tant de contradictions, & qu'il a été juſqu'à préſent ſi difficile d'en faire uſage que l'hiſtoire les a abandonnées à la fable.

Il eſt ſi facile de nous peindre le premier état phyſique de l'homme échappé aux révolutions de la nature ; on eſt tellement ſecondé par les traditions, que nous ne nous arrêtons pas beaucoup la-deſſus Sa pauvreté étoit extrême, ſa miſere infinie ; ſa vie fut ſauvage & iſolée & d'autant plus malheureuſe que l'hom-

me antérieur au déluge n'étoit rien moins que ſauvage, avoit déja connu les avantages de la ſociété, & ſentoit pleinement l'horreur du vuide où il étoit tombé. La raiſon nous indique que les montagnes durent être ſon premier domicile; toutes les traditions & les uſages le prouvent, toutes les nations en ont conſervé le ſouvenir, & pluſieurs même, comme on a vu, ont conſervé pour ces aſiles de leurs peres une reconnoiſſance qui s'eſt perpétuée juſqu'à nos jours, qui ſe manifeſte par les pélérinages & par une ſorte de culte que nous avons remarqué dans beaucoup de pays.

La ſituation phyſique de l'homme ſous la ſeconde époque ayant été une ſuite des impreſſions que fit ſur lui l'affreux ſpectacle de la déſolation du monde, & ſa conduite ayant dû être une conſéquence de ces mêmes impreſſions, ce ſont elles qu'il faut actuellement conſidérer, pour parvenir à la connoiſſance de la conduite qu'il a tenue, & des états par leſquels il a paſſé.

Il ne faut point être un profond philoſophe pour avancer qu'une des ſuites des malheurs de la terre a été d'affecter l'homme d'une triſteſſe & d'une mélancolie profonde; qu'on ſe mette à ſa place; qu'on ſe peigne tous les objets qu'il avoit ſous les yeux; que l'on jette ſes regards ſur l'immenſité du néant où il s'eſt vu plongé; & ſi l'on a l'organiſation humaine on ſentira du moins une légere partie de l'amertume qui dut alors empoi-

ſonner ſon ame. C'eſt-là pourtant une de ces diſpoſitions des premiers hommes qu'aucune tradition ne nous a repréſentée : elles nous parlent encore bien moins des effets de cette triſteſſe profonde & univerſelle, ils ont dû être cependant auſſi conſidérables qu'étendus. Rien de plus froid que les récits que l'hiſtoire nous fait du déluge ; qu'elle fut la terreur des hommes à la vue d'une nature agoniſante ! qu'elle fut ſur leur déſolation en ſe voyant dans une ſolitude muette & univerſelle ! quelle frayeur en ſe voyant livrés à des ténebres épaiſſes, éclairées par intervalles par des feux plus affreux qu'elles ! Peut-on douter de la violence des ſecouſſes que ces calamités redoublées ont données à l'ame humaine ? Si les hiſtoriens n'y ont point eu d'égards, avouons que la plûpart d'entr'eux ont écrit mais n'ont point penſé.

Lorſque Fohi chez les Chinois ſe fit des ſujets en civiliſant des peuples ſauvages, l'hiſtoire dit que ces anciens malheureux dormoient & ne s'éveilloient qu'en ſoupirant ; que lorſqu'ils avoient faim ils cherchoient de quoi manger, & que lorſqu'ils étoient raſſaſiés ils jettoient les reſtes ſans prévoyance. Ces traits ſont d'après la nature, ils nous expriment à quel point dans les premiers âges les hommes ont porté l'ennui de leur exiſtence & le dégoût de la vie. Mais les traditions de la Chine ne ſont pas les ſeules qui nous repréſentent les hommes ſous cet aſpect. Si les traditions Egyptiennes ou Grecques ne nous

donnent point un ſemblable tableau, nous l'avons retrouvé dans leurs uſages ; ils pleuroient en ſemant, ils pleuroient en moiſſonnant, & les larmes les préparoient toujours à leurs ſolemnités les plus riantes (7). Quelle a pu être, diſions-nous alors, la ſource de cette mélancolie univerſelle ? nous la retrouverons ici ; c'eſt l'impreſſion générale des malheurs du monde inondé, brûlé, bouleverſé ; c'eſt d'elle qu'eſt reſultée une triſteſſe habituelle qui aigrit, empoiſonna & changea le caractere du genre humain au point de nous rendre croyable ce que Platon nous a dit du changement des eſpeces de créatures. Faut-il donc demander ſi des hommes privés de tout, abſorbés par la douleur & par l'effroi, dégoûtés de l'univers, ont été bien ardens à réparer le genre-humain, à ſe multiplier, à perfectionner la ſociété ? Non, les ſenſations des plaiſirs, les idées de prévoyance étoient preſque éteintes en eux ; la nature n'invite point à peupler une terre malheureuſe ; la douleur ne permet point de ſonger à une poſtérité future. Mais dira-t-on, l'eſpece humaine s'eſt néanmoins perpétuée ; ce fait n'eſt point douteux ; voici comment cela a pu arriver. Les derniers qui

(7) Dans l'Edda des Scandinaves il eſt dit que pendant le combat des Dieux avec les géans & la confuſion qui regnoit alors dans l'univers, les hommes ſoupiroient & gémiſſoient à l'entrée de leurs cavernes, & diſoient : *ô vous habitans des montagnes, ſavez-vous s'il ſubſiſtera encore quelque choſe ?* V. *Edda fab.* XXXII.

ont ſurvécu au monde, quand ils ont vu de près l'horreur de leur ſolitude & la privation des ſecours que les hommes ſe donnent à leurs derniers inſtans, ont pu engager ceux qui étoient plus jeunes qu'eux à prévenir en ſe donnant des enfans, l'abandon auquel tant d'hommes avoient été livrés; il a pu ſe faire que d'abord un petit nombre ſeulement a vaincu la répugnance que tous ſentoient à donner l'être à des malheureux; mais peu à peu chacun prévoyant le beſoin qu'il pourroit avoir des ſecours, écouta la nature. En effet, quoique la nature fût pour ainſi dire rendue muette par les maux dont le genre-humain ſe voyoit accablé, le penchant invincible des deux ſexes ſe fit au moins ſentir à ceux qui étoient les moins malheureux dans ce déſordre général. Cependant, comme on a vu, on fut long-temps à ſe tenir en garde contre le cri de cette nature; ce ne fut qu'à la longue que l'on ſe permit de l'écouter; on crut d'abord que la divinité ne vouloit plus qu'il y eût des hommes ſur la terre; on crut lui plaire en ſe vouant au célibat, & cette idée eſt encore parmi nous jointe à celle de la perfection. Platon prétend que ſous le regne de Saturne les ſexes ne s'uniſſoient pas pour procréér des enfans, & que cependant par les ſoins de ce dieu les hommes ne laiſſoient pas de ſe perpétuer. Les rabbins attribuent la malédiction des peuples de Canaan à la faute que fit Cham leur pere en uſant des droits de l'hymen pendant le déluge. Quoiqu'il en

ſoit, il paroît par toutes les anciennes hiſtoires qu'avant les légiſlations la procréation des enfans n'étoit qu'un effet du haſard ; du caprice & de certaines rencontres ; que ce n'eſt qu'aux légiſlateurs qu'on doit l'eſprit de population qui répara les déſaſtres du genre-humain, en faiſant regarder la paternité comme honorable, le célibat comme un vice & la ſtérilité comme un opprobre.

Je n'inſiſte ſur cet effet naturel des impreſſions faites par les malheurs du monde que parce qu'on s'eſt fait des idées monſtrueuſes & extravagantes ſur l'ancienne population : nos chronologiſtes, comme on leur a reproché, ont vraiment fait des *hommes à coups de plume*.. Les premiers temps hiſtoriques nous préſentent la ſurface de la terre couverte d'hommes & partagée en des empires formidables : on en a conclu que les hommes échappés au déluge n'avoient eu rien de plus preſſé que de ſonger à l'œuvre de la génération ; on n'a point conſulté la marche de la nature ; on a ignoré l'intervalle immenſe qui ſéparoit le temps des révolutions & le temps de l'hiſtoire. La triſteſſe & la frayeur des hommes ont dû retarder infiniment la réparation du genre-humain & la formation des nouvelles ſociétés.

VI. Ce ſeroit encore bien peu connoître l'homme, ce ſeroit avoir une idée bien fauſſe de la nature des révolutions qui l'ont rendu malheureux, que de croire que la terreur ne l'ait rendu malheureux que durant le temps

de ces révolutions, & qu'échappé au péril il l'avoit auſſitôt oublié. Nous tremblons encore aujourd'hui des ſuites du déluge, & nos inſtitutions à notre inſçu nous tranſmettent encore les craintes & les idées apocalyptiques de nos premiers peres: la terreur ſe ſubſtitue de race en race, & l'expérience des ſiecles ne peut que l'affoiblir ſans la faire totalement diſparoitre; l'enfant craindra à perpétuité ce qui a fait peur à ſes ayeux. Cependant combien d'écrivains anciens & modernes ont eu des vues bornées! Ils ont cru que l'homme n'avoit preſque point conſervé la mémoire des événemens terribles qui avoient détruit ſon eſpece & ſa demeure; ils ſe ſont imaginé qu'un clin d'œil avoit ſuffi pour remettre le calme & l'harmonie dans la nature & la ſérénité dans ſon cœur. Ce n'eſt que par des dégrés inſenſibles que l'ordre s'eſt remis ſur la terre, & les coups de la nature ont longtemps retenti dans l'ame des mortels. D'ailleurs tous les météores, les tonnerres & les phénomenes extraordinaires, ainſi que les éclipſes & les changemens dans le ciel furent longtemps des objets d'allarmes pour les nations qui ne connurent que par tradition les malheurs des premiers hommes: lorſque leurs craintes s'affoiblirent, de nouvelles révolutions, de nouveaux volcans, de nouveaux tremblemens de terre, des inondations nouvelles, en un mot les efforts perpétuels d'une nature toujours en action durent ſans ceſſe renouveller chez les hommes les craintes qui vouloient s'effacer. Mille acci-

dens, moins généraux que le déluge, mais toujours effrayans & deſtructeurs, ont dû entretenir l'eſprit des nations dans la crainte & le replonger dans l'abattement dont elles commençoient à ſortir. Les hommes ainſi ſe ſont maintenus dans le dégoût de la vie, dans l'eſpoir d'un avenir plus heureux mais annoncé par des phénomenes redoutables qui les engagerent à ſe livrer à différentes ſuperſtitions pour appaiſer la Divinité qu'ils jugerent irritée contre leur eſpece.

Telle eſt, comme on a vu, la ſource de tous ces uſages lugubres, cycliques & quelquefois ſanguinaires que nous avons parcourus. Une crainte dégénérée en habitude, a fait attendre la fin du monde à la fin de chaque jour, de chaque ſemaine, de chaque mois, de chaque ſaiſon, de chaque année, de chaque luſtre, de chaque ſiecle, & à la fin de chaque periode imaginaire, qu'on a inventé par la ſuite. Rappellons-nous encore que les vues de l'ancienne police ont été de cacher l'eſprit primitif de tous ces uſages funebres, & alors nous verrons combien ces uſages étoient anciens, combien ils ſe ſont maintenus, & combien ils étoient enracinés, puiſqu'ils ont été reſpectés par ceux mêmes qui vouloient en cacher l'eſprit & les motifs. En effet comment engager des hommes qui s'attendent à la ruine du monde, qui n'oſent deſcendre des montagnes, dont les pas peuvent rencontrer à peine des terreins ſecs; & unis, à battir des villes à cul-

cultiver des terres, à ſe multiplier, à perfectionner la ſociété (8)?

Nous avons vu que cet état de triſteſſe & de découragement conduiſit l'homme à la vie brutale & ſauvage dans laquelle les premiers légiſlateurs ont trouvé toutes les nations; mais il ne faut pas s'imaginer que l'homme ſoit devenu ſauvage tout d'abord, ainſi que la plûpart des traditions voudroient nous le faire croire; en croyant remonter aux premiers temps du monde, elles ne remontent en effet qu'aux premiers temps connus. La vie ſauvage n'eſt que le ſecond état phyſique qui a été non l'effet immédiat des révolutions, mais l'effet des impreſſions faites longtemps après par ces révolutions. Ainſi nous ſommes encore fort éloignés même de ce ſecond état phyſique, où l'hiſtoire qui n'a pu pénétrer plus haut a ſurpris l'homme vivant comme les brutes & dans un état de ſtupidité & de barbarie. Il faut connoître les principes de conduite qu'il ſe fit avant que de tomber dans cet état, & nous ne pouvons parvenir à cette connoiſ-

(8) Si l'on doutoit que les craintes des hommes ne ſe ſoient longtemps perpétuées après le déluge, que l'on conſidere que la premiere choſe que font ceux qui ſont deſcendus dans la plaine de Sennaar eſt de bâtir une tour pour ſe mettre à couvert d'un nouveau déluge. Les filles de Loth après l'embraſement de Sodome crurent que tout l'univers étoit détruit. *Voyez la Geneſe Chap. XI. & Joſeph. Antiquit. Jud. Lib. I. Cap.* 3, 4 & 11.

ſance qu'en approfondiſſant quels ont dû être ſes idées, ſes opinions & ſon caractere dans les premiers temps de ſes malheurs. Ce ſeroit bien peu connoître l'homme échappé aux calamités de la nature, & lui rendre bien peu de juſtice que de douter que, dans ces temps déplorables & dans les premiers âges qui les ont ſuivis, il n'ait été très-humain envers ſes ſemblables & très-religieux envers Dieu. L'infortune rend le cœur ſenſible, & la crainte ramene à la ſoumiſſion ; ainſi ſes malheurs & ſes craintes tinrent lieu de légiſlateurs & de prédicateurs à l'homme ; ils tournerent ſes vues vers le ciel & vers ſes ſemblables. Cette multitude d'inſtitutions ſéveres & de pratiques auſteres dont on trouve des veſtiges dans l'hiſtoire de preſque tous les peuples anciens, n'a été, ſelon les apparences, qu'une ſuite de ces diſpoſitions générales du genre humain.

VII. Ce fut néceſſairement dans ces premiers temps que s'établit fermement parmi les mortels réduits à un petit nombre & preſſés des mêmes beſoins, l'unité de principe, d'objet & d'action. Ce fut ſous cette époque que les loix domeſtiques & paternelles furent les ſeules que l'on connut. Les maux extrêmes du genre humain & ſon extrême néceſſité ont donné lieu tout d'abord à des conventions ſimples & ſages. L'homme ne ſe laiſſa pas d'abord guider par la coutume, il n'eut pas beſoin de conſulter des philoſophes profonds, la raiſon & la néceſſité lui apprirent tout ce qu'il avoit à

faire. Sans doute que le ſpectacle des premieres ſociétés préſentoit un coup d'œil tres-touchant ; auſſi purs dans leurs mœurs que réguliers & ſimples dans leur conduite, tous leurs membres furent animés de commiſération, d'amour mutuel, de bienfaiſance, d'amitié, en un mot de toutes les vertus ſociales ; privés de tout ſurperflu & même ſouvent du néceſſaire, l'égalité dut s'établir au milieu d'eux ; il n'y eut point de domination, ni de diſtinction de propriété, tout fut en commun, & il régnoit une concorde parfaite entre les cœurs des hommes. C'eſt ſous ces traits que Séneque nous peint l'âge d'or ; „ ce fut un temps de „ juſtice, de charité & de religion ; ce fut „ le temps où les hommes apprirent à ſe ſou„ mettre aux dieux, & ſuivirent purement „ la nature, ils vivoient dans des cavernes. „ dans des troncs d'arbres & des cabanes : „ les plus ſages gouvernoient par le ſimple „ conſeil, car commander étoit alors une „ charge & non une dignité."

Ainſi cet âge d'or ſi célebre n'eſt point un roman dépourvu de vraiſemblance : ce fut ſans doute à ce premier état des hommes que ce nom dut être donné ; il ſubſiſta vers les premieres époques du monde renouvellé, un temps où l'équité, l'union, l'égalité & la paix ont réellement régné ſur les hommes. Si nous avons quelque choſe à retrancher des récits de la mythologie, ce n'eſt que le tableau d'une nature riante & fortunée qu'elle a cru devoir

y joindre, puiſque la terre n'offroit alors qu'une affreuſe ſolitude; le genre humain ne fut juſte que ſur les débris du monde.

Si l'on ne trouve point de myſteres établis chez les ſauvages comme chez les peuples policés, on n'y trouve poiñt non plus l'hiſtoire de l'âge d'or; c'eſt que l'âge d'or n'a été que l'etat de miſere où les ſauvages ſont encore. L'âge d'or doit une grande partie de ſa célébrité & des belles peintures que l'on en a faites aux mauvaiſes légiſlations & aux méchans gouvernemens qu'ont eu par la ſuite des temps les nations policées de notre ancien hémiſphere. L'eſclavage que les grands monarques établirent dans tout l'Orient rappella & fit regretter l'ancienne liberté dans laquelle les hommes avoient vécu. Comme l'Orient fut policé & ſubjugué l'orſque l'Occident fut encore longtemps ſauvage, les triſtes Aſiatiques ont imaginé la fable que Saturne s'étoit retiré en Europe; on le plaça d'abord en Crete, puis en Italie; & lorſque les maux de la ſociété avec ſes biens eurent été portés dans ces contrées, on dit que Saturne étoit rélégué aux extrémités de l'Occident; dans ce ſens nous pouvons dire qu'il y eſt encore; le regne de Saturne ſubſiſte chez les ſauvages de l'Amérique.

Il fallut pluſieurs ſiecles à la nature pour ſe réparer & pour changer l'affreux ſpectacle de ſa ruine en celui que nous voyons aujourd'hui; c'eſt-là ce qui a retenu ſi longtemps le genre humain dans cet état ſauvage qui nous paroit

aujourd'hui ſurnaturel ; mais la morale & le genre de vie de l'âge d'or n'ont été propres qu'aux premiers temps qui ſuivirent la deſtruction du monde; ils n'ont pu ſubſiſter enſuite dans les ſociétés aggrandies outre meſure parce qu'ils ne conviennent pas plus avec le luxe de la nature abondante & tranquille, qu'avec les paſſions & le luxe des nations paiſibles & opulentes. A meſure que le ſéjour de l'homme s'eſt embelli & enrichi, à meſure que les familles ſe ſont multipliées & ont formé de plus grandes ſociétés, le regne moral a dû néceſſairement céder au regne politique ; ce fut alors que le *tien* & le *mien* parurent dans le monde, non d'abord d'homme à homme, mais de famille à famille, de ſociété à ſociété; la diſtinction de propriété devint indiſpenſable, elle fait partie de cette même harmonie qui a dû rentrer parmi les nations renouvellées, comme elle eſt inſenſiblement rentrée dans la nature remiſe des ſecouſſes qu'elle avoit éprouvées de la part des révolutions.

Ainſi l'âge d'or eſt un état par lequel les hommes ont dû néceſſairement paſſer : & cet âge a été réellement un état de ſimplicité, de bonté & de ſainteté, en un mot une vie que nous trouvons ſurnaturelle & qui a mérité les juſtes éloges & les regrets de l'antiquité quant au moral, mais très-peu quant au phyſique. C'eſt faute de diſtinguer ces deux choſes que tant de ſpéculateurs ſe ſont trompés ſur l'âge d'or, & nous en ont fait des peintures chiméri-

ques. Ajoutons que lorſque les légiſlations ont voulu dans d'autres temps ramener les uſages de cet âge primitif, le bien s'eſt changé en mal, & l'âge d'or s'eſt changé en un âge de plomb. La ſuite va confirmer ces réflexions, & prouvera qu'il n'y auroit peut-être jamais eu d'âge de fer ſi l'on n'eût point uſé de cet âge d'or lorſqu'il n'en étoit plus temps. Tout eſt lié dans la nature; pour y rétablir l'âge d'or il faudroit que la terre fût encore au même état où elle étoit lorſque cet âge ſubſiſtoit.

VIII. Tels ont été les premiers, & nous pourrions dire les heureux effets des malheurs du monde ſur le cœur humain; ils ont forcé les hommes à ſe réunir; dénués de tout, rendus pauvres par les déſaſtres arrivés, & vivant dans l'attente & dans la crainte de ceux dont ils ſe crurent menacés, la néceſſité raſſembla leurs triſtes reſtes, & les porta à ſe tenir inviolablement unis. Il fallut mettre en œuvre toutes ſes facultés pour ſe ſecourir, ſe conſoler; l'homme ſentit le beſoin qu'il a de l'homme; & ſon ame prit une douceur que l'adverſité ſeule eſt capable de lui donner. Ces ſentimens ſont affoiblis parmi nous: mais les ſiecles des malheurs des hommes furent ceux de l'humanité, de la cordialité, de la raiſon.

Quoique l'hiſtoire ne nous ait point tranſmis le détail des conventions que les hommes firent alors entre eux, elles ſont aiſées à connoître, & quand on conſulte la nature on les retrouve dans le fond de ſon cœur. Qui peut

douter, par exemple, qu'une des premieres ſuites de l'impreſſion que fit ſur les hommes la vue de la ruine du monde, n'ait été de bannir des ſociétés cet eſprit infernal & deſtructeur dont elles ont été animé s par la ſuite? La violence, le meurtre, la guerre qui depuis l'âge d'or ont fait autant & plus de malheureux que le déluge lui-même, étoient des cruautés bien éloignées des premiers mortels. Inſtruits par la plus puiſſante des leçons, que Dieu peut en un clin d'œil exterminer le genre humain, ils ſtipulerent ſans doute entre eux de ne jamais répandre leur ſang ſur la terre: ce fut-là en effet le premier des préceptes de la loi de nature, & les malheurs du monde dépeuplé durent y ramener les premiers hommes; c'eſt une tradition précieuſe que les Hébreux nous ont conſervée. Les anciennes nations policées ont longtemps retenu cette horreur pour l'effuſion du ſang, elles vouloient qu'on expiât un meurtre néceſſaire ou involontaire comme un meurtre criminel. Les peuples qui juſqu'à ce jour ont évité comme un crime de répandre le ſang même des animaux, nous montrent des veſtiges de cette antique humanité; mais ce n'en eſt que l'ombre; & ces mêmes peuples ſouvent barbares & cruels à l'égard de leurs ſemblables, nous montrent bien qu'ils n'ont cherché qu'à éluder la premiere & la plus ſacrée des loix. Cette horreur pour le ſang s'eſt encore conſervée dans les miniſtres de l'égliſe chrétienne; plût à Dieu

que leurs paſſions n'euſſent pas ſouvent démenti des principes ſi louables!

L'homme des premiers temps ſe reconnoît partout à la douceur de ſes mœurs, vous ne voyez en lui qu'union fraternelle, que bonté, que bienfaiſance, que pitié, que ſimplicité, que ſoumiſſion pour les peres & les vieillards, que crainte de l'être ſuprême. Les traditions qui nous peignent les premieres ſociétés ſous ces traits ſont vraies & fondées ſur la nature d'un être malheureux; la terre malheureuſe fut le temple de la vertu, & le crime fut longtemps ſans oſer violer ſon ſanctuaire. Ces heureuſes diſpoſitions du genre humain renaiſſant contribuerent à faire ſoutenir aux hommes le fardeau de leurs miſeres communes, il paroît qu'il auroit dû ſe trouver parmi eux des génies capables de retracer aux autres un plan pour réparer les maux infinis que la nature humaine avoit eſſuyés; quelques-uns, ce ſemble, auroient dû ſauver de l'ancien monde quelques débris des ſciences & des arts utiles; cependant il n'y a eut rien de tel, & quoique cela paroiſſe extraordinaire il n'eſt point difficile d'en trouver la raiſon. Dépourvus d'eſpérance les premiers hommes ne ſongerent plus à l'avenir; leur découragement étouffa toute prévoyance; la crainte de la fin du monde ne les quitta jamais; ils crurent que les tems de la vengeance étoient arrivés; ils furent longtemps à ſe perſuader que le monde n'étoit plus ſuſceptible d'établiſſemens ſolides. En un mot

toutes leurs vues ſe tournerent vers une vie future que la religion appelle encore le Royaume de Dieu.

Ce ſont-là des dogmes dont l'eſprit humain ſe nourrit dans les révo'utions de la nature & auxquels les calamités le ramenent dans tous les temps : leur impreſſion devoit être bien plus forte ſur des hommes témoins ou inſtruits par leurs peres de la déſolation des êtres. Le malheureux prend un plaiſir fatal à ſe nourrir de ſa douleur, il aime à s'en retracer les objets : ainſi les premiers hommes dans toutes leurs inſtitutions ſe peignirent les maux qu'ils crurent avoir encore à craindre ; c'eſt-là ce qui fit naître cet eſprit apocalyptique & funebre que nous avons trouvé dans tous les uſages de l'antiquité & que les légiſlations crurent à la fin devoir éteindre, cependant quelles qu'ayent été leurs précautions, une tradition ſourde a tranſmis juſqu'à nous ces dogmes redoutables & ſouvent ils ont produit de funeſtes ravages dans les ſociétés. Ces dogmes ſacrés & reſpectables ſans doute, ont ſouvent occaſionné des révolutions fatales par la chaleur qu'ils ont portée dans des cerveaux malades ou foibles. Leur effet dans les premiers temps fut d'empêcher les hommes de ſe railler, de ſonger à l'avenir, de bâtir la ſociété ſur des fondemens ſolides, de travailler pour la poſtérité : l'homme abuſa de ſes fauſſes terreurs, & à force de crainte & de défiance il ſe rendit inutile. Les légiſlateurs, comme on a vu, dans l'impoſſi-

bilité de faire ceſſer ſes craintes, ſur leſquelles l'expérience des ſiecles n'avoit encore pu le raſſurer, lui en cacherent les motifs, & lui firent des myſteres de l'eſprit qui avoit fait inſtituer ſes paſſages; par-là ils parvinrent peu-à-peu à le ramener à la ſociété & à le faire travailler pour lui-même & pour ſa poſtérité. Le calme fut longtemps rendu à la nature avant qu'il pût ſe rétablir dans le cœur de l'homme. Longtemps les vertus de l'âge d'or furent perdues pour le monde, & rendues inutiles à une poſtérité que l'on n'oſoit point ſe promettre. Il auroit fallu pour un monde renaiſſant que ces vertus euſſent été animées par les principes de la ſociabilité, malheureuſement elles ne le furent que par ceux d'un monde agoniſant. Cet eſprit, quelque ſublime que ſoit la morale qu'il nous préſente, eſt incapable de former des peuples policés & des nations induſtrieuſes; pourquoi bâtir & orner ſa maiſon ſi l'on ſonge que l'on doit la quitter? pourquoi ſemer ou planter ſi perſonne ne doit recueillir? pourquoi travailler pour l'avenir ſi l'on ne peut y compter? L'homme pénétré de ces idées dirigera toute ſa conduite ſur des vues ſi courtes & ſi lugubres, il ne ſongera qu'au préſent, il ne travaillera que pour lui ſeul, & ſans ſouci pour le lendemain il vivra comme un ſauvage. C'eſt ainſi qu'en uſoient ces hommes échappés au déluge; tous juſtes qu'ils étoient, la terreur leur inſpira des opinions fauſſes & déraiſonnables qui condui-

ſirent peuà-peu à une vie ſauvage & barbare dont la législation eut beaucoup de peine à les tirer.

IX. Ce n'eſt donc point un état politique qu'il faut chercher dans l'âge d'or, ce fut un état tout religieux. Chaque famille pénétrée des jugemens d'en-haut, vécut quelque temps ſous la conduite des peres qui raſſembloient leurs enfans : on cherchoit ſa ſubſiſtance en commun, le reſte du temps ſe paſſoit à s'entretenir du ſort de la terre, à méditer ſes malheurs, à s'occuper du deſtin qui l'attendoit, à ſe conſoler réciproquement de ſes maux préſens par l'eſpérance d'un avenir plus heureux & plus durable. Il ſeroit intéreſſant de pouvoir pénétrer dans toutes les médiations religieuſes de ces premiers contemplatifs : agiterent-ils la grande queſtion de l'origine du bien & du mal ? à qui attribuerent-ils les affreux malheurs qui déſoloient alors l'univers ? Le ſyſtême de deux principes que l'on voit établi dans l'antiquité la plus reculée auroit-il été le fruit de ces triſtes médiations ? Quelque faux qu'il ſoit, qui ſçait s'il n'a pas épargné à la terre un athéiſme univerſel ?

Quoi qu'il en ſoit, toutes les inſtructions des peres & des viellards durent avoir pour objet les malheurs de la terre, les calamités du genre humain & ſes eſpérances futures : toutes ſervirent à cultiver les vertus qui conduiſent à une vie plus heureuſe : on s'habitua à mépriſer une terre devenue miſérable & mau-

dite ; on s'y regarda comme des voyageurs, des étrangers, des exilés. Le beſoin des loix ne ſe fit point ſentir à des hommes que la néceſſité tenoit unis & qu'elle rendoit honnêtes, ſimples & déſintéreſſés, ils vécurent ſans autre lien que celui du beſoin ; ſans autre dépendance que celle des enfans relativement à leurs peres, ſans autre roi que le Dieu qu'ils invoquoient, qu'ils déſiroient, qu'ils attendoient. Chaque famille formoit une communauté religieuſe qui s'occuppoit uniquement de la vie fortunée qu'elle attendoit par la ſuite & que la religion peignoit comme prochaine. Les ſiecles inattendus qui ſuivirent, auroient dû détromper l'homme de ce qu'il y avoit de faux dans ſes idées ; mais l'eſpérance ne ſe rebute jamais, & des impreſſions auſſi profondes ne purent s'effacer de longtemps ; la crainte, la ſimplicité avoit fait adopter ces principes dans les premiers temps ; le préjugé & l'habitude les perpétuerent dans les âges ſuivans ; on ne fit que s'entretenir de ſes illuſions, & les hommes remplis de leurs attentes, ſoit agréables ſoit funeſtes, furent toujours prêts à eſpérer ou à trembler aux moindres changemens qu'ils virent dans le ciel & ſur la terre ; que dis-je ! ils crurent voir la fin du monde à chaque fin de période, & les nations adopterent un cycliſme qui ne fut que le fruit des inquiétudes des premiers hommes.

Les premieres ſociétés ou familles, quelque pauvres qu'elles fuſſent, ſe trouverent très-

bien des mœurs que cette doctrine leur avoit ſuggérées : elles s'habituerent à un genre de vie qui étoit l'aliment de leurs vertus : d'ailleurs elles jouiſſoient de la liberté, perſonne n'en avoit encore abuſé ; à quoi eût ſervi une nouvelle police ſinon à gêner inutilement ? qu'étoit-il beſoin d'une plus grande induſtrie, elle n'eût fait que diſtraire l'homme de ſes idées religieuſes & funebres, & lui créer de nouveaux beſoins ? On reſta donc très-longtemps dans le premier état où l'on étoit tombé ; on fut longtemps ſans chercher une vie plus douce, & l'on continua à regarder Dieu ſeul comme le monarque de la ſociété. Voilà ce que l'antiquité a nommé l'âge d'or ou le regne de Saturne.

X. Voyons actuellement quelles furent les ſuites de ce genre de vie & de cette façon de penſer. Ce fut l'oubli des arts & une négligence totale de l'agriculture & de tous les uſages utiles. Tant que l'on ne fut qu'en petit nombre on en ſentit peu la privation, ou du moins on put la ſupporter ; on s'habitua aux nourritures groſſieres & que la terre fourniſſoit d'elle-même ; la pêche devint enſuite une reſſource ainſi que la chaſſe, elles acheverent de faire perdre toute idée de travail & d'induſtrie. C'eſt cette brillante miſere que tous les poëtes ont chantée ; c'eſt celle que quelques philoſophes de nos jours ont regrettée comme le comble de la félicité. Dans les premiers temps on put donc vivre de la chair des animaux qui ſe réfugierent, ainſi que les hommes, ſur les hauteurs, & de-

meurerent quelque temps avec eux. En effet les animaux ſont auſſi ſuſceptibles que les hommes d'être effrayés des révolutions de la nature, & la crainte ôte aux uns comme aux autres leur méchanceté : c'eſt-là ſans doute ce qui a donné lieu aux fables qui diſent que dans l'âge d'or les betes vivoient avec les hommes & ne leur faiſoient aucun mal, & que les loups paſſoient avec les agneaux, &c. Mais comme ces animaux oublierent plutôt leurs miſeres, & pleurerent plus promptement que l'homme, ils quitterent avant lui leurs aſiles pour ſe répandre dans les plaines, & rendus à leur voracité naturelle ils devinrent aſſez nombreux pour venir attaquer les hommes dans les endroits où ils s'étoient retirés; ceux-ci dépourvus des moyens de ſe défendre, furent réduits à errer de cavernes en cavernes, ou de monter ſur les arbres, comme nous diſent les traditions chinoiſes, pour y trouver la ſûreté. Au reſte cela même peut éguiſer l'induſtrie de l'homme, & le beſoin de ſe défendre dut le forcer aſſez promptement à s'armer & à devenir chaſſeur.

Ainſi l'age d'or a été une vie ſemblable à celle des ſauvages que nous avons trouvés en Amérique, & peut-être étoit-elle plus miſérable que la leur, ceux-ci trouverent au moins une terre couverte de fruits & de verdure, des forêts remplies d'animaux; & leur induſtrie eſt parvenue à leur procurer les moyens pour ſubſiſter; au lieu que les premiers hom-

mes habitoient une terre détruite, déſolée, couverte de boue, de marais, & de ſable, & qui ne leur fourniſſoit qu'une ſubſiſtance précaire. Cependant il ne faut pas nous peindre les premiers hommes ſemblables a nosſauvages modernes du côté des mœurs, ils reſſembloient plutôt de ce côté-là à nos ſauvages volontaires que nous appellons *hermites*, *moines*, *anachoretes*; ils étoient remplis de la crainte de Dieu, de dégoût pour le monde & d'eſpérances pour l'avenir, leurs mœurs étoient pures, leur eſprit continuellement occupé des méditations ſérieuſes de la religion & de la contemplation du Royaume Céleſte. Le paralele ſeroit plus exact ſi les premiers hermites ou ſauvages de l'age d'or euſſent gardé le célibat auſſi ſcrupuleuſement que les nôtres; mais ils n'en ont point uſé de même, comme nous l'avons dit, & il eſt bon d'examiner ce qui ſeroit réſulté de la propagation des anciens par ce qui ſeroit réſulté de la propagation des nôtres, s'ils n'euſſent point fait un vœu de célibat. En effet les villes entieres de moines qui ſe formerent dans la Thébaïde, ſi le mariage y eût été admis, euſſent à la fin formé des nations conſidérables; la difficulté des ſubſiſtances les eût forcés d'occuper un plus grand terrain: des colonies de moines euſſent été peupler d'autres déſerts: ces colonies ſe fuſſent peu à peu écartées du centre de la diſcipline qui auroit dégénéré, & tous les principes primitifs de leur inſtitution monaſtique

étant venus à s'altérer, il en auroit réſulté des peuples errans & ſauvages. Qui ſçait même ſi les deſcendans de quelques-uns des ſolitaires de la Thébaïde, dégoûtés du célibat, ne peuplent pas aujourd'hui quelques déſerts d'Afrique où ils mangent de la chair humaine?

La même choſe eſt arrivée aux familles ou ſociétés primitives; elles dégénérerent à meſure qu'elles ſe multiplierent; plus elles s'écarterent du centre commun, plus elles perdirent l'eſprit primitif, & l'on vit deux ſortes d'hommes ſur la terre, les premiers en petit nombre, furent ceux qui ſe maintinrent le plus longtemps dans leurs premiers domiciles, & qui y formerent des ſociétés plus fixes & plus conſidérables; les ſeconds furent ceux qui ſortirent de ces ſociétés & qui s'en écarterent peu à peu & de temps à autre. C'eſt chez les premiers que l'on vit renaître les législations, les gouvernemens, & les cultes religieux; quant aux autres, elles formerent ces nations vagabondes & ſauvages qui ſe ſont répandues ſur preſque toutes les parties de la terre, & que nous trouvons encore en beaucoup de contrées.

XI. L'état de toutes ces nations eſt le ſecond état phyſique dont nous avons parlé; il a été, comme on a dit, moins la ſuite immédiate des révolutions de la terre que la ſuite des impreſſions de terreur & de dégoût que ces révolutions firent ſur les hommes. Dès-lors ils perdirent totalement l'eſprit de la ſociété

ciété; ils vécurent en vagabonds, en pélerins, en voyageurs; & quelques-uns d'entre eux n'ont point encore pu ſe réunir parfaitement: religieux, ſimples dans l'origine, ils devinrent peu à peu ignorans, féroces & ſauvages; ils oublierent leurs notions primitives de la divinité de leurs ancêtres; leurs ames tomberent dans l'inertie & dans l'indolence; ils furent ſans prévoyance, ſans arts, ſans induſtrie; une raiſon peu cultivée les fit tomber dans une anarchie totale, & leur liberté ne fut que la triſte faculté de pouvoir ſe dévorer & ſe détruire réciproquement comme des bêtes féroces.

Nous ne diſons rien ici ſur l'origine des ſauvages à quoi les livres précédens n'ayent dû préparer. Nous y avons vu que leurs traditions & leurs uſages étoient ſortis des ſources primitives & communes à tous les peuples de la terre & fondés ſur les préventions univerſelles de la plus haute antiquité. Nous avons même eu ſouvent lieu de nous appercevoir que les principes des uſages univerſels étoient mieux motivés chez les ſauvages que chez les nations policées, à qui les législations ont fait perdre l'eſprit de leurs inſtitutions pour ramener les hommes à une vie meilleure, plus douce & moins inquiete. Cela doit nous prouver 1°. que la vie ſauvage a précédé l'état policé des plus anciennes nations connues; 2°. que les idées cycliques & apocalyptiques des ſauvages & les uſages qui y ont rapport n'ont

point été apportés chez eux par aucune des nations que l'hiſtoire nous fait connoître, mais que ces notions leur ſont propres & qu'elles ont été celles de toutes les petites ſociétés qui échapperent aux ravages du déluge.

On appelle communément *état de nature* l'état errant & vagabond ou l'homme vécut longtemps : rien de plus commun parmi nous que de dire que les ſauvages ſont dans l'état de nature ; tout ce que nous avons vu nous prouve combien cette façon de parler eſt fauſſe ou du moins demande à être expliquée. L'état de nature animal eſt un état ſans réflexion, ſoumis au hazard & au caprice qui rapproche l'homme de la brute. L'état de nature convenable à un homme eſt un état de raiſon & de réflexion, puiſqu'il eſt de l'eſſence de ſon ame de penſer & de réfléchir. C'eſt donc par cet état ſeul qu'il a pu commencer ; l'homme n'eſt tombé dans la vie ſauvage, qui n'eſt qu'un état de nature animal, que lorſqu'il a ceſſé de raiſonner ſur les mœurs & ſur les uſages qu'il tenoit de ſes ancêtres, ou lorſqu'il a continué à les ſuivre ſans en connoître l'eſprit. En effet dès qu'il a ceſſé d'être guidé par la raiſon & la réflexion, il n'a plus mené qu'une vie d'habitude & purement machinale : ſa conduite n'a pu manquer de s'altérer & de ſe dépraver de plus en plus ; tout uſage dont l'eſprit n'eſt point connu, conduit l'homme ſans qu'il s'en apperçoive, dans les erreurs les plus oppoſées à la raiſon. Non ſeulement tous les

excès de la vie ſauvage ſont venus de cette ignorance, mais encore elle a été la ſource de tous ceux qui ſe ſont introduits dans la religion, dans la politique & dans les mœurs. C'eſt une vérité que je prouverai dans un ouvrage dont celui-ci n'eſt pour ainſi dire que l'introduction : j'y montrerai les ſuites pernicieuſes que l'ignorance des motifs de la religion primitive des hommes, a eu pour toutes les nations ; on y verra que c'eſt de cette ſource empoiſonnée que ſont ſortis la ſuperſtition la plus aveugle, le deſpotiſme le plus inſupportable, & les mœurs les plus féroces. Que l'on ne regarde point ceci comme un paradoxe ; pour en convaincre, traçons ici une légere eſquiſſe de la ſuite des faits qui ont ſuivi la cataſtrophe du déluge ; je ne ferai qu'en étendre le tableau dans l'ouvrage qui ſuivra celui-ci & qui en ſera le complément (9).

XII. L'homme, quoiqu'échappé aux malheurs du monde, ne ceſſa point pour cela de craindre. La terreur dont il fut ſaiſi lui fit regarder les grands coups dont il étoit frappé comme les préludes de la ruine totale de l'univers ; il s'y attendit de jour en jour & il s'y prépara en conſéquence ; ſon eſprit livré à la mélancolie ſe remplit de chimeres relatives à ſon état & à celui de la nature ; ſa morale fut

(9) Cet ouvrage a été imprimé en 1761. ſous le titre de *Recherches ſur l'origine du Deſpotiſme Oriental.*

la morale d'un monde agoniſant ; il crut qu'il devoit d'avance ſe détacher d'une terre fragile & miſérable. Ces principes qui nous paroiſſent aujourd'hui ſi ſublimes étoient alors naturels & fondés ſur l'expérience fatale que l'homme venoit de faire de la fragilité de ſa demeure. Sa conduite devint par-là tout-à-fait religieuſe ; ſa vie ne fut que proviſoire, parce qu'il ne compta plus ſur la durée des choſes. Cette vie fut d'abord miſérable, mais enſuite elle devint un peu plus douce ; elle fut pauvre, mais longtemps innocente ; c'eſt celle qui forma ce que l'on a déſigné ſous le nom de *l'âge d'or* ; état que le Chriſtianiſme a voulu depuis rapporter ſur la terre, en renouvellant les idées de la fin du monde & du Royaume Céleſte, que nous attendons au ſortir de cette vallée de larmes.

Les enfans de l'homme ſauvé du déluge perſévérerent quelque temps dans cet état ſurnaturel ; pluſieurs générations ſe conduiſirent par les mêmes principes : la premiere ferveur fait qu'on ne ſe défie point de l'avenir, & les préjugés empêchent de prévoir les différens abus qui peuvent naître d'une vie indolente & paréſſeuſe. Quelques familles ſe ſéparent du gros de la ſociété & vont ſe perdre dans les déſerts où elles forment ; comme on a vu, des peuplades ſauvages.

Cependant pluſieurs familles réunies continuent de vivre en ſociété ; c'eſt d'elles que deſcendent les premieres nations policées ; ces

familles ne ceſſent point pour cela de vivre ſous la diſcipline de l'âge d'or ; elles ſe maintiennent par les ſeules loix de la religion ; elles ne reconnoiſſent d'autre roi que le Dieu qu'elles attendent ſans ceſſe. Cette maniere de vivre habitue inſenſiblement ces premieres ſociétés à un gouvernement myſtique & ſurnaturel, dont le plan n'eſt qu'une pieuſe fiction, & dont on ſoutient l'extérieur & la forme par un appareil de convention qu'on augmente & que l'on exagere peu à peu. La multitude des pratiques, des uſages & des ſuppoſitions auxquels on eſt obligé de recourir, confond d'âges en âges les premieres idées des hommes ; leur eſprit s'égare ; ils prennent à la lettre tous leurs rites & leurs cultes, il en réſulte néceſſairement une foule de préjugés religieux & politiques ; une infinité d'uſages biſarres & déraiſonnables ; des abus & des fables ſans nombre pour les expliquer. Toutes ces choſes venant à fermenter dans l'eſprit des hommes, changent avec le temps la nature de ce gouvernement théocratique, en font oublier le nom, les principes & l'origine, & précipitent enfin la religion, la police & l'hiſtoire des premiers âges dans le chaos le plus obſcur.

Ce gouvernement myſtique & ſurnaturel qui ſuccéda à l'âge d'or & qui fut une de ſes ſuites, eſt le même qu'une mythologie univerſelle, qui a recueilli les foibles reſtes de ces premiers âges, a appellé *le regne des Dieux.*

Cette façon de s'exprimer ne désigne autre chose que le regne de Dieu, connu de quelques anciens peuples sous le nom de *Théocratie*.

XIII. Le temps qui a enveloppé de ses voiles les plus épais la théocratie primitive des nations payennes, n'a point permis jusqu'ici à l'histoire d'en connoître les annales & d'en montrer les monumens : le seul moyen de connoître ce gouvernement est de consulter la chose même. Qu'est-ce qu'une théocratie ? C'est un gouvernement dans lequel la société ; non seulement adore l'être suprême comme son Dieu, mais suppose encore qu'il est son roi immédiat & particulier ; ensorte que toutes les loix dérivent de lui & s'exécutent en conséquence de cette supposition. C'est un gouvernement dans lequel moins le lien civil & politique est sensible & visible, plus on fait d'efforts pour y suppléer par un extérieur & par un appareil de convention. Ainsi l'être suprême dans ce gouvernement fut traité comme un Monarque, c'est-à-dire comme un homme : dès-lors il fut avili ; la politique fut subordonnée à la religion, ce qui a corrompu & perverti l'une & l'autre. On donna une maison au Dieu Monarque, & cette maison devint un temple ; on y plaça un trône qui devint un sanctuaire ; on y plaça par la suite un emblème, ou une image quelconque, & cette image attira les regards & les vœux des peuples & devint une idole. On dressa une table devant le Dieu Monarque, & cette table se convertit en autel. On

couvroit cette table d'abord de pain, de vin, de fruits, & enſuite on y immola des animaux, puis des hommes, des rois, des enfans de rois & des milliers de victimes humaines. En regardant Dieu comme un roi, on ſe crut obligé de le nourrir, & comme le préjugé le fit regarder comme un roi méchant & qui ſe plaît à la deſtruction des hommes, on voulut le repaitre du ſang des hommes. Enfin on donna à ce monarque des miniſtres & des officiers; de-là le Sacerdoce.

Dans un tel gouvernement il fallut ſuppoſer que toutes les loix que ſuivoit la ſociété émanoient du dieu monarque. Voilà la ſource de toutes les révélations vraies, ou fauſſes. On fut obligé d'imaginer des moyens pour connoître les intentions d'un roi qu'on ne voyoit point & qu'on ne pouvoit point entendre; de-là les oracles, les divinations, les haruſpices. Enfin on eut recours à mille ſuppoſitions & à mille conventions de cette nature fondées ſur des principes illuſoires, & dont l'impoſture ne profita que trop ſouvent pour aveugler les hommes. Le Dieu monarque reçut des tributs, des dixmes, des troupeaux, des terres, des chevaux, des armes; & traité en tout comme un monarque ordinaire il eut des femmes & des enfans. Chacun de ces uſages fut enſuite le principe d'une foule d'erreurs plus ou moins ridicules ou criminelles : chaque partie du cérémonial fut la ſource de quelques abus; ces

erreurs & ces abus consacrés par le temps ne cessèrent plus d'infecter les législations, les religions & les mœurs, & d'altérer le bon sens de toutes les nations de la terre.

XIV. Si la Théocratie par les abus qu'elle entraina ne servit qu'à avilir la divinité en la faisant descendre au rang d'un homme quelquefois cruel & méchant; si elle corrompit la religion primitive, elle contribua aussi à dégrader l'homme & à le rendre esclave dans la société. La grandeur excessive d'un Dieu monarque exigeoit de ses sujets une soumission sans bornes; cette soumission fut d'abord toute religieuse & légitime; mais elle se convertit bientôt en un esclavage politique & injuste. Le regne d'un dieu ne peut être que despotique & absolu par sa nature; il ne peut y avoir de conventions ou de traités entre la créature & l'auteur de son être. Dieu sous ce gouvernement mystique étoit un sultan invisible; ses officiers ou ses prêtres furent ses Visirs, & ils devinrent à la fin les seuls maitres de la société. On pourroit donc donner au regne des dieux le nom de *regne des prêtres*; en effet c'est sous ce regne, que l'histoire ne nous a point fait connoître, que le sacerdoce a jetté les fondemens de cette énorme puissance dont on voit déja les effets dans les annales des plus anciens peuples, & dont l'abus s'est fait sentir jusqu'à nous. Chargés du soin des biens du dieu monarque, les prêtres ont fini par

s'identifier avec lui, & même ſous le chriſtianiſme peu s'en eſt fallu que le vicaire d'un dieu, qui a déclaré que ſon royaume n'étoit pas de ce monde, n'ait envahi en Europe la monarchie univerſelle, & n'ait aſſervi les ſouverains mêmes à ſes loix.

Les officiers ou miniſtres de la théocratie primitive abuſerent de mille manieres d'un gouvernement illuſoire, qui leur laiſſoit toute l'autorité. Les peuples dans preſque tous les pays devinrent les victimes de leur avarice, de leur ambition & de leur brutalité. Comme on avoit donné des femmes au dieu monarque, ſes prêtres ſe chargerent du ſoin de remplir pour lui le devoir conjugal & de lui donner lignée : les temples devinrent des lieux de proſtitution ; les prêtres corrompirent les mœurs des peuples qu'ils étoient faits pour conſerver, & ils pouſſerent l'impudence juſqu'à faire paſſer les fruits de leur incontinence pour les enfans du dieu monarque. Ces enfans merveilleux formerent une race nouvelle que l'on nomma celle des *demi-dieux* ; ils gouvernerent les hommes en vertu de leur origine céleſte ; ils ſe rendirent recommandables par leurs ſervices & par les inventions utiles qu'ils enſeignerent aux hommes. Pluſieurs de ces héros divins devinrent les légiſlateurs des peuples, inſtituerent des myſteres, & ramenerent, comme on a vu, les hommes à la vie ſociale, en leur cachant les dogmes triſtes & funèbres qui juſques-là les

avoient empêché de travailler à leur bonheur. Aux fêtes lamentables ils ſubſtituerent des fêtes gaies & bruyantes; ils multiplierent la vigne & rendirent l'uſage du vin plus commun, afin de porter la joie dans les ames engourdies. Les hommes juſqu'alors n'avoient été que chaſſeurs & paſteurs, ces demi-dieux les rendirent cultivateurs; ils les délaſſerent par la muſique, par la danſe & par les jeux qu'ils inſtituerent. Les ſociétés ſe multiplierent; elles furent obligées de défricher & de deſſécher leurs terreins que le temps avoit couverts d'immenſes forêts, & dont une grande partie étoit encore inondée.

Ainſi ces demi-dieux firent ſuccéder le travail à la contemplation, & une voix active à cette indolence funeſte dans laquelle les hommes avoient été plongés. Il y eut alors du mouvement & du reſſort dans les nations; le genre-humain ſe reveilla comme d'une profonde léthargie; il deſcendit des montagnes où la crainte ſembloit l'avoir fixé, & ſous la conduite de ſes héros il alla chercher des contrées plus commodes que ſes ſoins rendirent fertiles; on bâtit des villes, & les ſociétés agrandies formerent peu à peu de grands empires. Cependant l'ambition de ces demi-dieux excita ſouvent des guerres entre eux; les nouveaux cultes qu'ils apporterent firent ſouvent naître des démêlés entre eux & les prêtres qui ne ſe virent point ſans chagrin dépouillés d'une autorité qu'ils exerçoient

eux-mêmes au nom des dieux ſous la théocratie. Fatiguées de ces querelles ſouvent ſanglantes, les nations ſe donnerent des rois ou forcerent leurs prêtres à leur en donner. Le choix tomba communément ſur un des enfans des dieux, & le ſceptre devint héréditaire dans leur poſtérité. Ce fut alors qu'on vit paroître l'*Andrarchie*, ou le regne des rois, que nous voyons ſubſiſter de nos jours.

XV. Si l'inſtitution des rois eût été l'ouvrage de la ſeule raiſon, elle eût été auſſi utile aux hommes qu'ils avoient pu s'en flatter; mais lorſqu'ils eurent recours à cette inſtitution, leur eſprit étoit encore préoccupé des préjugés que les gouvernemens antérieurs avoient fait naître, que le regne des rois dégénéra bientôt en abus. Les ſociétés accoutumées depuis des ſiecles à être gouvernées au nom de la divinité, ne crurent point ſe ſoumettre à un homme en ſe ſoumettant à un roi; elles ne penſoient pas même alors qu'une ſimple raiſon humaine pût ſuffire au maintien de la ſociété. La théocratie avoit affoibli le reſſort des eſprits, elle avoit inſenſiblement conduit l'homme à méconnoître ſes droits, à mépriſer ſa raiſon, à ſe laiſſer guider aveuglément; il s'étoit accoutumé à ne plus penſer & même à ne plus vouloir par lui-même. Le regne des demi-dieux ne fut qu'une théocratie prolongée; les demi-dieux commanderent aux peuples au nom des dieux dont ils prétendoient deſcendre, & les rois qui ſuccederent trouverent dans les eſprits

des peuples des préjugés dont ils abuſerent pour les aſſervir & pour les tenir irrévocablement enchaînés. Le premier roi fut regardé comme une idole, & reçut les mêmes hommages que les emblèmes du dieu monarque avoient reçus ſous la théocratie : ainſi les rois ne furent plus des hommes ordinaires, ſouvent ils renoncerent au ſentiment de leur nature, & ſe crurent en droit de tyranniſer impunément des ſociétés qui n'oſerent pas plus s'oppoſer à leurs projets qu'à ceux de la divinité ; les rois gouvernerent comme des dieux, & les peuples engourdis ſe ſoumirent ſans murmure à leurs volontés les plus biſarres. Telle fut l'origine de ce gouvernement deſtructeur connu ſous le nom de *Deſpotiſme*, que l'on voit établi dans preſque toutes les parties du monde. Il eſt cependant quelques pays heureux qui ont eu le bonheur de ſe ſouſtraire à ſes coups & de ſubſtituer la raiſon publique ou la loi à la volonté de l'homme. C'eſt ſous cette *Monarchie* que les ſociétés ont été les plus heureuſes ; tel eſt le fruit de la raiſon perfectionnée des peuples revenus enfin des préjugés théocratiques qui aveugloient leurs peres dans l'antiquité la plus reculée.

En effets toutes les erreurs humaines, par une longue chaîne, remontent à cet âge primitif qui juſqu'ici étoit demeuré couvert de la nuit du temps. On ne ſauroit trop étudier cet âge, puiſque c'eſt lui qui renferme les principes & les cauſes de toutes les inſtitutions & de

toutes les opinions dont nous retrouvons des traces plus ou moins fortes, même dans les temps actuels. Nous y verrons la ſource féconde de preſque toutes les idées politques & religieuſes; nous y trouverons l'origine de la grandeur des rois & l'abaiſſement des peuples; nous y démêlerons la cauſe du pouvoir immenſe que le ſacerdoce s'eſt acquis dans toutes les ſociétés que cet ordre toujours rival des rois, a ſouvent ébranlées. Nous y verrons le principe de ces terreurs qui en différens ſiecles ont allarmé les eſprits des hommes toujours préoccupés des idées de la deſtruction du monde; c'eſt de-là que nous verrons ſortir ce fanatiſme deſtructeur, cet enthouſiaſme qui porte ſouvent les hommes aux plus grands excès contre eux-mêmes & contre leurs ſemblables, cet eſprit de perſécution & d'intolérance qui ſous le nom de zele fait que l'homme ſe croit en droit de tourmenter tous ceux qui n'adorent point avec lui le même monarque céleſte, ou qui n'ont point de ſon eſſence & de ſon culte les mêmes idées que lui.

Tels ſont les matériaux que nous fourniſſent les premiers âges du monde pour compoſer l'hiſtoire de l'homme en ſociété: c'eſt à l'homme échappé du déluge que commence cette chaîne immenſe d'égaremens & d'erreurs qui s'eſt continuée juſqu'à nous. Cependant dans quelques climats les nations fatiguées de leurs maux & des légiſlations déraiſonnables que le préjugé leur avoit impoſées, formerent ou des

républiques ou des monarchies tempérées, tandis que le reſte de la terre continua à adorer ſes fers. Ici l'hiſtoire peut éclairer nos recherches ; elle nous montre des peuples ennemis de la tyrannie, ſentir la dignité de leur être, s'occuper du bonheur commun, réfléchir & conſulter la raiſon. Il eſt vrai que ſouvent ils tomberent dans de nouvelles fautes produites par l'expérience d'une raiſon encore foible & pour ainſi dire au berceau, ou produites par un reſte d'attachemens à d'anciens préjugés dont les gouvernemens les plus ſages ne ſont point tout-à-fait exemps. Tous les progrès de la ſcience légiſlative ont été longtemps retardés par les premiers égaremens du genre humain, & par l'oubli où l'on eſt enſuite tombé de l'hiſtoire de ces égaremens. Ce ſera donc rendre un grand ſervice aux légiſlations préſentes & futures que de leur préſenter le tableau des vices des légiſlations paſſées, afin d'inſtruire & de corriger l'homme par le ſpectacle de ſes erreurs. Une vie qui n'eſt fondée que ſur le préjugé, la routine & l'uſage, me paroit auſſi reprehenſible qu'une vie ſauvage & animale ; toutes deux conduiſent également les ſociétés au hazard, & les ſoumettent au caprice & à la déraiſon. Je tiens que tout uſage dont on ne connoit point l'eſprit doit être aboli comme dangereux ; tout uſage utile dans ſon origine doit être aboli dès que ſon utilité ceſſe. Enfin je regarde comme un corollaire de toutes les vérités qui ont été établies dans cet ouvrage, que lorſqu'un peu-

ple ſauvage vient à être civiliſé, il ne faut jamais mettre fin à l'acte de la civiliſation en lui donnant des loix fixes & irrévocables : il faut lui faire regarder la légiſlation qu'on lui donne comme une *civiliſation continuée* ; elle doit lui apprendre à agir, non par routine ou par habitude, mais elle doit lui apprendre à raiſonner ſur toutes ſes actions & ſur la loi elle-même. Tout gouvernement qui ôte au peuple la liberté de penſer, de s'inſtruire & de raiſonner, avoue qu'il ne veut commander qu'à des êtres aveugles qu'il veut tyranniſer. Qu'il eſt peu d'hommes vraiment policés dans les ſociétés qui ſe vantent le plus de la ſageſſe de leurs inſtitutions ! Qu'il eſt encore de ſauvages dans nos villes les plus éclairées !

Ainſi dans cet ouvrage je me ſuis propoſé de préſenter des connoiſſances préliminaires propres à faire l'hiſtoire de l'homme en ſociété. Pour ne point préſenter un roman biſarre & ridicule j'ai raſſemblé les matériaux épars de l'antiquité, afin que l'on ne fut point étonné d'un plan, ſingulier peut-être par ſa nouveauté. On a en général des idées ſi vagues & ſi découſues de l'antiquité, qu'il a fallu commencer par les fixer au moins quant aux objets eſſentiels. Je ne ſais ſi j'ai réuſſi également dans tous les détails ; mais je me flatte du moins, qu'il réſultera de mon travail une maſſe totale capable de porter la conviction & de jetter du jour ſur les parties les moins éclairées de l'hiſtoire du genre humain. Récapitu-

lons en peu de mots les objets que nous avons juſqu'ici conſidérés.

RECAPITULATION.

NOus avons fait voir en commençant qu'il y a eu chez les Grecs & les Syriens pluſieurs fêtes & uſages établis en mémoire du déluge ; on a trouvé la même choſe chez les Indiens & les ſauvages. On a examiné toutes ces fêtes en particulier, on les a comparées pour en trouver l'eſprit, il eſt partout triſte, lugubre & dicté par la crainte de la deſtruction du monde : c'eſt ce que j'ai nommé *eſprit apocalyptique.* Nous avons obſervé les cérémonies de ces fêtes en détail : nous avons retrouvé les mêmes uſages dans une multitude d'autres fêtes qui n'avoient point le déluge pour motif apparent. Nous avons examiné les motifs particuliers de ces autres fêtes, & ſous le voile de la fable & de l'allégorie nous avons reconnu des idées funebres & relatives à la mémoire du déluge. En ſuivant cette méthode nous ſommes parvenus à découvrir que preſque toutes les fêtes de l'antiquité ont eu pour objet primitif de perpétuer la mémoire des révolutions & des malheurs du monde, non-ſeulement par des fêtes & des cérémonies, mais encore par une foule d'allégories dont quelques-unes ſont plus ou moins dignes d'attention.

Après avoir rapporté les fables ou les traditions qui nous parlent de la guerre des Géans avec

avec les dieux, ou de la *Gigantomachie*, nous avons fait voir que ſous le voile de l'allégorie elle n'eſt tantôt qu'une coſmogonie, tantôt une hiſtoire des révolutions de la nature, tantôt un emblème de ſa deſtruction finale; elle nous peint le déſordre des élémens lors de la ruine & du renouvellement du monde; chez quelques peuples elle n'eſt que le tableau prophétique de ce qui doit arriver à la fin des temps & à la diſſolution de l'univers. Cette découverte a ſervi à nous développer les motifs ſecrets ou ignorés d'une infinité de fêtes ou de jeux périodiques chez les Grecs, les Romains & chez beaucoup d'autres peuples; elle nous a dévoilé leurs motifs commémoratifs & funebres que l'on retrouve dans preſque tous les uſages des anciens.

Cette decouverte nous a conduit à chercher pourquoi les plus grandes ſolemnités de l'antiquité reſſembloient par quelque côté à des fêtes mortuaires. On pleuroit & l'on s'attriſtoit dans les fêtes les plus gayes & les plus diſſolues; les cultes d'Iſis & d'Oſiris, ainſi que ceux de Bacchus, de Cérès, d'Adonis, d'Atys, &c. étoient accompagnés de macérations & de larmes. Chez quelques peuples on ſe réjouiſſoit à la mort de ſes parens, de ſes amis, de ſes enfans, & l'on pleuroit aux naiſſances; on pleuroit en labourant, en ſemant & en moiſſonnant. Les premieres chanſons n'étoient que des élégies lamentables; en un mot nous avons vu l'ancien genre humain noyé dans

les larmes & plongé dans une profonde mélancolie. Par toutes ces triſtes cérémonies on cherchoit à ſe rappeller la miſere, la pauvreté, la frugalité des ancêtres. Ainſi cet eſprit lugubre étoit une des ſuites des impreſſions morales faites ſur les cœurs des hommes par l'ancienne révolution du monde. Comme les idées avoient été dans l'origine très-propres à dégoûter l'homme du ſéjour qu'il habitoit, nous y avons trouvé la ſource de ce mépris du monde, qui a été prêché comme une vertu dans des ſiecles bien plus modernes.

C'eſt ce mépris des choſes du monde qui donna naiſſance aux ſectes religieuſes des anciens & à la vie monaſtique ; c'eſt lui qui donna lieu aux jeûnes, aux pénitences & aux auſtérités inouies des Faquirs de l'Indoſtan, qui du temps d'Alexandre le grand paſſoient déja pour être de la plus haute antiquité. Nous avons de même examiné les Gymnoſophiſtes & les Mages, les Thérapentes, les Eſſéniens, les Pythagoriciens & les Orphiques, nous avons examiné leurs genres de vie, leurs dogmes, leur morale & leurs prédictions. Nous avons entrevu dès les premiers temps une ſcience de l'avenir & des idées apocalyptiques déja fort en vogue, qui ſe ſont tranſmiſes de race en race par des hommes qui pratiquoient dans toute ſa rigueur la morale auſtere d'un monde agoniſant ou qui croyoit ſans ceſſe toucher à ſa fin ; ils ont fini pour la plûpart par être des fainéans, des vagabonds,

des diſeurs de bonne avanture, des devins & des impoſteurs.

Nous avons remarqué que les premiers hommes vécurent de même proviſoirement & ſans attache pour les ſociétés ou pour le monde, où ils ſe regarderent longtemps comme des pélerins, des voyageurs & des étrangers; nous avons enſuite examiné ſi la pratique de cette vie n'auroit pas conduit les hommes à une vie ſauvage & barbare. Nous avons en conſéquence paſſé en revue la plûpart des peuples ſauvages anciens & modernes; nous avons étudié leurs traditions, leurs fêtes, leurs uſages & leur genre de vie. Nous avons trouvé chez eux des fêtes en mémoire du déluge, des uſages funebres, des dogmes apocalyptiques ſur la fin du monde, un caractere de triſteſſe & de mélancolie. De cet examen il réſulte que les ſauvages n'ont été originairement que des hommes effrayés des révolutions de la nature, & ſi dégoûtés du monde qu'ils ont été longtemps ſans pouvoir ni vouloir ſe rallier pour faire des établiſſemens fixes & ſolides, & des corps de ſociétés: ce ſont des hommes qui ayant d'abord vécu en ſolitaires & en religieux, ont peu à peu perdu de vue leurs principes, & ſont devenus errans, vagabonds & ſauvages, & enfin antropophages. La plûpart des peuples de l'antiquité ont paſſé, comme on a vu, par cet état ſauvage; les Egyptiens, les Grecs, les Juifs & les Européens n'ont différé en rien des Américains de nos jours.

Ce ſont les myſteres qui ont tiré les hommes de la vie ſauvage pour les ramener à la vie ſociale & policée. Ces myſteres étoient un compoſé de cérémonies religieuſes & d'inſtructions que l'on cachoit au vulgaire : les anciens n'en ont parlé qu'avec reſpect & réſerve ; leur origine remonte au temps des héros & des demi-dieux ; leur ſecret ſeroit impénétrable pour nous ſans quelques mots épars dans les écrits des philoſophes & ſans quelques uſages plus connus. En examinant le peu qui nous a été tranſmis ſur les myſteres, nous trouvons que leur doctrine ſecrette étoit une ſcience lugubre, effrayante, apocalyptique ſur l'origine, ſur la fin du monde, & ſur la venue d'un Dieu qui devoit détruire & renouveller l'univers. Voilà le ſecret qu'on révéloit aux initiés ; l'on ſe ſervoit même à leur égard d'allégories ſouvent inintelligibles. Quant au peuple qui aſſiſtoit à la partie de ces myſteres qui ſe paſſoit en public, on ne lui en apprenoit rien, ſinon qu'il devoit honorer des dieux qui avoient enſeigné aux hommes la culture du bled & du vin ; qui leur avoient donné les arts qui rendent la vie agréable ; qui avoient donné des loix à leurs ſauvages ancêtres pour les conduire à une vie ſociale & paiſible. Nous avons donc vu que ces myſteres avoient un double objet : le premier étoit de cacher au vulgaire des dogmes effrayans capables de le décourager, oppoſés à ſon repos & nuiſibles aux progrès de la ſociété ; le ſecond objet étoit d'a-

nimer le peuple au travail, d'exciter ſon induſtrie, de le porter a la joie & à la reconnoiſſance envers les dieux.

Le ſecret des ſybilles ſi fameuſes dans l'antiquité étoit le même que celui des myſteres; leurs ouvrages n'exiſtent plus, ceux qui paſſent ſous ce nom ont été viſiblement fabriqués par des modernes; nous avons cependant fait l'analyſe de ces livres que nous avons trouvé prophétiques & remplis de prédictions effrayantes ſur le deſtin de l'univers; nous avons montré que quoique ces ouvrages fuſſent ſuppoſés, on n'avoit pas laiſſé de leur donner le même eſprit qui régnoit dans les ouvrages anciens & véritables des ſybilles du paganiſme. Nous avons dit dans quels cas les Romains les conſultoient, & par les uſages qui ſe pratiquoient à la ſuite de ces conſultations, nous avons conclu que les livres des anciennes ſybilles étoient remplis de prédictions ſur les révolutions futures, ſur la fin du monde, ſur l'arrivée d'un Dieu redoutable ou bienfaiſant: objet que la politique tenoit ſous le ſecret par les mêmes raiſons qui lui faiſoient cacher la doctrine des myſteres.

Comme l'antiquité ne conſultoit les livres des ſybilles que lorſqu'on appercevoit quelque phénomene inuſité dans la nature, nous avons été naturellement conduits à examiner la ſource des craintes que tous les peuples ont témoignées à la vue des cometes, des éclipſes & de tous les changemens extraordinaires dans

la nature: nous avons pareillement conſidéré les uſages auxquels ces craintes ont donné lieu. Le réſultat de nos recherches a été de nous faire voir que ces craintes & ces uſages partoient d'une terreur primitive, qui faiſoit toujours enviſager la fin du monde comme prochaine; elles nous ont encore montré que l'aſtrologie étoit la fille des terreurs des premiers hommes, l'aſtronomie ne fut pour eux qu'une ſcience inquiete & apocalyptique dont pluſieurs ſociétés policées ont cru devoir faire une ſcience myſtérieuſe ſubordonnée au gouvernement & au ſacerdoce. C'eſt l'abus de cette ſcience qui a conduit les premieres ſociétés à l'idolâtrie des Sabiens ou Sabéens, qui fut une religion très-étendue.

Ces recherches nous ont mené à l'examen de tous ces calculs fait par l'antiquité pour fixer la durée du monde; nous les avons attribués à ce que j'ai déſigné ſous le nom d'*eſprit cyclique*; c'eſt cet eſprit ſyſtématique qui attribuoit une fatalité à l'extinction de tous les périodes chroniques, & qui cherchoit à connoître par les révolutions aſtronomiques, quel ſeroit le temps de la fin de l'univers. Cet eſprit des anciens s'eſt tranſmis aux modernes : nous avons examiné les différens périodes & ſurtout celui de la grande année, ainſi que les dogmes apocalyptiques qu'ils ont fait naître. Ils annonçoient une fin, un renouvellement du monde, l'arrivée d'un nouveau dieu, qui étoit le même que le dieu

exterminateur de la fin des temps, dont la doctrine ſecrette des myſteres & les livres des ſybilles annonçoient auſſi l'avénement futur.

Le dogme d'un dieu qui doit venir pour renouveller toutes choſes ayant pris une infinité de formes, ſelon les temps & les religions des hommes, demandoit à être examiné en particulier. Le dieu futur étoit annoncé ſous le nom de Bacchus dans les myſteres des Grecs. La fin du monde, la venue d'un juge ſuprême, & le renouvellement de l'univers ſont des dogmes inſéparablement liés; lorſque ces dogmes ſe ſont corrompus, les erreurs qui en ſont découlées ſont devenues pareillement inſéparables. La ruine des ſociétés & des empires eſt une ſuite néceſſaire d'une ruine totale du monde; mais ces événemens de détail ont ſouvent été pris pour les effets généraux univerſels annoncés par le dogme; ainſi chaque peuple, à chaque révolution naturelle dont il ſe crut menacé, a attendu un roi, un conquérant, un libérateur au lieu du Dieu de l'univers. Ces perſonnages imaginaires ſe ſont infiniment multipliés dans l'eſprit des hommes: on retrouve partout une attente vague & indéterminée; toutes les nations ont eu quelqu'un qu'elles attendoient, tantôt ſous un nom & tantôt ſous un autre. Par l'examen que nous avons fait de ces différens perſonnages, nous ſommes reſtés convaincus qu'ils ont pris la place du juge ſuprême qui d'après la religion primitive, doit venir juger les hommes, détruire le monde &

le renouveller. Ces idées ont rendu le genre humain inquiet à la fin de tous les périodes; la folie devint une maladie périodique : les regards des peuples se sont tournés vers tous les hommes extraordinaires qui paroissoient au milieu d'eux; & cette frénésie fut la cause d'une infinité de révolutions civiles, politiques, morales & religieuses. La connoissance de cette erreur nous a servi à resoudre les énigmes les plus importantes de l'esprit humain & de la conduite des hommes en certains siecles.

Nous sommes ensuite revenus à l'examen du système des périodes. Nous avons parcouru les périodes séculaires, jubilaires, les cycles & les usages solemnels institués par l'esprit cyclique; je les ai nommés *usages cycliques*. Nous avons d'abord examiné les fêtes séculaires des Mexicains : elles ont servi à expliquer les usages que les Romains & les Juifs pratiquoient en pareille occasion sans en connoître la raison. Nous avons analysé séparément les jubilés, les lustres & tous les jeux périodiques de la Grece & de Rome. Nous avons à cette occasion traité du feu sacré; des vigiles ou veillées religieuses; de l'abandon de la culture des terres à la fin de certains cycles; des meubles brisés chez quelques peuples à la fin des siecles. Toutes ces choses nous ont encore montré qu'il fut un temps où chaque fin de siecle, de cycle ou de période avertissoit les nations de se préparer à la fin du monde; elles nous ont fait voir que dans la plus haute antiquité

quité il a dû exiſter une religion toute lugubre & une liturgie toute apocalyptique.

De-là nous ſommes paſſés à la recherche du même ſyſtème dans les fêtes inſtituées à l'occaſion des renouvellemens d'années & de ſaiſons. Nous avons examiné les fêtes annuelles, ſolaires ou lunaires. Nous avons appellé *fêtes annuelles* celles qui terminent ou commencent chaque année ou chaque ſaiſon. Nous avons montré la confuſion qu'ont porté dans la diſtribution de ces fêtes les changemens divers arrivés aux calendriers des différentes nations anciennes & modernes. Nous avons tâché de démêler l'eſprit de toutes les féries, & la place qu'elles devoient tenir par leurs uſages. Nous avons vu que les unes avoient pour objet la mémoire du paſſé; que d'autres inſtruiſoient ſur l'avenir; & que ſouvent les mêmes réuniſſoient ces deux objets mais altérés & obſcurcis par des mythologies & des fables.

Nous avons fait ſubir le même examen aux fêtes lunaires ou du mois. Nous avons parlé de celles de la Néoménie & de la pleine lune ainſi que des deux quartiers; c'eſt alors que l'on a traité de l'origine du cycle de ſept jours ou de la ſemaine. On a vu que la religion avoit conſacré les jours des quatre phaſes de la lune: nous avons étudié l'eſprit de ces fêtes & notamment le ſabbat des Hébreux. Et partout nous avons retrouvé les idées lugubres dont la religion primitive occupoit les hommes; nous avons encore étudié

l'eſprit des uſages du période journalier, c'eſt-à-dire des actes religieux qui partagent le jour eccléſiaſtique que le ton funebre de l'antiquité faiſoit commencer le ſoir, temps auquel on a pu douter dans l'origine ſi le ſoleil paroîtroit encore.

Enfin nous avons terminé notre carriere par un examen des effets phyſiques & moraux du déluge : c'étoit le complément naturel de toutes nos recherches, il n'a ſervi qu'a fortifier toutes les vérités que nous n'avions qu'entrevues.

Fin du troiſieme & dernier Volume.

TABLE

DES ARTICLES.

CHAPITRE IV. *Des uſages des Anciens fondés ſur leurs idées cycliques, aſtrologiques & apocalyptiques.* Page 1

LIVRE CINQUIEME. *De l'eſprit liturgique de l'Antiquité. Des fêtes ſolaires & des fêtes lunaires, &c.* 78

CHAPITRE I. *Des fêtes ſolaires chez les Romains. De la confuſion que produiſirent leurs deux années. Des défauts de notre Calendrier Grégorien.* ibid.

CHAP. II. *Continuation du même ſujet ; des fêtes ſolaires chez les autres peuples anciens & modernes.* 121

CHAP. III. *Des fêtes lunaires ou du mois, ou des fêtes qui dépendent du cours de la lune. Des Néoménies, ou fêtes de la nouvelle lune, du Sabbath, &c.* 148

TABLE

LIVRE SIXIEME. *Tableau des effets physiques & moraux du Déluge.* 219

CHAP. I. *Du Déluge, ou de la révolution universelle qui a changé la face primitive de notre Globe, & des effets physiques qu'elle a produits sur la terre.* ibid.

CHAP. II. *Des effets moraux du Déluge, ou du premier état des sociétés échappées aux malheurs de la terre.* 258

RECAPITULATION. 320

Fin de la Table du Troisieme & dernier Tome.

575149

Digitized by Google